

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de la**

Christian Léourier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHRISTIAN
LÉOURIER

CONTES ET LÉGENDES DE LA MYTHOLOGIE CELTIQUE

JEAN-LOUIS
THOUARD



*Le monstrueux
sanglier*



Bran, le géant



*Le roi
des Fomoirés*



NATHAN

CHRISTIAN LÉOURIER

Contes et légendes de tous pays

**CONTES ET LÉGENDES
DE LA MYTHOLOGIE CELTIQUE**

Illustrations de Jean-Louis Thouard



I

LA FAUTE DU ROI NUADA

Certaines victoires se payent fort cher. Ainsi celle que le roi Nuada remporta sur Eochtraï, dans la plaine de Mag Tured. Mais commençons par le début.

Les enfants de la déesse Dana vivaient tout au nord du monde. Leurs îles étaient très belles : on peut trouver bien des attraits à l'éclat des glaciers et aux brumes matinales, si propices à la rêverie. Mais la vie était tout de même plutôt rude sur ces terres plates en permanence parcourues par le vent glacé des tempêtes. Aussi les tribus lorgnaient-elles avec envie sur les forêts profondes, les lacs poissonneux, les gras pâturages de l'Irlande, qu'on n'appelait pas sans raison l'île Verte.

Ils dirent à Nuada, leur roi :

— Construisons une flotte, armons-nous de longues lances, de fortes épées, de boucliers épais. Après tout, les Fir Bolg, qui occupent l'Irlande, n'en ont-ils pas eux-mêmes chassé le peuple de Nemed ? Et les Némédiens n'avaient-ils pas succédé à la race de Pertholon ? Cette île appartient aux plus forts. Donc elle nous revient de droit, à nous qui descendons de la déesse !

Nuada contempla ses troupes. Comme elles avaient fière allure ! Voici Ogma au beau langage ; Dagda, dont la massue a le pouvoir de ressusciter ceux qu'elle a assommés ; Diancecht le guérisseur aux multiples remèdes ; ses trois frères, Gobniu le forgeron, Cridné le bronzier et Luchta le charpentier : à eux trois, ils fabriquent toutes les armes des Tribus de Dana ; le très savant Sencha, et son disciple, le druide Fingol ; Bresal, qui n'a jamais connu la défaite ; Tuireann et ses fils : on les appelle les quatre murs de la cité, car l'ennemi n'approche pas les remparts qu'ils défendent ; Gamal le portier : nul ne peut franchir le seuil qu'il garde ; et tous les autres, qui valent chacun cent guerriers ordinaires... Ils ont en commun la beauté, la force et le courage, et chacun d'eux possède un talent particulier, qui le rend irremplaçable.

— Certes, dit Nuada, je ne crains pas d'affronter les Fir Bolg. Mais il ne faudrait pas qu'ils s'allient aux Fomoirés.

En entendant ce mot, les Danéens exprimèrent par une grimace le dégoût que leur inspiraient ces monstres. Apparues au temps où toutes les terres n'étaient pas encore émergées, ces créatures inachevées et brutales s'embusquaient dans les cavités des récifs et, courant à la crête des vagues, elles semaient la terreur en détruisant les navires pour se repaître des marins tombés à l'eau.



— Qu'ils y viennent ! s'écria Dagda en agitant sa terrible massue.

Mais Sencha le druide intervint :

— Nuada a raison. Il ne suffit pas de construire une flotte. Encore faut-il la mener au but. Les Fomoirés s'y entendent pour disperser les escadres et éventrer les coques. Recherchons leur aide avant que les Fir Bolg ne les soudoient par de l'or et des cadeaux !

Quoi de mieux, pour sceller un tel traité, qu'un bon mariage ? Parmi ses quatre fils, Diancecht le médecin en avait un, Cian, en âge de se marier. On conclut son union avec Eithné, la fille du roi fomoiré Balor. Les invités de cette noce formaient, à vrai dire, une bien curieuse assemblée : d'un côté, les descendants de la déesse Dana, qui avaient hérité de leur ancêtre la beauté et le talent ; de l'autre, les Fomoirés qui présentaient un aspect souvent monstrueux : les plus vieux, gigantesques et difformes, ne possédaient qu'un seul bras, ou une seule jambe. Leur roi lui-même, le père de la mariée, n'avait qu'un

œil, planté au milieu du front. Mais quel œil ! Trois hommes devaient conjuguer leurs efforts pour soulever sa paupière. Et alors, malheur à qui croisait le regard de Balor : l'infortuné mourait sur-le-champ, foudroyé par l'éclat de sa prunelle. Heureusement pour Cian, la mariée offrait des traits agréables et un corps harmonieux. Les noces durèrent trois jours, au terme desquels Eithné prit congé de son père pour suivre son époux dans les îles du Nord.



S'étant ainsi assurées de la neutralité des Fomoirés, les Tribus de Dana se préparèrent pour l'invasion. Les hommes consacrèrent neuf années à construire la flotte la plus immense que les vagues eussent portée. Ils y entassèrent tous leurs biens et, pour bien marquer qu'ils abandonnaient à jamais leurs terres du Nord, ils brûlèrent toutes leurs maisons avant de prendre la mer.

Poussés par de bons vents, les navires ne tardèrent pas à toucher la côte de l'Irlande. Sitôt débarqué, Nuada envoya trois druides auprès d'Eochtraï, le roi des Fir Bolg.

— Ton île est prospère, dirent les messagers. Partage-la avec les Enfants de Dana, et il ne te sera porté aucun tort.

Eochtraï sursauta. Mais comme un roi se doit de garder un visage impassible en toutes circonstances, il s'efforça de demeurer courtois pour répondre que les Danéens exagéraient un brin, et que les Fir Bolg sauraient bien leur montrer de quel bois on se chauffe en Irlande s'ils venaient leur chatouiller les moustaches.

Les ambassadeurs rapportèrent ces propos à Nuada qui, à vrai dire, ne s'en montra pas surpris.

— Par générosité, ainsi qu'il sied à un roi, j'ai offert à Eochtraï une chance d'échapper au désastre, dit-il. Mais puisqu'il refuse mon offre magnanime de garder la moitié de son territoire, nous prendrons tout.

Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Mag Tured. Nuada rangea ses troupes en ordre de bataille : devant, les plus jeunes, et derrière chacun d'eux, un vétéran ; ainsi la fougue et l'expérience s'appuieraient-elles l'une sur l'autre. Les bardes des deux camps s'avancèrent pour se moquer de l'ennemi, puis ils rivalisèrent d'incantations magiques pour l'affaiblir. Au signal des druides, les trompes de guerre lancèrent l'assaut. Alors, selon une tactique simple, mais qui avait fait ses preuves, les deux rangs de guerriers se précipitèrent l'un sur l'autre en hurlant. Les lances se dressaient si

nombreuses qu'on croyait voir deux forêts soudain mises en marche. De la mêlée s'éleva l'atroce vacarme des armes entrechoquées, des cris d'agonie et de la plainte des blessés.

Le premier jour, les Fir Bolg, qui connaissaient le terrain, prirent l'avantage. Pas assez cependant pour repousser les envahisseurs. Au soir, chaque camp ramassa ses blessés. Or les Fir Bolg possédaient une fontaine merveilleuse : les moribonds qu'on y plongeait en ressortaient indemnes. Eochtraï savourait à l'avance la déconvenue de ses adversaires quand, le lendemain, il alignerait une armée reconstituée. Mais les Danéens lui préparaient eux aussi une surprise : ne comptaient-ils pas dans leurs rangs le plus habile des médecins ? En moins d'une nuit, Diancecht remit sur pied tous les éclopés, et aussi les morts pourvu qu'ils eussent conservé leur tête.

Si bien qu'au matin du deuxième jour, tout restait à accomplir. La bataille fit rage jusqu'au soir, sans que ni l'une ni l'autre des deux armées ne l'emportât. Le troisième jour, enfin, les Guerriers de Dana mirent les Fir Bolg en fuite, mais, trop épuisés eux-mêmes, ils n'eurent pas la force de les poursuivre pour assurer leur victoire. Et, bien entendu, les Fir Bolg profitèrent de ce répit pour reconstituer leurs forces grâce à la fontaine magique.

Nuada était d'humeur sombre. Habitué à de promptes victoires, il se demandait comment venir à bout de l'incroyable résistance des Fir Bolg. Soudain, bien que le rideau de sa tente n'eût pas été soulevé, il devina une présence à son côté. Il se leva d'un bond, la main sur la poignée de son glaive. Devant lui se dressait une femme d'une sévère beauté : Morrigan, la déesse guerrière.

— Ne crains rien de moi, lui dit-elle. Je ne te veux pas de mal, au contraire.



Quand elle posa sur lui ses immenses yeux noirs, Nuada

éprouva une étrange ivresse. Il n'ignorait pas ce qui se murmurait : l'amour de Morigane se paie toujours au prix du sang. Mais devant l'intensité de ce regard, Nuada mesurait à quel point il était impossible à un guerrier de lui résister.

— Eh bien ? souffla-t-il. Viens-tu m'annoncer la victoire ou la défaite ?

— Cela dépend de toi. Tout le jour, sous la forme d'une corneille, j'ai survolé le champ de bataille. De là-haut, j'ai pu observer la tactique de l'ennemi. Accorde-moi cette nuit l'hospitalité de ta couche, et je te révélerai comment la déjouer.

Comment refuser une telle proposition ? N'était-il pas de son devoir de roi d'assurer la victoire de ses troupes ?

Quand, aux toutes premières lueurs du jour, Nuada s'éveilla, sa visiteuse nocturne n'était plus près de lui. Cependant, en franchissant le seuil de sa tente, il aperçut, au sommet d'un poteau, une corneille qui lissait les plumes de ses ailes : la déesse se préparait à lui indiquer le chemin, ainsi qu'elle l'avait promis. Alors il sentit monter en lui un élan sauvage, qui faisait bouillir son sang et troublait sa raison. Submergé par la folie guerrière que l'amour de Morigane lui inspirait, il oublia qu'un roi, s'il préside aux combats, ne doit jamais se jeter en personne dans la mêlée. Contrairement à tous les usages, il sauta sur son char et dirigea lui-même l'assaut. Ce fut un effroyable carnage. La folie furieuse de Nuada gagnait de proche en proche toute son armée. Les Fir Bolg, conscients de mener le combat décisif, résistaient avec l'énergie du désespoir. Morigane, comblée, s'enivrait de l'odeur du sang qui s'élevait du champ de bataille.

Soudain, Nuada, emporté par son ardeur derrière les lignes de l'ennemi, se retrouva face à Eochtraï. Levant à deux mains sa lourde épée de fer, il le défia en combat singulier.

— Tu ne peux accepter ! s'interposa Sreng, un des lieutenants d'Eochtraï. N'oublie pas que tu es le roi. S'il t'arrivait malheur...

Eochtraï l'écarta, sans le laisser achever.

— Je suis ton homme ! cria-t-il à l'intention de Nuada. Finissons-en !



Il ne manquait ni de vaillance ni d'habileté. Mais pouvait-il résister à l'exaltation de son adversaire, enflammé par les croassements de Morrigane ? Bientôt, il s'effondra, mortellement atteint. Avec un cri de rage, Sreng ramassa son épée et, frappant Nuada par surprise, il lui trancha le bras avant de donner aux Fir Bolg le signal de la retraite.

Ainsi, quand le soleil, lassé d'éclairer le massacre, se réfugia sous l'horizon, l'Irlande appartenait au peuple de Dana. Mais la blessure de Nuada eut de graves conséquences. Certes, Diancecht remplaça aussitôt le membre perdu par une prothèse d'argent. Mais Nuada n'en restait pas moins estropié. Or de la santé du roi dépend celle du royaume. L'infirmité de Nuada annonçait les plus grands malheurs pour son domaine. Afin d'éviter une telle catastrophe, Nuada dut céder son trône.

Appelé à désigner un nouveau roi, le peuple de Dana élut Brès. Il était le fils d'une princesse danéenne, Eriu, et d'un prince fomoiré, Elatha. On le choisit pour sa grande beauté, mais aussi parce qu'on espérait se ménager ainsi la bienveillance des Fomoirés, dont on continuait à se méfier. Hélas, si Brès avait été élevé près de sa mère parmi les Danéens, il avait hérité des mauvais penchants de son Fomoiré de père. Oubliant qu'un roi doit donner avant de prendre, il écrasa bientôt son peuple d'impôts. Bien sûr, il prétendait agir pour le bien commun :

— De quoi vous plaignez-vous ? ricanait-il. En taxant chacune des cheminées qui fume sous le ciel d'Irlande, je montre combien je me soucie de préserver l'air si pur de notre belle île.

Ce genre de sarcasme exaspérait les Danéens. Comme les chefs de clan l'invitaient à la modération, il les humilia en les soumettant à des travaux serviles : Ogma, le très spirituel orateur, dut courber le dos sous le poids des fagots, et Dagda, si habile à la harpe, se déformer les doigts à creuser des fossés pour améliorer les fortifications de la cité.

Chacun eut son lot de corvées et dut payer un tribut de plus en plus lourd. La colère des Danéens était d'autant plus amère que, dans le même temps, Brès couvrait de cadeaux les Fomoïrés de son clan. Si, au moins le roi avait apporté la prospérité au pays ! Mais comme il se montrait d'une avarice plus âpre de jour en jour, la terre du royaume, suivant son exemple, cessa de donner d'abondantes moissons.

Voilà pourquoi les années du règne de Brès furent appelées les sept années funestes dans les anciennes chroniques de l'Irlande.

Et voici comment elles prirent fin. Miach, le fils aîné de Diancecht, était à son tour devenu un très habile médecin. Un jour, il trouva le moyen de remplacer le membre d'argent de Nuada par un vrai bras, pétri avec de la chair et des os. Ayant retrouvé un corps intact, Nuada pouvait de nouveau régner. Quelle ne fut pas la surprise de Brès quand il se présenta devant lui, l'épée à la main. Sans demander son reste, le tyran décampa sous les huées des Enfants de Dana.

L'île retrouva en Nuada un roi plein de sagesse et la prospérité revint. Plein de sagesse ? Oh, bien sûr, il savait à présent qu'il devait se méfier de ses élans. Pourtant, à chaque fois qu'il apercevait une corneille dans le ciel, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un petit pincement au cœur et de pousser un soupir de regret.





II

LA SECONDE BATAILLE DE MAG TURED

Après sept années de misère et de tourments, le peuple de Dana retrouva enfin le repos et l'opulence. Nuada avait récupéré son trône, et Brès, le mauvais tyran, était banni du sol de l'Irlande. Pourtant, dans ce ciel bleu, un nuage noir menaçait.

Comme on pouvait s'y attendre, Brès, s'était réfugié auprès des Fomoirés. Nul ne doutait que, tôt ou tard, les monstres dénonceraient le traité d'alliance qui les unissait aux tribus de Dana et chercheraient à s'emparer de l'île Verte.

Bien sûr, les armées de Dana se sentaient de force à les repousser, mais une grave question se posait : en cas de guerre, qui prendrait leur tête ? Sous le règne de Brès, tous les chefs de clan avaient été humiliés, ce qui les mettait dans l'incapacité d'exercer le commandement. Il aurait en effet été de mauvais augure de confier la liberté de l'Irlande à un homme qui avait connu la servitude.

Or, un jour que Nuada donnait un festin dans sa ville de Tara, un char tiré par deux étalons blancs comme neige, à la crinière blonde comme le soleil, se présenta à la porte de la ville. Un jeune garçon le montait. D'après les couleurs de ses vêtements brodés, il appartenait au clan de Diancecht, mais Gamal, le guerrier chargé de garder les portes de Tara, ne reconnaissait pas son visage.

— Qui es-tu ? demanda Gamal. Et quel art exerces-tu ? Nul ne se mêle aux Enfants de Dana s'il ne possède un don particulier.

— Poser la question, c'est obtenir la réponse. Je suis charpentier.

— Nous avons déjà un charpentier, il se nomme Luchta, fils de Lucachada. Ne sais-tu autre chose ?

— Interroge, je répondrai. Je suis expert en l'art de ferrer les chevaux.

— Nous avons déjà un maréchal ferrant : Colum Cuailemach. Ne sais-tu autre chose ?



— Interroge ! Interroge ! Je chante en m'accompagnant de la harpë.

— Nous avons déjà un harpiste : Abcan, fils de Bicelmos. Ne sais-tu autre chose ?

— Demande, je ne resterai pas muet ! N'importe quel adversaire, que ce soit à mains nues ou à l'épée, je le soumets.

— Nous avons déjà un héros, Bresal Echarlam, fils d'Echam Baithlaim. Ne sais-tu autre chose ?

— Pose ta question, tu ne me mets pas en peine. Je suis chaudronnier.

— Nous avons déjà un chaudronnier : Creidne Cerd. Ne sais-tu autre chose ?

— Ce n'est pas difficile. Quel que soit le mal dont les enfants de Dana auraient à souffrir, je le guérirai.

— Nous avons déjà un médecin, il se nomme Diancecht. Ne sais-tu autre chose ?

Le jeune homme avoua alors connaître les formules sacrées, les rites, les secrets des arbres et des rochers. Mais Gamal ne se laissa pas fléchir : on ne comptait plus à Tara les sorciers, druides et druidesses. Finalement, le voyageur perdit patience : il se faisait tard et ses chevaux avaient soif.

— Soit, il y a parmi vous bien des hommes de mérite. Mais va donc demander à ton roi s'il en est un qui, à lui seul, les vaut tous ? Dans ce cas, je n'entrerai pas à Tara.

Le ton était assez ferme pour que Gamal obéisse aussitôt.

— Eh bien ? s'écria le roi en le voyant entrer hors d'haleine. Pourquoi cette agitation ?

— Un garçon monté sur un char tiré par deux chevaux blancs à crinière d'or s'est présenté à la porte. Il se dit versé dans tous les arts.

— Vraiment ? dit Nuada. Prends ce jeu d'échecs. Invite-le à jouer une partie. Qu'il ne cherche pas de partenaire : les pièces se déplaceront toutes seules. S'il gagne, il me le rapportera lui-même. Sinon, chasse-le.



Peu de temps s'écoula avant que le jeune homme se présente devant le roi, l'échiquier sous le bras.

— Si tu as tous les talents dont tu te vantes, sois le bienvenu, dit Nuada. Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Lug. Mon père n'est autre que Cian, fils de Diancecht, et ma mère Eithné, fille de Balor. Souviens-toi. Par leur mariage fut scellée l'alliance entre les tribus de Dana et les Fomoirés.

Comme le voulait la coutume dans les familles nobles, Lug avait été élevé loin de ses parents. Désormais en âge de paraître à la cour du roi, il venait se présenter à Nuada.

— Sois le bienvenu, dit celui-ci. À ce que raconte mon portier, tu ne manques pas de dons. Lequel viens-tu mettre au service des Enfants de Dana ?

— Balor, mon grand-père, a prêté une oreille complaisante aux rancœurs de Brès. Il se prépare à bafouer le traité. Je ne veux pas que cette honte retombe sur moi. Accepte mon bras, il n'est pas malhabile au maniement des armes.

— Pour ce qui est des bras, je me servirai des miens ; cela me procure une certaine satisfaction. Mais j'accepte ton aide.

Il devint bientôt évident que Lug n'avait pas exagéré en énumérant ses talents. Éblouie par ses mérites, l'armée le réclama pour chef.

Pendant sept années, sous sa conduite, les Danéens se préparèrent à repousser l'ennemi. De leur côté, les Fomoirés, plus habitués à se battre sur l'eau que sur terre, s'entraînaient en vue de l'invasion. Enfin, un matin, quelques jours avant la fête de Samain⁽¹⁾, les guetteurs annoncèrent l'approche de la flotte ennemie. Les monstres

plantèrent leurs tentes à l'endroit même où, quatorze ans plus tôt, les Danéens avaient débarqué.

— Il faudrait savoir combien ils sont, dit Lug, et quels sont leurs chefs.

— Rien de plus facile, annonça Dagda. Je vais me renseigner.

Aussitôt, il se précipita vers le camp de l'ennemi en traînant sa massue, si lourde qu'elle creusait un sillon derrière lui. Son irruption inattendue fit craindre une attaque surprise aux Fomoirés. Ils se rassurèrent à demi en constatant qu'il venait seul.

— Attention, prévint Balor quand on lui rapporta la nouvelle. Dagda connaît des sortilèges. A-t-il sur lui sa harpe d'or, qui joue l'air du chagrin, l'air du rire et l'air du sommeil ?

— Il ne porte aucun instrument. Juste une massue grosse comme un tronc d'arbre.

— Dans ces conditions, voyez ce qu'il cherche.

Les Fomoirés s'avancèrent à la rencontre du Danéen.

— As-tu perdu la tête pour oser t'aventurer si près des lignes ennemies ? Nous allons te faire passer le goût des aventures !



Dagda répondit à haute voix, pour que tout le camp l'entende :

— Ainsi, ce que l'on raconte est vrai ! Les Fomoirés sont dépourvus du moindre sens de l'hospitalité. À la veille de Samain, qui est jour de trêve, ils menacent l'étranger venu frapper à leur porte ! Merci de m'en prévenir, je vais de ce pas composer une chanson pour en avertir le monde entier.

Les Fomoirés étaient bien embarrassés. Dagda, ce rusé, employait contre eux l'arme des orateurs magiciens(2). S'ils ne le recevaient pas, ils perdaient l'honneur. Or chacun sait qu'il est de très mauvais augure de se couvrir de honte alors qu'on se prépare à livrer bataille.

À rusé, rusé et demi. Puisque Dagda sollicitait l'hospitalité, on allait la lui offrir, au-delà de toute espérance. Au centre du camp, on creusa un puits profond, que l'on remplit de lait, de graisse, de farine, de viande de chèvre et de mouton ; pour faire bonne mesure, on rajouta trois ou quatre porcs entiers.

— Régale-toi, Dagda ! On te dit gros mangeur, mais même un ogre tel que toi ne viendra pas à bout de la générosité des Fomoirés !

Dagda se retrouvait pris à son propre piège. S'il ne se comportait pas

en invité et ne relevait pas le défi, les Fomoirés pourraient à bon droit le mettre à mort en tant qu'espion. Prenant un air benêt, il se pencha au bord du puits. Et il montra qu'un chef danéen ne faillit jamais à sa réputation : le lait, la farine, la chèvre, le mouton et les porcs, il engloutit tout. On murmure même qu'on ne retrouva pas les pierres au fond du puits.

Dagda se releva, rond comme une outre, ivre de nourriture.

— Pour faire passer tout cela, tu boiras bien un petit coup !

Il lui fallut encore absorber un tonneau de bière. Les Fomoirés s'amusaient de le voir ainsi, la panse distendue, le teint rubicond, le vêtement dégoulinant de bouillie et de bière. Ils le promenèrent dans tout le camp, eux se moquant, lui luttant pour conserver son équilibre. Or Dagda n'était pas aussi ivre qu'il voulait bien le laisser croire. Sous ses paupières à demi baissées, le regard demeurait vigilant. Bientôt, il sut tout de l'ennemi, combien d'hommes il alignerait dans la bataille, combien de chars et de chevaux, qui seraient leurs chefs, à combien se montait leur réserve de javelots. Il ne lui restait plus qu'à en avvertir Lug. Mais, quand il s'approcha de l'entrée du camp, on le retint :

— Tu veux déjà nous quitter ? Tu n'en as pourtant pas fini avec notre hospitalité. Aujourd'hui, nous avons dû improviser. Demain, nous préparerons un repas digne de toi !

Dagda ne manquait pas de bravoure. Mais, ce soir, il se sentait l'estomac trop chargé pour se frayer par la force un chemin à travers les rangs compacts des Fomoirés. Faisant mine d'accepter la proposition, il tituba jusqu'à la plage et s'écroula d'un coup. Bientôt un terrible ronflement provoqua la panique chez les oiseaux de la grève. Pourtant, Dagda ne dormait pas. Il comptait les vagues qui clapotaient contre la coque des bateaux, pour en évaluer le nombre. Et il entendit fort bien un pas léger s'approcher de lui quand la nuit fut bien noire.

— Ne crains rien, Dagda, chuchota une voix douce. Je suis venue pour t'aider.



Dagda entrouvrit une paupière. À la lumière de la lune, il distingua une jeune fille. Comment, pensa-t-il, ces êtres hideux que sont les Fomoirés peuvent-ils engendrer des filles aussi jolies ?

Elle se nommait Ellen. On la disait magicienne, mais peut-être l'essentiel de sa magie résidait-il dans sa beauté. Sitôt qu'elle avait aperçu Dagda, elle s'en était violemment éprise. Avec la lucidité que donne l'amour – car seuls les insensés croient que l'amour rend aveugle – elle avait compris que le Danéen feignait l'ivresse et qu'il lui fallait plus de courage pour se laisser railler par ses ennemis que pour les combattre avec sa massue. Saluant sa vaillance aussi bien que son habileté, elle ne songea bientôt plus qu'à lui venir en aide.

Elle l'aida, en effet. Usant de sa magie pour détourner l'attention des sentinelles, elle permit à Dagda de se glisser hors du camp. Puis elle le rejoignit, montée sur un jument rapide comme le vent, qui les ramena à Tara, où Dagda rendit aussitôt compte de sa mission.



Très satisfait de son rapport, Lug convoqua les chefs de clan.
— Dès la fin de la trêve, l'ennemi marchera sur nous. Dis-moi, Gobniu le forgeron, ce que tu accompliras pour la gloire des Enfants de Dana ?

— Ce n'est pas difficile. Chaque fer brisé, chaque glaive émoussé, je le réparerai. Nulle pointe sortie de ma forge ne manquera son but.

— Et toi, Luchta le charpentier, que feras-tu pour les Fils de Dana ?

— Ce n'est pas difficile. Chaque lance brisée, chaque bouclier éclaté, je le réparerai.

— Et toi, Cridné le bronzier, que feras-tu pour les Guerriers de Dana ?

— Ce n'est pas difficile. Les rivets des épieux, les poignées des épées, les bossettes des boucliers, s'ils sont fendus, je les réparerai.

— Et toi, Diancecht, notre médecin, que feras-tu pour les Gens de Dana ?

— Eh, mais... comme d'habitude. Tout guerrier tombé sous les coups de l'ennemi, pourvu qu'il n'ait pas la tête tranchée, je le remettrai sur pied. Quoi de plus simple pour moi ?

Et tous d'afficher ainsi une faculté extraordinaire : Ogma s'engageait à briser par son souffle l'élan des ennemis. Les bardes à leur faire perdre leurs forces et flétrir leur honneur par des incantations. Fingol le druide à déverser une pluie de feu sur leurs têtes. Les prêtresses à ensorceler les arbres et les mottes de terre pour les transformer en guerriers armés. Morrigan à semer la mort sur tous ceux que son ombre effleurerait.

— Et toi, Dagda, tu n'as encore rien dit ?

— Ce n'est pas difficile. Tout exploite que les autres accompliront, je l'accomplirai à mon tour, et je remporterai à moi seul le tiers de la victoire.

Lug jeta un regard bienveillant sur ses lieutenants. Avec de tels guerriers, remporter la victoire, ce n'était pas difficile !

Le problème, c'était que les Fomoirés disposaient eux aussi de grands pouvoirs. On s'en aperçut bientôt. Une fois encore, les malédictions des bardes, les cris de guerre et le barrissement des trompes de cuivre s'élevèrent au-dessus de Mag Tured. Une fois encore, la plaine s'abreuva du sang des héros. À la science et aux talents des Danéens, les Fomoirés opposaient leur sauvagerie et leur force brutale. Des heures durant, les deux armées s'affrontèrent sans que l'issue de la rencontre se dessine. Pour observer les combattants, Lug s'était installé au sommet d'un tertre. Il enrageait de voir la bataille se prolonger, et surtout de ne pas pouvoir y prendre une part plus active. C'est que l'expérience avait rendu Nuada prudent : sur son ordre, neuf gardiens empêchaient Lug, dont il estimait la vie trop précieuse, de se précipiter dans la mêlée. Mais Lug avait le sang vif et brûlait d'en découdre. Il apercevait, de l'autre côté du champ de bataille, la haute silhouette de son grand-père, le géant Balor. Dire qu'il suffisait de le vaincre pour provoquer la déroute des Fomoirés ! N'y tenant plus, il revêtit l'armure de son cocher pour tromper la vigilance de ses gardiens, sauta sur son char, et galopa droit sur Balor.

Voyant ce guerrier furieux, nimbé par les rayons de sa colère, foncer sur eux, les Fomoirés s'écartèrent précipitamment des redoutables faux qui hérissaient les flancs de son char et se replièrent derrière le géant.

Lug arrêta ses chevaux devant Balor et lui lança son défi.

Ce que se dirent le géant et son petit-fils, il n'est pas permis au commun des mortels de l'entendre sans perdre la vie, si grande était la puissance de leurs paroles. Or, cette terrible conversation dura jusqu'au soir. Quand il sentit la chaleur du soleil faiblir, Balor estima qu'il était temps d'en finir.

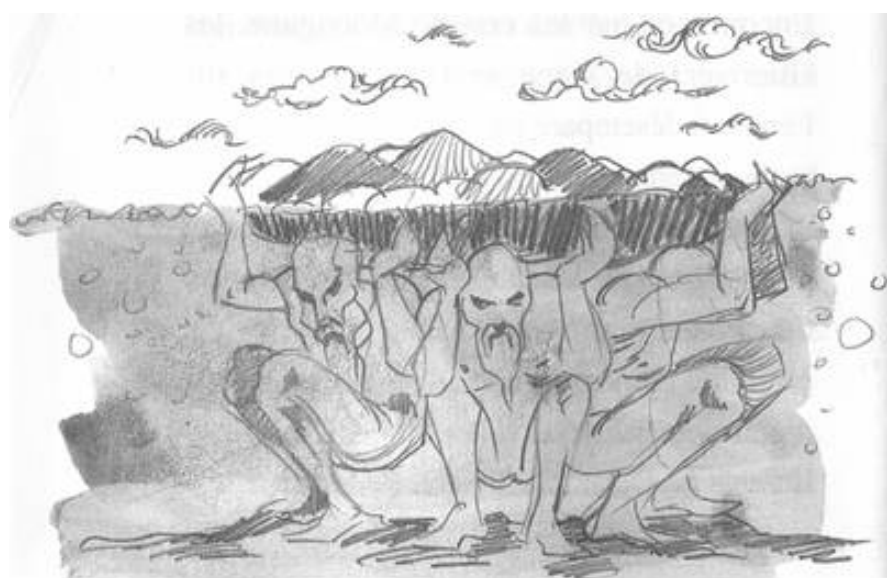
— Holà, mes serviteurs ! s'écria-t-il. Soulevez ma paupière, que je voie un peu à quoi ressemble ce bavard qui se prétend issu des entrailles de ma fille !



Lug n'attendait que cette occasion. Il fit tournoyer sa fronde et, juste au moment où la prunelle flamboyante apparaissait, il lâcha le projectile. La balle de fronde percuta sa cible avec une telle force que l'œil magique fut projeté de l'autre côté de la tête ; il retomba sur les Fomoirés rassemblés derrière le géant, provoquant la mort de centaines d'entre eux. Encouragés par les cris de Morigane, les Guerriers de Dana se ruèrent alors sur l'ennemi désarmé par la mort du chef, et le repoussèrent jusqu'à la mer.

Ainsi les Tribus de Dana restèrent-elles, et pour longtemps, les seuls maîtres de l'Irlande. Cependant, rien n'est jamais définitif, même pour les dieux. Un jour se présentèrent d'autres envahisseurs, les Fils de Mile. Les Enfants de Dana les laissèrent s'installer à la surface de l'île, tandis qu'eux-mêmes se retiraient sous la terre, à condition qu'ils les reconnaissent pour divinités.

Aujourd'hui encore, les descendants de Mile habitent l'Irlande. Ils ont un peu oublié leurs anciens dieux. Pourtant ceux-ci ne sont pas loin. De nombreux tertres se dressent dans l'île. Les archéologues disent que ce sont d'antiques tombeaux. Mais les audacieux qui, un soir de Samain, ont eu la chance de les voir s'ouvrir savent qu'ils recouvrent les palais des Enfants de Dana.





III

LA QUÊTE DES FILS DE TUIREANN

Interroge-moi, je connais la réponse ! Pourquoi Cian ne porta pas les armes pendant la seconde bataille de Mag Tured ? Ce n'est pas difficile : il était mort. Voici l'histoire.

Quand Lug préparait la défense contre les Fomoïrés, il demanda à son père :

— Va au nord de l'île, pour en regrouper les guerriers.

Cian monta aussitôt sur son char. Or, le sort voulut que sa route croisât celle des trois fils de Tuireann. Une haine tenace opposait les deux familles. Cette rivalité remontait à une époque si ancienne que tous en avaient oublié la cause ; mais, pour cette raison même, elle était devenue inexpiable et ne prendrait fin qu'avec l'extinction de l'un des deux clans. En attendant, chaque fois qu'un fils de Diancecht rencontrait un fils de Tuireann en terrain découvert, ils se livraient un combat acharné. Pourtant, ce jour-là, Cian devait éviter l'affrontement, non qu'il eût peur, mais parce qu'il n'avait pas le droit de compromettre sa mission pour une querelle personnelle. Aussi prit-il la fuite. Malheureusement, les fils de Tuireann l'avaient reconnu et ils se lancèrent à sa poursuite.

Lâchant les rênes des chevaux, Cian les encourageait :

— Plus vite ! Plus vite !

Les pauvres bêtes faisaient leur possible, mais les montures plus fraîches des poursuivants gagnaient du terrain. Soudain, un troupeau de sangliers coupa la route du fugitif. Sans hésiter, Cian se laissa glisser au sol, et, usant de ses connaissances en magie, revêtit l'aspect d'un de ces animaux pour se mêler au troupeau.

Hélas, la métamorphose n'avait pas échappé à Brian, l'aîné des fils de Tuireann. Entraînant ses frères, Iuchar et Iuchabar, il se précipita sur les sangliers, l'épieu levé. Comme tous les descendants de Dana, ils possédaient la science des druides ; aussi surent-ils distinguer Cian des autres bêtes : ils le forcèrent et le blessèrent à mort.



Percé par les trois épieux, Cian tourna le groin vers Brian.

— Accorde-moi une faveur, dit-il. Laisse-moi reprendre forme d'homme pour mourir.

Brian, méfiant, ne se pressait pas d'accéder à la requête, mais Iuchar l'engagea à accepter :

— Nous sommes trois, il est seul et, de plus, affaibli par ses blessures. Quand bien même il prendrait les armes contre nous, il n'aurait aucune chance !

Et Iuchabar de renchérir :

— Ne ternis pas notre réputation en refusant à un mourant la grâce qu'il demande !

— Soit, céda Brian. Quitte l'aspect de cet animal.

Or, dès qu'il reprit son apparence humaine, Cian s'adressa à eux en ricanant.

— Si vous m'aviez abattu quand j'étais un sanglier, qui aurait songé à vous le reprocher ? À présent, si vous m'achevez, vous commettrez un meurtre !

Les trois guerriers enrageaient d'être tombés dans ce piège. L'absence de témoins ne les rassurait pas : en ce temps-là, les épées, quand on les dégainait, avaient pour habitude de raconter les actions qu'elles avaient accomplies. Quant aux lances, il n'y avait pas plus bavardes. D'une façon ou d'une autre, Lug ne tarderait pas à connaître les coupables.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria Brian. Nous n'emploierons pas nos armes !

Sautant de cheval, il ramassa une grosse pierre, dont il frappa le blessé. Iuchar et Iuchabar suivirent son exemple, si bien que Cian resta bientôt étendu dans la poussière du chemin, les os broyés. La terre était tellement révoltée par ce procédé indigne d'un guerrier que les trois frères durent s'y prendre à sept fois avant qu'elle consente à

recouvrir la dépouille de Cian.



À quelques jours de là, Lug, inquiet de ne pas revoir son père, partit à sa recherche. Comme il passait près de sa tombe, les pierres se mirent à parler. Ce n'était certes pas dans leurs habitudes, mais puisqu'on s'était servi d'elles comme d'armes, pourquoi seraient-elles restées muettes ? Ainsi Lug connut la vérité.

Revenu à Tara, devant tous les chefs de clan assemblés, il s'adressa au roi Nuada :

— Si un homme avait tué ton père, non pas l'arme à la main, dans un duel régulier, mais comme on achève une bête sauvage, ne trouverais-tu pas juste de lui infliger une mort pénible ?

En proférant ces paroles, il regardait Brian.

— Certes, répondit Nuada.

Et chacun de proposer un châtiment exemplaire. Même les fils de Tuireann, de peur d'éveiller les soupçons, approuvèrent. Cependant, comme Lug ne cessait de les fixer du regard, Brian comprit que cela ne suffisait pas.

— Ce qui est arrivé à Cian, dit-il, je l'ignore. Mais comme tu sembles croire notre clan concerné par sa mort, je suis prêt à payer le prix du sang.

La coutume, en ce temps-là, était en effet de permettre à un accusé de réparer ses torts pour échapper à la condamnation.

— Eh bien, dit Nuada en s'adressant à Lug, c'est à toi de décider.

— J'accepte, répondit Lug. Voici ce que je réclame, pour prix du sang de mon père : trois pommes, une peau de porc, une lance, deux

chevaux, sept cochons, un chien, une broche à rôtir et trois cris.

— Est-ce tout ? demanda Nuada, vaguement inquiet : est-ce que la douleur ne faisait pas perdre la raison à son chef des armées ?

— Ce n'est pas pour moi que je demande ces objets, le rassura Lug. Ils seront utiles dans la guerre qui se prépare contre les Fomoirés. Ainsi je donne aux fils de Tuireann l'occasion de laver leur honneur en servant l'intérêt commun. Acceptes-tu, Brian ?

L'offre paraissait si généreuse, la demande si modeste que Brian soupçonna immédiatement un piège. Mais il avait engagé sa parole et ne pouvait la reprendre. Tout au plus obtint-il la permission de consulter son père.

— Voici comment agir, lui souffla Tuireann, qui lui aussi redoutait une ruse. Puisque tu dois rassembler ces objets avant l'assaut des Fomoirés, le temps t'est compté. Demande donc à Lug de te prêter ses chevaux blancs à crinière d'or : il n'y en a pas de plus fringants sous le soleil. Bien entendu, il ne voudra pas te les confier. Alors tu réclamera son bateau à Mananann, le maître de la mer. Il n'y en a pas de plus rapide sur la crête des vagues. Tu connais la coutume : un second refus de la communauté te délivrera de ton engagement envers elle.

Brian suivit ce conseil. Comme il s'y attendait, Lug rejeta sèchement la demande. Mais, à sa grande surprise, Mananann, éventant le stratagème, préféra prêter son bateau, plutôt que permettre aux fils de Tuireann de se dérober. Il les mena lui-même à la grève où l'embarcation était échouée. Quand Iuchar la vit, il se récria :



— Ce n'est qu'une pirogue ! Nous n'y tiendrons même pas tous les trois assis !

— Il n'a ni mât ni gouverne, renchérit Iucharbar. Comment le diriger ?

— Montez, et vous comprendrez, dit Mananann. Les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent être.

Il s'agissait en effet d'un vaisseau magique, qui grandissait à mesure qu'on le chargeait. Quant à la manœuvre, on ne pouvait espérer plus simple : il suffisait de lui indiquer la destination pour y être transporté dans l'instant. Heureusement, car Lug confirma les soupçons de Brian

en précisant chacune de ses demandes.

Ainsi les pommes, ils devaient les cueillir dans le verger du roi d'Isbernie(3). Ces fruits avaient le pouvoir de guérir toutes les maladies. Mais si on les jetait à la tête d'un ennemi, ils le tuaient, avant de revenir dans la main qui les avait lancés.



Brian prononça la formule magique :

— Bateau de Mananann, qui es sous nos pieds, conduis-nous en Isbernie !

À peine avait-il proféré ces paroles que le paysage changea : le navire avait quitté les rives brumeuses de l'Irlande et flottait à présent sous un soleil éblouissant, au pied de la haute muraille qui cernait le verger royal. Iuchar et Iuchabar proposèrent d'en attaquer les gardiens par surprise, mais leur frère préférait économiser leurs forces : ils n'en étaient qu'au début de leur quête.

— Souvenez-vous des leçons apprises auprès de nos druides : aucun mur n'est assez haut pour arrêter un oiseau.

Pour franchir l'enceinte, ils se métamorphosèrent donc en faucons et s'emparèrent chacun d'une pomme. Or, le roi d'Isbernie les aperçut de sa fenêtre. Trouvant plutôt étrange ce goût des fruits chez les rapaces, il changea ses trois filles en dragons et les lança à la poursuite des volatiles. Quand ils sentirent sur leur dos le souffle enflammé des monstres, les fils de Tuireann se transformèrent en cormorans. Repliant leurs ailes, ils plongèrent sous les vagues et ne retrouvèrent leur apparence que pour embarquer. Iuchabar montra le ciel du doigt. Les dragons, un instant décontenancés par la disparition des faucons, avaient repéré le navire étranger et se précipitaient sur lui. Brian eut tout juste le temps de s'écrier :

— Bateau de Mananann, qui es sous nos pieds, conduis-nous en Grèce !

Les griffes des dragons se refermèrent sur l'écume.

En Grèce, ils accostèrent dans la cité du roi Tuis. Celui-ci possédait une peau de porc que Lug désirait en raison de son pouvoir : il suffisait de la poser sur une blessure, si profonde fût-elle, pour qu'elle se refermât aussitôt.

— Cette fois, dit Iuchabar, pas de finasseries ! Prenons le palais d'assaut.

— Sais-tu où se trouve le trésor de Tuis ? objecta Brian. Soyons plus subtils. Les Grecs sont amateurs d'art. En nous faisant passer pour des poètes itinérants, nous approcherons le roi et nous emploierons contre lui la parole qui oblige.



Effectivement, ils furent admis au banquet que le roi offrait à ses amis. Brian lui chanta un poème fort astucieux, qui racontait l'histoire d'un roi qui, lorsqu'il était satisfait des vers composés pour lui, payait leur auteur avec une peau de porc magique. En Irlande, cela aurait suffi à obliger le roi à suivre cet exemple, car on y craint le pouvoir des bardes et l'on sait qu'ils ne parlent pas en vain. Mais les Grecs ont d'autres mœurs. Tuis, croyant à une plaisanterie, s'étranglait de rire. Cependant, comme il aimait s'amuser, il proposa aux étrangers de leur donner tout ce que la peau contiendrait de pièces d'or. Mortifié de voir son stratagème échouer, Brian fit mine d'accepter. Mais quand on apporta la peau, il s'en empara de la main gauche, tandis que de la droite il assenait un coup de glaive sur le crâne de Tuis : il est en général malsain de rire d'un homme fier et susceptible, surtout s'il est armé. Brian et ses frères se ruèrent vers la sortie avec un tel élan que toute la garde du palais ne put les empêcher de regagner le navire.

— Bateau de Mananann, qui es sous nos pieds, dit Brian, conduis-nous en Perse !

L'épreuve suivante consistait en effet à s'emparer de la lance de Pissar, le roi des Perses, une arme de feu qui ne manquait jamais sa cible. Brian, vexé par l'échec de sa ruse, s'entêta :

— Les Grecs sont des rustres qui n'ont aucun respect pour les choses sacrées, expliqua ce dernier. Les Perses sont un peuple ancien. Avec eux, mon stratagème fonctionnera.



Devant le roi Pissar, il chanta donc un poème pour lui réclamer sa lance magique. Cela n'impressionna nullement Pissar, ni ne l'amusa, car il n'avait aucun sens de l'humour. Croyant que Brian se moquait de lui, il ordonna à ses gardes de s'emparer des étrangers et de les écorcher vifs pour leur apprendre la politesse. Mais Brian dissimulait sous son manteau les pommes d'Isbernie. Il en jeta une à la tête du roi et le tua tout net. Pendant que ses frères retenaient les gardes, il s'empara de la lance exposée à côté du trône. Après quoi les fils de Tuireann démontrèrent aux Perses qu'ils n'étaient pas meilleurs guerriers que les Grecs, en franchissant leurs lignes aussi facilement qu'ils avaient bousculé les soldats de Tuis.

— Bateau de Mananann, qui es sous nos pieds, conduis-nous en Sicile !

Lug avait exigé les chevaux de Dobhar, le roi de cette île. Ces deux merveilleux étalons couraient sur la mer comme sur la terre et s'ils étaient tués au combat, il suffisait de rassembler leurs os pour qu'ils repartent au galop. Cette fois, Iuchar et Iuchabar persuadèrent leur

frère d'abandonner la ruse et d'en revenir à la bonne vieille méthode de l'attaque surprise.

Cependant, sur place, ils se heurtèrent à une difficulté imprévue : Dobar, grand amateur de chevaux, en possédait des centaines. Comment repérer ceux qu'ils cherchaient ? Pour le découvrir, les fils de Tuireann s'engagèrent comme mercenaires. Si grande était leur valeur que le roi leur confia bientôt la direction de son armée, certain que nul ennemi n'oserait débarquer sur son île aussi longtemps qu'ils la défendraient. Or, au bout de six semaines, Brian annonça son départ à Dobar.

— Que se passe-t-il ? demanda le roi. N'êtes-vous pas assez payés ? Ne vous ai-je pas offert un palais, tout à côté du mien ?

— Certes, reconnut Brian. Mais je ne resterai pas plus longtemps au service d'un homme qui ne m'accorde pas sa confiance !

Ce discours surprit le roi, qui invita Brian à s'expliquer.

— On dit que tu possèdes deux chevaux merveilleux, mais, à moi qui dirige ta garde, tu évites de les montrer !

— Si ce n'est que cela, ce n'est pas difficile. Jamais aucun mercenaire ne m'a plu autant que vous, et je vous aime trop pour vous laisser repartir.

Aussitôt, il fit venir les étalons, attelés au plus précieux de ses chars. Sans même attendre l'arrêt du véhicule, les trois frères sautèrent dedans et en éjectèrent le cocher.

— Désolé, dit Brian, j'ai besoin de ces bêtes. Mais je ne te tue pas, car tu as dit que tu nous aimes.

Quand les soldats de Dobar songèrent à réagir, les chevaux embarquaient déjà dans la pirogue magique, qui atteignait maintenant une taille respectable.



— Bateau de Mananann, qui es sous nos pieds, conduis-nous aux Colonnes d'Or !

Les cochons des Colonnes d'Or étaient au nombre de sept. On les mangeait le soir, et on les retrouvait au matin bien vivants. Quiconque consommait leur chair ignorait la maladie et la fatigue. Quand les fils de Tuireann approchèrent du port de ce lointain rivage, ils le trouvèrent obstrué par des chaînes. Ils en déduisirent que leur réputation commençait à se répandre parmi les souverains détenteurs de trésors. Alors, ils demandèrent tout simplement à parler au roi Eassal et lui rappelèrent que ceux qui leur avaient résisté étaient morts, sauf Dobar parce qu'il les aimait. Le roi se dépêcha de les assurer de sa propre estime et réunit son conseil. Le peuple fut d'avis qu'il valait mieux se remettre à élever des porcs ordinaires qu'engager une guerre perdue d'avance. D'ailleurs, on pourrait se mettre à l'élevage des moutons, pour changer ! Eassal se plia à cette décision, d'autant plus facilement qu'il commençait à se lasser de la charcuterie à tous les repas.

— Et maintenant, où allez-vous ? demanda-t-il aux trois frères après leur avoir livré les cochons magiques.

— Chez Faïmilis, dont le chien, dit-on, effraye les plus sauvages des bêtes sauvages. Lug veut s'en servir pour affoler les attelages de nos ennemis.

— Faïmilis est mon gendre. Tel que je le connais, il va vouloir fanfaronner. Par amitié pour moi, soyez indulgents : je n'aimerais pas

que mes petits-enfants deviennent orphelins avant d'avoir l'âge de monter sur son trône.



Faïmilis se montra en effet moins avisé que son beau-père. Décidé à résister aux fils de Tuireann, il avait dressé des fortifications tout le long de la côte et croyait que cela suffirait à les empêcher de débarquer. Ils lui prouvèrent que non. Brian conduisait le char tiré par les chevaux de Dobar, Iuchar lançait les pommes d'Isbernie, Iuchabar maniait la lance de feu. Toute l'armée de Faïmilis se révéla impuissante à les ralentir. En souvenir d'Eassal, ils laissèrent la vie sauve à son gendre, et se contentèrent de dérober le chien.

Pendant ce temps, que se passait-il à Tara ? Lug n'ignorait rien des succès remportés par ses ennemis. Dans un sens, il aurait dû s'en réjouir, car il avait un réel besoin des trésors qu'ils réunissaient. Mais il aurait tout de même aimé les voir humiliés ou, mieux encore, tués. Et la facilité croissante avec laquelle ils venaient à bout des épreuves l'irritait. Alors il tricha un peu : il envoya sur les trois frères un charme pour troubler leur mémoire.



Ainsi, Brian oublia qu'il restait deux épreuves. Croyant la quête achevée, il rentra tout fier à Tara pour présenter ses trophées. En présence du roi Nuada et de tous les chefs de clan, Lug les examina. Brian se rengorgeait, impatient de raconter ses exploits, tandis que Lug procédait à cet inventaire. Mais son sourire se figea quand son ennemi, loin de le féliciter, l'apostropha sur un ton indigné :

— Tu n'as donc que la moitié d'une parole ! Ne t'avais-je pas demandé la broche à rôtir des sorcières de Fianchaire ? Je ne la vois pas. Il est vrai que nul ne sait où se trouve cette île. Tu auras sans doute trouvé trop difficile de chercher par toi-même. Tu sais te servir de tes muscles. Mais quand il s'agit de réfléchir...

Interloqué, Brian protesta, mais Nuada confirma la demande de Lug.

— Et ce n'est pas tout, je te rappelle que, une fois cet objet rapporté, chacun d'entre vous devra pousser du haut de la colline gardée par Miochaoïn un cri assez puissant pour être entendu à Tara.

Furieux d'avoir subi un tel affront, les trois frères embarquèrent de nouveau, tandis que Lug rangeait les précieux objets en riant de son bon tour : non seulement ses ennemis avaient été ridiculisés, mais encore ils ne disposaient plus des objets magiques pour les aider à achever leur quête.

— Bateau de Mananann, qui es sous nos pieds, conduis-nous à Fianchaire !

Le navire les mena au beau milieu de l'océan. Ils avaient beau chercher, ils n'apercevaient pas la moindre terre.

— Hélas, se plaignit Iuchar. Même l'embarcation magique du maître de la mer ne sait pas nous conduire à cette île. Dans ces conditions, quelle chance avons-nous de la trouver ?



— Évidemment ! s'écria Brian. Le bateau ne peut pas ignorer où elle est ! Mananann ne cesse pourtant de répéter qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Notre tort est de chercher à la surface de l'océan, en négligeant qu'il a aussi une profondeur !

Sans écouter ses frères qui le suppliaient de renoncer à une entreprise aussi folle, il plongea pour atteindre le fond de la mer. Là, il vit, dans une cité de verre, une assemblée de femmes d'une beauté surnaturelle occupées à broder. Au centre du cercle qu'elles formaient, un cochon embroché rôtissait. Émerveillées par le courage dont il avait fait preuve, les sorcières offrirent leur amitié à Brian. Et, après qu'il eut passé une nuit avec chacune d'elles, elles le laissèrent repartir, non sans lui offrir l'objet qu'il convoitait.

Il ne restait aux trois frères qu'à annoncer leur succès en poussant le cri de ralliement de leur clan au sommet de la plus haute colline d'Irlande. Mais pour cela, il fallait tuer Miochaoïn et ses fils, qui en

interdisaient l'accès.

Sitôt de retour, Brian marcha droit sur Miochaoïn et le défia en combat singulier. En temps ordinaire, ce redoutable gardien se montrait sans pitié. Mais aujourd'hui, il avait une raison supplémentaire de se battre avec rage : Miochaoïn, en effet, était le frère de Cian.

Longtemps les flancs de la colline retentirent du fracas de leurs armes. Au milieu du jour, Miochaoïn s'écroula mort. Ses trois fils dégainèrent à leur tour leur épée. Iuchar et Iuchabar accoururent à la rescousse. Le combat se prolongea jusqu'au soir. La victoire revint aux fils de Tuireann, mais, percés de toutes parts, ils n'auraient guère le temps d'en jouir.

— Frères, dit Brian, les Irlandais ne se souviendront pas de nous comme des vaincus. Mais pour cela, vous savez ce qu'il nous reste à faire.

Il les aida à se relever. Comme la pente leur parut raide, le sommet difficile à atteindre ! Enfin, s'appuyant l'un sur l'autre, ils se dressèrent sur la cime et chacun jeta son cri, si fort qu'on l'entendit à Tara, pourtant éloignée de plusieurs lieues. Cet effort épuisa leurs dernières ressources. À peine leur resta-t-il assez de forces pour se traîner jusqu'à l'embarcation et s'y étendre.

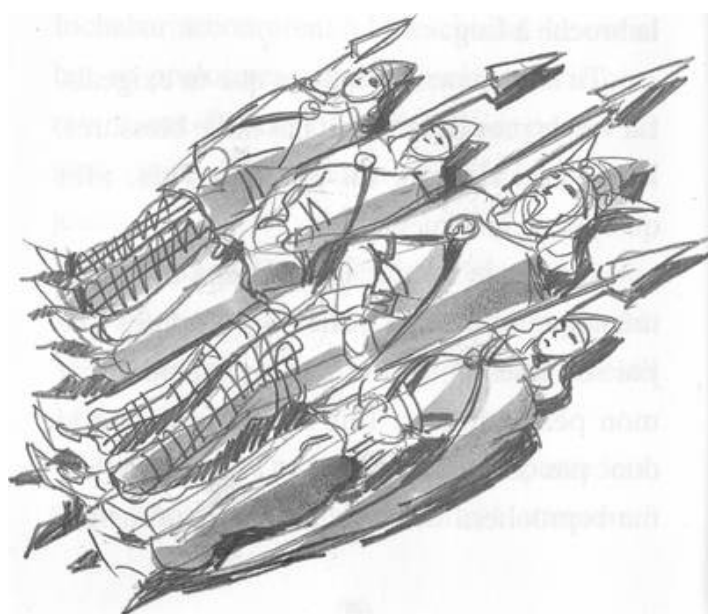
— Bateau de Mananann, qui es sous notre dos, murmura Brian, ramène-nous chez nous.

Tuireann, venu à la rencontre de ses fils, les découvrit gisant sur la grève. Il courut porter la broche à Lug.

— Tu as maintenant tout ce que tu exigeais. La vie de mes fils s'enfuit par mille blessures. Prête-moi la peau du porc de Tuis, afin qu'elles se referment.

— Jamais je ne me suis engagé à rendre, même pour un court instant, les trophées que j'ai réclamés pour prix de la vie perdue par mon père, répliqua Lug. Je ne te donnerai donc pas ce que tu demandes. Pourtant, nul ne me reprochera de manquer de générosité : n'ai-je pas accordé à tes fils une mort plus glorieuse que celle qu'ils ont consentie à Cian ?

Même Tuireann dut reconnaître la justesse de ces paroles. Tête basse, il rejoignit ses enfants et s'étendit à leur côté. Avec eux, son clan s'éteignait. Il laissa son cœur se briser pour les accompagner dans l'Autre Monde. On les ensevelit tous quatre sur la plage, dans la même tombe.





IV

LE PRINCE DE L'ABÎME

Pwyll régnait sur le Dyvet, un petit royaume situé à l'ouest de l'île des Hommes Forts(4). Alors, pourquoi l'appelait-on le Prince de l'Abîme ? Laissez-moi vous l'expliquer.

Un matin, Pwyll ouvrit les yeux avant l'aube, poussé par une impérieuse envie de chasser. Il éveilla ses serviteurs afin qu'ils harnachent les chevaux et ameutent les chiens, réunit quelques compagnons et gagna la forêt à bride abattue. Il chevaucha jusqu'au soir sans apercevoir la moindre proie.

— À quoi bon s'acharner ? lui dirent ses compagnons. Ce jour ne nous est pas favorable.

Plus d'un, en vérité, s'inquiétait de s'être enfoncé si avant dans la forêt. Ils n'étaient pas des lâches et l'avaient prouvé au combat. Mais de si étranges récits couraient sur ces bois ! Une chose est d'affronter un ennemi les armes à la main, une autre de déranger les mauvais esprits dans leur domaine.

— Retournez si cela vous chante, s'écria Pwyll. Quant à moi, je ne rentrerai pas avant d'avoir forcé quelque cerf !

Une telle fièvre brillait dans ses yeux que ses compagnons n'osèrent pas le contrarier : nul doute que Pwyll était possédé par une inspiration divine.

Resté seul, Pwyll s'enfonça au cœur de la forêt, où la végétation était si serrée que la lumière filtrait à peine jusqu'au sol.

À la tombée de la nuit, il entendit enfin des aboiements furieux. S'élançant dans leur direction, il tomba non sur sa meute, mais sur des chiens d'une blancheur immaculée, à l'exception des oreilles, qui avaient la couleur du sang. Jamais il n'avait vu d'animaux semblables. Il ne s'attarda cependant pas à les observer, car il n'eut bientôt plus d'yeux que pour le cerf magnifique qu'ils avaient éventré.

— Le sort me favorise ! s'écria-t-il. Je ne rentrerai pas bredouille.

Sa propre meute l'ayant rejoint, il dispersa les molosses aux oreilles rouges et s'apprêtait à s'emparer du gibier quand surgit un cavalier, tout de noir vêtu et monté sur un étalon à la robe gris-fer. Sans le

saluer, l'inconnu l'apostropha :

— Crois-tu digne d'un homme de ton rang de dérober la prise d'autrui ?

Pwyll dut reconnaître qu'emporté par sa passion, il avait effectivement mal agi.



Si l'inconnu racontait son méfait, il deviendrait un sujet de moquerie. Son peuple ne supporterait pas longtemps d'être la risée des autres nations et exigerait son abdication.

Pour apaiser l'inconnu, Pwyll demanda :

— Que puis-je faire pour me racheter ? Parle, mais d'abord présente-toi, car, comme le veut la coutume, je te dédommagerai en fonction du rang que tu occupes.

— Alors tu devras te surpasser. Car je suis Arawn, et je règne sur l'Abîme, où se réunissent les morts quand ils quittent la surface de la terre. Voilà ce que je demande en réparation. Un démon me mène une interminable guerre. Son nom est Hafgan, et lui aussi revendique la royauté sur l'Abîme. J'ai beau le frapper, il revient toujours à la charge. Seul un brave venu du monde des vivants pourra le vaincre. Tu seras cet homme. Pour cela, tu prendras ma place et mon aspect. Dans un an, tu affronteras mon ennemi. Abats-le en lui portant un seul coup. À cette seule condition, j'en serai débarrassé pour de bon, et toi, tu retrouveras ton honneur.

Cette exigence plongeait Pwyll dans un cruel dilemme. Il avait promis à Arawn de satisfaire sa demande ; s'il manquait à sa parole, les pires fléaux s'abattraient sur le Dyvet, car le parjure d'un roi provoque la ruine de son royaume. Mais abandonner son domaine pendant une année entière aboutirait au même résultat, car une terre

sans maître retourne vite à l'état sauvage.

Arawn comprit son embarras.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il. Puisqu'on te prendra pour moi, je vais en retour revêtir ton apparence et régner à ta place.

Ainsi fut-il fait. Pwyll enfila les vêtements d'Arawn et, aussitôt, prit son visage. Il monta sur le cheval gris-fer. L'animal s'enleva au galop pour le mener au royaume de l'Abîme. La ressemblance de Pwyll avec Arawn était telle que tout le monde s'y trompa, y compris l'épouse de ce dernier.

Au bout d'un an, Pwyll rencontra Hafgan sur le gué, le combattit et le vainquit en lui portant un seul coup, ainsi que cela lui avait été recommandé. À peine Hafgan toucha-t-il le sol, mortellement blessé, que le cheval de Pwyll prit le mors aux dents et l'emporta jusqu'à la clairière où, un an auparavant, il avait trouvé le cerf éventré. Arawn l'y attendait. Ils échangèrent leur tenue et regagnèrent chacun leur demeure.

En revenant dans son pays, Arawn constata que tous n'avaient eu qu'à se louer de Pwyll, à l'exception de sa femme.

— Pourquoi, mon amie, cette tristesse sur tes traits ?

— Comment oses-tu me le demander, alors que depuis un an, tu me tournes le dos dès que nous sommes seuls ?

— C'est que, depuis un an, l'homme que tu prenais pour moi était le roi du Dyvet. À la vérité, tes paroles prouvent sa droiture, car il est presque impossible de résister à ta beauté.

De son côté, Pwyll trouva le Dyvet dans une prospérité sans précédent. Car, Arawn, en tant que maître du pays des morts, connaissait tous les secrets du monde souterrain, où les grains mûrissent pour que jaillissent les récoltes sous le soleil des vivants.

Cependant, Pwyll ne voulait pas qu'on lui attribue le mérite d'un autre. Aussi réunit-il tous ses compagnons en conseil et leur raconta-t-il son aventure. Il craignait un peu leur réaction, car il lui fallait avouer sa conduite lors de la chasse fatidique. Mais, se souvenant que Pwyll n'était pas tout à fait lui-même ce jour-là, ils ne doutèrent pas qu'il avait été victime d'un sortilège. Aussi ne voulurent-ils retenir de son récit que sa bravoure et son exploit, et ils le surnommèrent en l'acclamant le Prince de l'Abîme.





V

LA CAVALIÈRE D'ABERTH

Un soir, après avoir festoyé à la table de Pwyll, ses compagnons d'armes lui dirent :

— Jamais le Dyvet n'a connu un roi plus vertueux ni plus audacieux que toi. Qui d'autre aurait osé s'aventurer dans l'Autre Monde, ainsi que tu l'as fait ? Et qui peut s'enorgueillir de posséder un ami aussi puissant que cet Arawn, roi de l'Abîme, qui ne manque pas, chaque mois, de t'envoyer des cadeaux ? Alors, pour ajouter encore à ta gloire, pourquoi ne tenterais-tu pas l'épreuve du tertre d'Aberth ?

Ce nom désignait une petite colline qui recouvrait un antique tombeau, dressé par un peuple disparu. Comme la plupart de ces édifices, il était devenu un lieu sacré. Mais celui-ci présentait une particularité : selon une prédiction venue du fond des âges, tout homme qui s'assiérait au sommet assisterait à un prodige, ou, s'il en était indigne, recevrait un coup mortel. Inutile de dire que rares étaient ceux qui tentaient l'aventure, et aucun, jusqu'à présent, n'en avait réchappé.

Pwyll ne se fit pas prier. Dès le lendemain, il se rendit au tertre. Malgré la confiance qu'ils accordaient à leur roi, ses compagnons se sentirent un peu inquiets quand il entreprit de gravir la colline, et plus d'un regrettait de s'être laissé emporter par l'enthousiasme. Cependant, Pwyll ne rencontrait aucun obstacle. Arrivé au sommet, il se retourna pour leur adresser un signe. Il ne reçut aucun coup, ce qui était encourageant. Alors il s'installa et attendit le prodige. Au bout d'un moment, il vit venir sur le chemin qui passait au pied du tertre une jeune fille montée sur une jument. Cela, à vrai dire, lui parut un bien petit prodige, mais comme la femme était fort belle, il cria à l'un de ses compagnons de la rejoindre et de lui demander qui elle était. Or, malgré de vigoureux coups d'éperon, le cavalier ne parvint pas à rattraper la belle, dont la monture marchait pourtant au pas.

— Au nom du roi du Dyvet, ordonna le soldat, arrête-toi !

La jeune fille se retourna, haussa les épaules, et disparut.

Le lendemain, Pwyll se rendit de nouveau au tertre, après avoir

posté des gardes tout le long de la route. Comme la veille, sitôt qu'il s'assit au sommet, il aperçut l'inconnue. Mais aucun de ses soldats ne réussit à l'intercepter.

— Au nom du Prince des Abîmes, s'égosillaient-ils, nous te sommons de t'arrêter.

Avec un sourire dédaigneux, elle les distança sans même mettre sa jument au trot.



Le troisième jour, Pwyll se résolut à entreprendre lui-même la poursuite. Dès qu'il aperçut la cavalière, il dévala la pente, sauta sur sa monture et l'éperonna sauvagement. Il galopait, galopait, mais la femme était comme l'horizon, qui s'éloigne à mesure que l'on chemine.

— Quel rustaud je fais, maugréa-t-il. Elle n'est qu'une jeune fille. Tous ces hommes en armes doivent l'effaroucher !

Alors, comme il craignait de la perdre de vue, il s'écria, sur le ton le plus aimable qu'il put :

— Au nom de l'homme que tu aimes le plus, je t'en conjure, arrête-toi !

Elle se retourna et dit en souriant :

— Je le veux bien, car tu es cet homme-là.

Voilà comment Pwyll lia connaissance avec Rhiannon. Ce qu'ils se dirent, cela leur appartient. Mais ce seul entretien suffit pour que Pwyll tombât éperdument amoureux de la jeune fille.

— Je veux bien être ton épouse, dit-elle. Mais que ce soit dans les règles. Dans un an, tu te présenteras à la demeure de mon père, le vieil Heveidd. Tu connais le chemin : sa maison se dresse au pays de l'Abîme, près du gué où tu as combattu Hafgan. Si tu veux toujours de moi, tu me demanderas pour épouse.



Pwyll trouvait ce délai bien long, mais il ne sut protester : le sourire de Rhiannon le rendait muet.

— Va, dit-elle, occupe-toi de ton cheval, car la pauvre bête a beaucoup couru.

Un an plus tard, jour pour jour, Pwyll, consumé d'impatience, frappait à la porte d'Heveidd. Un grand festin était dressé. Le cœur battant, il en demanda la raison au portier.

— C'est que, répondit le bonhomme, ce soir la fille d'Heveidd épouse le roi du Dyvet.

Ainsi, Rhiannon n'avait pas douté de son amour ! Pwyll se sentit l'homme le plus heureux du monde.

Tous lui réservèrent un aimable accueil et il prit bientôt place auprès de sa fiancée, qu'il trouva plus belle encore que dans son souvenir. Or, vers la fin du repas, un homme au riche habit de velours noir rehaussé d'or pénétra dans la salle. Son œil unique brillait d'un éclat fiévreux. Rhiannon pâlit à sa vue. Mais Pwyll, tout à sa joie, ne le remarqua pas.

— Prends place, étranger, dit-il, et réjouis-toi avec nous, car c'est aujourd'hui jour de fête !

Mais l'autre se planta devant lui.

— Roi ! Je demande un don !

En qualité de roi, et en tant que premier convive du banquet, Pwyll ne pouvait se dérober à une telle requête. Il n'y songea d'ailleurs même pas.

— Parle ! Ce que tu réclamera, je te l'accorderai, pourvu que ce ne soit ni mon cheval, ni mon épée.

Hélas, Pwyll avait encore des réflexes de célibataire : il ne songea pas à exclure Rhiannon de ce choix. Et, bien entendu, ce fut la fiancée que le borgne exigea. Pwyll, acculé à perdre ou l'honneur ou l'amour, était au comble de la consternation. Mais Rhiannon lui souffla à l'oreille :

— Ce soir, ta naïveté nous perd, et tu es tombé dans le piège que t'a tendu ce démon. Je le connais : il se nomme Gwawl, fils de Clut.

Depuis longtemps, il me tourmente pour que je devienne son épouse. Tu ne peux te dérober sans te déshonorer, mais n'aie crainte. J'imposerai un an de fiançailles à ce malotru. Ce délai expiré, viens, déguisé en mendiant, et demande qu'on remplisse ce sac en peau de porc que tu aperçois là-bas.

Ayant ainsi parlé, elle suivit son ravisseur.

Un an plus tard, Pwyll retourna au royaume de l'Abîme et se présenta devant la demeure du borgne. Il avait enveloppé ses pieds de vieux chiffons, et jeté sur ses épaules une guenille immonde ; une capuche rabattue bas dissimulait son visage. Cependant Rhiannon, qui guettait sa venue, le reconnut aussitôt à sa démarche. Elle fit appeler Gwawl et lui dit :

— Jamais je n'épouserai un homme qui aurait lésiné sur le banquet de la noce. Montre-moi ce qu'il en est.



Sûr de lui, car il avait prévu viandes et bière en abondance, Gwawl l'entraîna dans la salle où la table était déjà dressée. C'est là qu'on vint le prévenir qu'un mendiant le sollicitait.

— Qu'il entre ! s'écria Gwawl. Il ne sera pas dit que, le jour de mes noces, j'aurai manqué de générosité. Qu'il approche, et je remplirai son ventre et sa besace !

Introduit dans la salle, le mendiant, le front humblement baissé, tendit son sac. Gwawl commença à y jeter de la nourriture. Mais plus il en mettait, plus le sac en contenait. Le borgne se lassa bientôt de ce jeu.

— Ça suffit, à présent ! Éloigne-toi !

— Mon ami, dit Rhiannon, tu t'es engagé à remplir son sac. Je n'épouserai jamais un homme qui manque à sa parole, surtout par avarice !

— Mais tout va y passer ! Que donnerai-je aux invités ?

— Je connais cette sorte de sac, précisa Rhiannon, d'un ton conciliant. Il ne sera jamais plein, à moins qu'un chef très puissant n'en tasse le contenu avec ses pieds en disant : « On en a assez mis. »

Appelle l'un de tes amis afin qu'il s'en charge.

— Inutile ! Ne suis-je pas le plus puissant, ici ?

Emporté par la colère, Gwawl arracha la peau de porc des mains du mendiant et entra dedans. Il piétina la nourriture avec rage en rugissant : « On en a assez mis. »

— C'est assez, en effet, dit Pwyll en se redressant et en découvrant son visage.

Avant que Gwawl saute hors du sac, il fit coulisser le lacet qui en fermait l'orifice et le noua solidement. Puis il sonna du cor. Alertés, les gens de la maison accoururent.

— Il y a là-dedans un blaireau que j'ai attrapé alors qu'il allait s'emparer de ce qui ne lui revient pas. Voyez comme il se débat !

Aussitôt, les domestiques se saisirent de gros bâtons et frappèrent le sac, jusqu'à ce que Gwawl implore la pitié de Pwyll.

— Soit, dit celui-ci. Je t'accorde la vie sauve. À condition toutefois que tu renonces à toute réclamation et à toute vengeance.

Furieux, le borgne dut accepter cette exigence. Il s'enfuit sous les quolibets et le rire des serviteurs, pas fâchés d'avoir eu l'occasion de rosser leur détestable maître en toute impunité.

— Et maintenant, dit Pwyll à Rhiannon, je suppose qu'il va me falloir patienter encore un an ?

— Ce n'est pas la peine, dit-elle. J'ai assez attendu, moi aussi.

Puisque le banquet était prêt, on procéda sur place aux épousailles. Les invités trouvèrent la cuisine excellente et se soucièrent assez peu de voir qu'on avait changé de fiancé.





VI

LA MONTAGNE SUR LA MER

Bran, fils de Llyr, régnait sur tous les rois(5) de l'île des Hommes Forts avec tant de sagesse qu'on le surnommait « le Béni ». Pour vérifier que tout se passait bien dans son île, il avait coutume de s'asseoir sur une éminence afin d'observer les environs. Je ne veux pas dire qu'il montait sur la colline, mais bien qu'il s'en servait comme d'un siège, car Bran était un géant.

Un matin, alors qu'il avait pris place sur un rocher de la côte en compagnie de ses deux demi-frères, Nissyen et Efnysyen, il vit approcher une flottille en provenance de l'Irlande.

— Voilà treize navires qu'envoient nos voisins, dit Nissyen. Leurs voiles sont richement ornées, et leurs fanions déployés. Voyons quel message ils nous acheminent, quels cadeaux ils nous apportent.

Nissyen était l'homme le plus pacifique que l'île des Hommes Forts eût jamais connu. D'une seule parole, il éteignait des querelles remontant à plusieurs générations.

— Voilà treize navires armés qu'envoient nos voisins, dit Efnysyen. Leurs flancs sont chargés de guerriers. Ce sont des pillards qui espèrent ravager nos domaines.

Efnysyen ne se plaisait que dans la discorde et la bataille. D'une seule parole, il semait la haine entre les frères les plus unis.

— Attendons, dit Bran, et nous verrons.

Le navire de tête échoua sa proue sur la grève. Un messager sauta à terre et leva son bouclier au-dessus de sa tête en signe de paix. Bran dépêcha une estafette à sa rencontre.

— À qui appartiennent ces navires ? demanda le soldat.

— Matholwch(6), roi d'Irlande, est à bord.

— Pourquoi reste-t-il sur son navire ?

— Par souci de paix. Comme il vient en solliciteur, il ne touchera pas le sol de ce pays à moins d'être certain d'obtenir ce qu'il demande. Ainsi, en cas de refus, il n'aura pas subi d'offense en territoire étranger et pourra se retirer sans avoir à venger son honneur.

Cette prudence plut à Bran. Malgré l'avis d'Efnysyen, qui le mettait

en garde contre une probable trahison, il vint lui-même sur la plage, s'y accroupit pour rapprocher son visage du navire et dit :

— Sois le bienvenu, Matholwch ! Ce que tu demanderas, je te l'accorderai, si cela est en mon pouvoir.



Matholwch répondit depuis la proue de son embarcation, ce qui ne l'empêcha pas de devoir lever la tête, car son interlocuteur était plus grand que le plus haut des mâts de la flottille.

— Ce que je demande, c'est ta sœur Branwen. Tous les bardes louent sa beauté et sa sagesse. Je la veux pour épouse. Ainsi l'amour scellera l'union entre nos deux peuples.

— Rien ne me serait plus agréable, répondit Bran. Je connais ta réputation de justice et de probité. Je sais que tu comptes parmi tes ancêtres le roi Miles, auquel les Enfants de Dana cédèrent la surface de l'Irlande. Cela te rend digne d'entrer dans ma famille. Toutefois, je ne peux t'accorder la main d'une femme libre, si elle-même s'y oppose. Rejoins-moi, nous en discuterons.

Voyant que l'entrevue prenait un tour aussi favorable, Efnysseyen préféra se retirer, tandis que les Irlandais débarquaient avec armes, bagages et chevaux.

En ce temps-là, on menait les choses rondement. Branwen vit Matholwch, il lui plut, elle l'épousa le soir même. Quand Efnysseyen revint et apprit le mariage, il entra dans une vive colère.

— Comment le conseil des clans a-t-il pu donner son accord à cette union sans me consulter ? Ne suis-je pas le frère de Branwen, au même titre que Bran ? Je laverai cet affront en répliquant par une offense plus grande encore !



Furieux, il se précipita vers l'écurie et mutila tous les chevaux des Irlandais. Quand les compagnons de Matholwch s'en aperçurent, ils vinrent réclamer vengeance. Cette nouvelle plongea Matholwch dans la perplexité : si les Hommes Forts avaient voulu l'insulter, pourquoi avaient-ils commencé par lui accorder la plus belle fille du pays ? Et puis, déclarer la guerre à son beau-frère n'était pas le meilleur moyen d'établir l'harmonie dans son ménage ! Il persuada ses capitaines de ne pas agir sous l'effet de la colère. Ils y consentirent d'autant plus volontiers qu'ils savaient leurs troupes très inférieures en nombre. D'ailleurs, Bran était fort capable de tous les mettre en pièces à lui seul.

— Néanmoins, dirent-ils, tu ne peux accepter plus longtemps l'hospitalité de Bran sans perdre la face. Emmène ta femme et quittons ce rivage.

La mort dans l'âme, Matholwch le leur concéda.

— Soit, nous plions bagages immédiatement.

Quand Bran apprit que les Irlandais se retiraient sur leurs navires sans attendre la fin des noces, il s'en étonna d'abord. Mais il ne lui fallut pas longtemps pour soupçonner un mauvais tour d'Efnysien. Aussi envoya-t-il Nissyen s'informer sur la raison de ce départ précipité. Quand il sut la vérité, il dit à Nissyen :

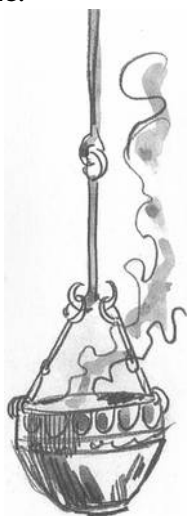
— Retourne près de Matholwch. Voici ce que j'offre pour qu'il reprenne place à la table du banquet, car je ne veux pas que ma sœur s'attriste d'un mariage gâché par le ressentiment. Les chevaux, je les remplacerai, nombre pour nombre. Et pour prix de l'affront, j'offre une barre d'argent aussi haute que lui, et un plat d'or aussi large que son visage.

Soulagé, Matholwch accepta cette offre. Pourtant, il demeurerait soucieux.

— Les Irlandais sont fiers, confia-t-il à Bran. On peut même dire ombrageux. Ne vont-ils pas m'accuser de faiblesse ?

— Alors, je vais faire davantage. Outre les chevaux, outre l'or et

l'argent, je te donne ce chaudron, que tu vois là-bas. Attention ! Ce n'est pas un vulgaire ustensile de cuisine. Si le fracas des armes résonne à tes oreilles, allume un feu sous ce chaudron rempli d'eau claire. Tout homme tué au combat que tu y baigneras retrouvera la vie.



Matholwch en conçut une grande joie : ce présent somptueux prouvait la sincérité de Bran.

— Attention, prévint encore celui-ci. Avant de plonger un homme dans le chaudron, assure-toi qu'il est bien mort ! Sinon tu perdras tout.

Quand le festin fut achevé, Matholwch regagna l'île Verte en compagnie de Branwen. Celle-ci sut se faire aimer des Irlandais autant qu'elle l'était de son époux. Au bout d'une année, il lui naquit un fils, qui reçut le nom de Gwern. Tout se passait donc pour le mieux quand, la deuxième année, le bruit courut que Matholwch avait subi un affront au pays des Hommes Forts et avait préféré la fuite à la vengeance. Il dut s'expliquer devant le conseil des clans.

— C'est vrai, reconnut-il. Un furieux a mutilé nos chevaux. Mais Bran les a remplacés.

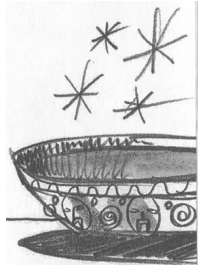
— Cela compense les bêtes perdues, mais quelle réparation as-tu obtenue pour l'affront ?

— Il a offert une barre d'argent et un plat d'or.

Dans cette atmosphère de scandale, on estima la compensation insuffisante.

— Quoi ! criait-on. Quelques livres de métal suffiraient à acheter l'honneur des Irlandais ?

— Il a aussi donné un chaudron d'immortalité qui nous permettra de défaire tous nos ennemis, quel qu'en soit le nombre.



— C'est lui qui l'affirme ! Puisque tu n'as pas eu l'occasion de vérifier les prétendus pouvoirs du chaudron, comment savoir s'il ne s'est pas moqué de toi ? protestait l'un.

— A-t-il seulement proposé de te livrer le coupable ? Si tu avais cherché à t'en emparer, peut-être aurais-tu eu l'occasion de tester les pouvoirs de cet objet ! hurlait l'autre.

— À la vérité tu as eu peur de perdre ta femme ! vociférait un troisième, non sans justesse.

Les esprits s'échauffaient. Même ceux qui avaient naguère approuvé sa décision, craignant aujourd'hui de passer pour lâches, l'abandonnaient. Matholwch eut beau faire valoir les avantages d'une alliance avec Bran, quelques excités, à coup de paroles ronflantes, emportèrent la décision : on exigea de lui qu'il rende humiliation pour humiliation.

Matholwch était atterré. Mais un roi n'est pas libre. Il lui faut appliquer la loi que lui impose son peuple. Or voici ce que le conseil exigea : comme on ne pouvait, au bout de tant de mois, renvoyer Branwen à son frère, qu'au moins le roi la chasse de sa chambre et compense par son humiliation l'affront subi par les Irlandais. Ainsi Branwen fut-elle réduite à l'état de servante, préposée à la préparation et à la cuisson du pain.

Pour que Bran n'apprenne pas le sort réservé à sa sœur, Matholwch fit interdire qu'aucun navire franchisse le détroit qui sépare les deux îles. Trois années passèrent ainsi. Chaque matin, depuis sa fenêtre, Matholwch contemplait celle qu'il aimait toujours, sans désormais avoir le droit de lui adresser la parole. Malgré la fatigue des travaux domestiques, elle conservait sa beauté ; en dépit de ses habits de servante, elle n'avait rien perdu de sa fierté. Régulièrement, Matholwch demandait la levée de la peine. Mais le temps n'émoussait en rien la colère des Irlandais.

Or, au troisième printemps, un oiseau prit coutume de se poser chaque matin au bord du pétrin sur lequel se penchait Branwen. Au début, la jeune femme ne vit en lui qu'une distraction à son chagrin. Mais bientôt, une autre idée lui vint. Elle commença par habituer l'oiseau à répondre à sa voix. Quand elle le jugea suffisamment apprivoisé, elle lui dit :

— Petit brin d'aile, la mer n'est pas un obstacle pour toi ! Sur l'autre rivage, tu trouveras mon frère bien-aimé.

Et elle lui expliqua comment reconnaître Bran, ce qui n'était pas très difficile, même pour un étourneau : il n'y a pas tant de géants en ce monde.

— Je te confie ce message, dit-elle en glissant sous son plumage un billet dans lequel elle exposait ce qui lui arrivait. Va vite !



Le volatile franchit la mer et se posa sur l'épaule de Bran. Là, il s'ébroua tant que la lettre apparut.

En la lisant, Bran entra dans une vive colère. Il rassembla son armée et tint conseil.

— Ne nous emportons pas, recommanda Nissyen. Si Matholwch a consenti à une telle infamie, c'était certainement pour éviter à Branwen un sort plus funeste encore. Envoyons un ambassadeur auprès de lui pour connaître toute la vérité.

— La vérité ? s'insurgea Efnysyen. Je vais te la dire. Les Irlandais sont des barbares, qui méritent une bonne leçon !



Les guerriers, toujours prêts à en découdre,

l'encouragèrent en frappant leur bouclier avec la garde de leur glaive. Nissyen, ce jour-là, ne l'emporta pas sur l'esprit de vengeance.

Peu de temps après, les porchers de Matholwch firent irruption chez le roi pour annoncer qu'ils avaient été témoins d'un grand prodige, alors qu'ils conduisaient leurs bêtes près de la côte.

— Une forêt couvre la mer, dans la direction du levant.

— Est-ce tout ce que vous avez vu ?

— Non pas ! Au-dessus des vagues se dresse une montagne. En haut de cette montagne, on distingue un pic. De chaque côté du pic s'étend un lac.

— Est-ce là ce qui vous effraye ?

— Non pas ! Seulement, la forêt, la montagne, tout était en marche et se dirigeait vers nos côtes.

Matholwch consulta ses sages, mais aucun druide, aucun barde ne sut interpréter le phénomène. Cependant, l'un d'eux suggéra :

— Puisque cette merveille venait du levant, d'où est originaire Branwen, peut-être saura-t-elle l'expliquer.

— Qu'on aille la chercher, dit Matholwch qui, malgré la gravité des circonstances, se réjouissait de pouvoir enfin parler à sa femme.

Elle savait, en effet. Redressant la tête, le regard chargé de défi, elle énonça :

— La forêt, ce sont les mâts innombrables de la flotte des Hommes Forts. La montagne n'est autre que Bran, mon frère. Aucun navire n'est assez vaste pour le porter, aussi doit-il franchir la mer à gué. Le pic, c'est son nez, les lacs ce sont ses yeux.

Les chefs de clan se dirent qu'ils eussent mieux fait de réfléchir avant d'exiger de Matholwch l'humiliation de Branwen. Mais il était trop tard pour éviter la guerre.

— Soit, soupira Matholwch. Que l'on coupe les ponts de la rivière Llinon(7).

Quand les troupes de Bran atteignirent le cours d'eau, celui-ci se révéla un obstacle infranchissable : aucun radeau ne flottait à sa surface, et quiconque tentait de le traverser à la nage se sentait irrésistiblement attiré vers le fond. Alors Bran déclara :

— Celui qui se prétend le chef doit être un pont !

Le géant se coucha en travers de la rivière et toute l'armée passa sur son dos. Quand il se releva, les ambassadeurs de Matholwch, accourus à bride abattue, s'inclinaient pour le saluer.

— Afin d'éviter la guerre, annoncèrent-ils, le roi propose de céder son trône à son fils Gwern, qui est aussi ton neveu. Ainsi, le roi d'Irlande te sera allié par le sang, et nos deux peuples seront frères.

— Ne l'écoute pas, persifla Efnysyen. Gwern n'est qu'un bambin ; à travers lui, Matholwch continuera à régner. Maintenant que nous sommes ici, qui t'empêche de prendre l'île pour toi-même ?

Bran trouvait cet avis sensé. Néanmoins, craignant pour la vie de Branwen, il accorda une trêve. Or, malgré ce qu'elle avait enduré, la jeune femme gardait de l'affection pour son époux. Fille et sœur de roi, elle connaissait les inconvénients du métier et savait qu'il n'avait pas eu le choix. En outre, elle ne voulait pas que des hommes meurent à cause d'elle. Aussi donna-t-elle ce conseil à Matholwch :

— Jamais Bran n'a dormi dans une maison, car il ne s'en trouvait aucune assez grande pour le contenir. Construis-en une à sa taille en gage de paix.



Ainsi fut fait. Chaque soldat de l'armée d'Irlande apporta une pierre pour édifier la plus vaste bâtisse jamais construite sous le soleil. Quand elle fut achevée, les guerriers de l'île Verte et les guerriers de l'île des Hommes Forts y pénétrèrent, chacun de leur côté, pour partager le banquet de la réconciliation.

Tous se réjouissaient d'une si heureuse issue. Tous, sauf évidemment Efnyssey, privé de la bataille qu'il avait appelée de ses vœux. Alors, comme Gwern passait près de lui, il le tua.

— À moi ! s'écria-t-il traîtreusement. Matholwch a fait assassiner son propre fils pour ne pas tenir parole !

— À moi ! s'écria dans le même temps un témoin. Bran a fait assassiner son neveu pour s'emparer du trône d'Irlande !

Aussitôt les guerriers des deux camps crurent à la trahison, avec d'autant plus de conviction qu'un début d'ivresse échauffait les esprits.

Les épées jaillirent des fourreaux. Ce fut une atroce mêlée. Cependant, les Irlandais allumèrent un feu sous le chaudron d'immortalité.

Bientôt, Efnysseyen s'aperçut que, grâce au chaudron, les Irlandais demeuraient toujours aussi nombreux, alors que les guerriers de son propre camp succombaient à leurs blessures.

Éprouva-t-il des remords d'avoir entraîné les siens dans le malheur ? Ou bien la haine qui rongait son cœur lui souffla-t-elle de jouer un dernier vilain tour à l'ennemi, fût-ce au prix de son sacrifice ? Toujours est-il qu'il s'enduisit le visage de sang pour se rendre méconnaissable et se glissa parmi les cadavres des Irlandais. Quand on le jeta dans le bain d'immortalité, son corps d'homme vivant se dilata tant que le chaudron éclata en quatre morceaux.

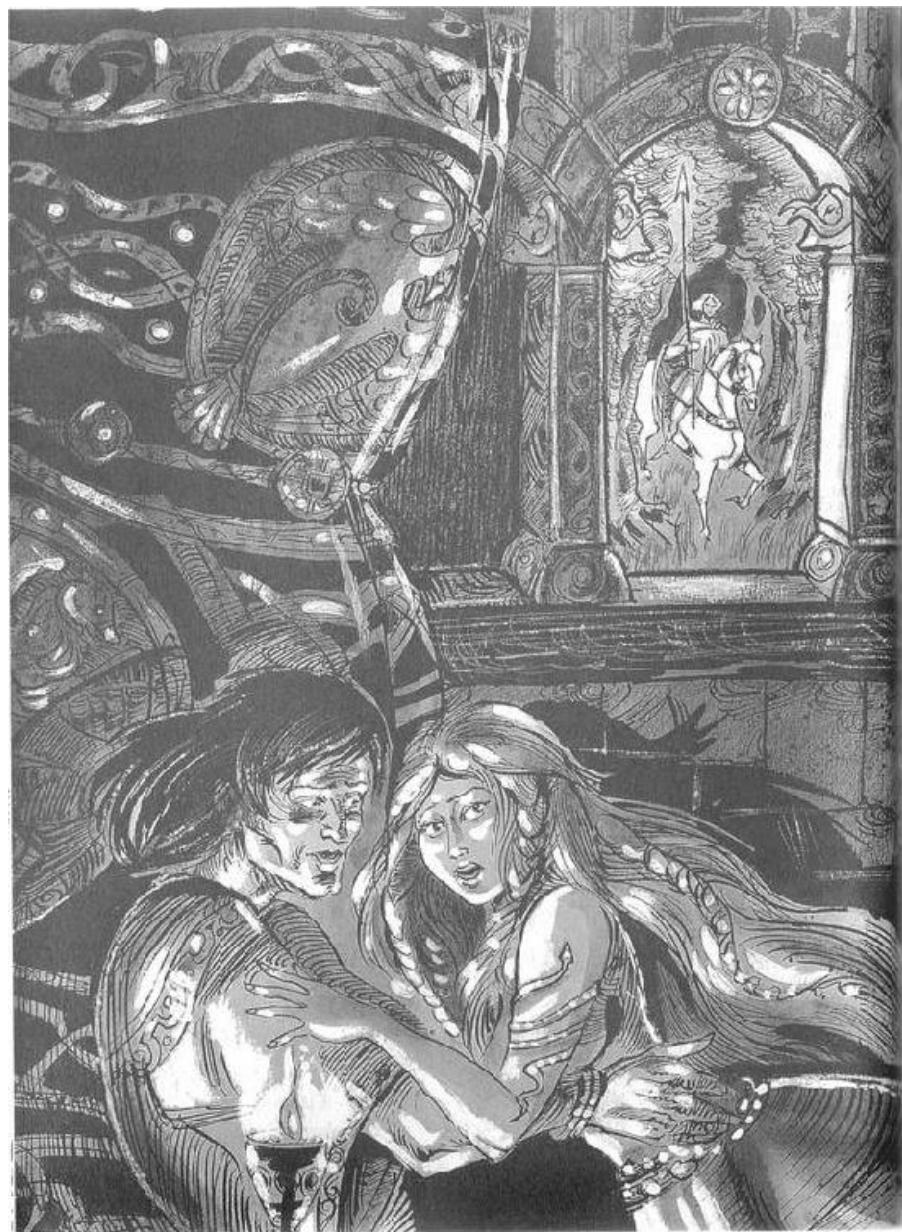
Longtemps le combat se poursuivit. Lorsqu'il cessa, il ne restait plus, parmi les sujets de Matholwch, que cinq femmes, qu'on épargna parce qu'elles étaient enceintes. Tous les Irlandais d'aujourd'hui en sont les descendants. Du côté des Hommes Forts, la situation n'était guère plus brillante : sept seulement regagnèrent leur île. Parmi eux se trouvaient Bran et Nissyen. Le géant aurait sans doute survécu à ses blessures, si l'accablement n'avait eu raison de sa volonté.

— Comment pourrais-je supporter un tel désastre ? demanda-t-il à Nissyen. Si j'avais eu à temps la sagesse de tordre le cou à Efnysseyen, si j'avais prêté l'oreille à tes propos plutôt qu'à ceux que me conseillaient la colère et l'orgueil, nous n'en serions pas là. Avant de mourir, il demanda :

— Détachez ma tête de mon corps. Portez-la en cet endroit qu'on appelle la Colline blanche, où se dresse ma belle cité de Llundain. Là, vous l'enterrez, le visage tourné vers la mer. Tant qu'elle y sera, aucun ennemi ne pourra détruire la ville.

Bran tint sa promesse : Llundain a résisté aux guerres, aux invasions, aux révolutions et même, en notre siècle, aux bombardements. Nous la connaissons aujourd'hui sous le nom de Londres.





VII

LA PLUS BELLE FEMME DU MONDE

En ce temps-là, Math, fils du dieu Mananann, régnait avec sagesse sur le Gwynedd(8). Près de lui vivaient son neveu, Gwydyon, auquel il enseignait la magie, et sa nièce Arianrod. Celle-ci était réputée dans tout le royaume pour sa beauté, mais aussi pour ses colères et son entêtement, et d'autant plus redoutée que, elle aussi magicienne, elle jetait volontiers un sort à quiconque la contrariait. Elle se prétendait encore jeune fille, lorsque, à sa grande honte, elle ressentit les douleurs de l'enfantement devant toute la cour de Math. Son frère Gwydyon recueillit l'enfant dont nul ne connaissait le père et l'éleva. Quand le petit eut atteint sa quatrième année, il le mena à Arianrod, dans la forteresse au bord de la mer où elle s'était retirée.

— Voici ton fils, dit-il.

Le bambin leva vers sa mère un visage rieur. Ses membres déjà robustes et son intelligence éveillée remplissaient Gwydyon d'orgueil. Pas un instant, le brave homme n'avait douté qu'en voyant un enfant aussi charmant, le cœur de sa mère se mettrait à fondre. Or Arianrod, furieuse de voir ainsi resurgir un passé qu'elle préférait oublier, ne se laissa pas attendrir. Cependant elle cacha son irritation, pour demander :

— Quel est son nom ?

— Il n'en a pas encore, répondit Gwydyon. Il te revient de le nommer.

— Cela me revient en effet, s'écria Arianrod, laissant libre cours à sa colère. Et je jure que sa destinée sera de ne pas avoir de nom tant que je ne lui en aurai pas donné un !

Là-dessus, elle rentra chez elle en claquant la porte au nez de son frère, lui laissant sur les bras un enfant sans nom.

Le lendemain, Gwydyon, profitant des leçons de Math, usa de la magie pour changer son visage et celui de l'enfant. Il couvrit ce dernier de guenilles, et, déguisé lui-même en cordonnier, il retourna à la maison d'Arianrod en sa compagnie. Tandis qu'il feignait de mesurer le pied de la jeune femme, le gamin s'amusait à chasser les

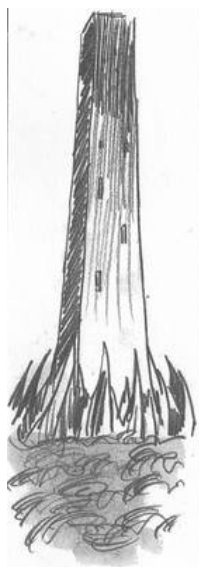
oiseaux dans la cour. Un roitelet se posa sur la margelle du puits. Un caillou lancé par le petit lui brisa une patte.

— À son âge, avoir une telle précision dans le geste ! admira Arianrod. Quel enfant brillant ! Je n'en ai jamais vu qui ait la main aussi sûre !

— Ce sera donc son nom, dit Gwydyon, en reprenant son aspect et en rendant à son neveu son visage.

Brillant, dans la langue ancienne, se disait Lleu. L'enfant fut donc appelé Lleu à la main sûre. Bien entendu, Arianrod enrageait de s'être laissé ainsi bernier.

— Puisque, pour m'abuser, il a pris l'apparence d'un galopin du peuple, je jure qu'il ne portera arme ni cuirasse que je ne lui aie donnée moi-même ! rugit-elle, avant de disparaître derrière les murs de sa forteresse.



Gwydyon continua à élever Lleu, mais celui-ci, quand il atteignit sa taille d'adulte, devint sombre. Pas besoin d'être devin pour comprendre la raison de son humeur : pour un membre de la classe des guerriers, il n'y avait pas pire honte que d'être exclu du métier des armes. Mais comment aurait-il pu transgresser cet interdit sans attirer le malheur sur lui et ses troupes ?

— Quelle jeune fille voudra d'un homme maudit par sa propre mère ? soupirait-il.

Gwydyon se dit qu'il devait absolument intervenir. Il prit l'aspect d'un barde et se rendit chez Arianrod, en compagnie du garçon dont il avait également changé l'apparence. Le soir, Gwydyon charma l'assemblée par ses récits ; on le fêta comme il convenait et on lui offrit, bien sûr, l'hospitalité pour la nuit. Au petit matin, il monta sur le plus haut des remparts et, par magie, il donna à la crête des vagues l'aspect de navires armés. Peu de temps après, Arianrod pénétra dans

la chambre qu'il avait regagnée en toute hâte.



— Mauvaise nouvelle, dit-elle. Une flotte vogue vers nous. J'ignore encore s'il s'agit de pirates ou de Fomoirés, mais nul doute qu'il y aura bataille. Partez avant qu'ils ne débarquent !

— Princesse, répondit le faux poète, nous avons reçu chez toi bon accueil. Ne néglige pas les pouvoirs d'un barde et laisse-moi t'aider. Je saurai, par des incantations dont j'ai le secret, priver tes ennemis de leurs forces et de leur courage. Quant à mon disciple, il n'est pas encore assez versé dans les trois sciences du langage pour prononcer des malédictions efficaces. Mais son bras est vigoureux et, si tu lui confies une arme, il combattra pour toi.

Enchantée de recevoir du renfort, Arianrod fit apporter un casque, une cuirasse et une épée. À peine Lleu les eut-il revêtus que la flotte disparut. Dans un grand éclat de rire, Gwydyon retrouva son visage.

— Eh bien, c'est fait ! s'écria-t-il. Tu as armé ton fils de tes propres mains !

— Puisqu'il en est ainsi, hurla Arianrod, hors d'elle, ce jeune homme aura pour destinée de ne pouvoir prendre femme de la race qui peuple cette terre !

— Et moi, rugit Gwydyon passant de la gaieté à l'exaspération, je jure qu'il aura une femme quand même !

Fort agité, il se rendit auprès du roi Math pour se plaindre d'Arianrod et lui demander conseil, car il n'était plus question cette fois de jouer au plus fin.

— Il faut que tu m'aides. J'ai engagé ma parole, mais où trouver une

femme qui ne soit pas de cette terre ?

— Assurément, dit Math, cette malédiction est la plus cruelle de toutes. Je connais Lleu et sa nature généreuse. Maintenant que sa main est armée, il sera sans aucun doute le plus ardent guerrier de mon royaume. Comment tolérer qu'il soit condamné au célibat par la faute d'une femelle irascible et rancunière !

Ils réfléchirent en buvant force bière, puis Math déclara :



— En associant ma magie avec la tienne, nous donnerons une leçon à Arianrod. Recueillons la beauté et la grâce pour fabriquer une femme digne de Lleu. Si elle sort de nos mains, elle n'appartiendra pas à la race humaine, et la malédiction de ta sœur sera sans effet.

Ils cueillirent les fleurs du chêne, les boutons du genêt et la reine des prés. Toute la nuit, à la lueur de la lune, ils les pétrirent en prononçant des incantations d'une grande puissance, pour en former la plus belle femme du monde. Puis, satisfaits de leur œuvre, ils lui donnèrent le nom de Blodeuvedd, ce qui signifie « Visage de fleur ». Ils la menèrent à Lleu et posèrent sa main dans la main du jeune homme, muet d'admiration. Les épousailles eurent lieu aussitôt.

Seulement, voilà : on peut être magicien et méconnaître le cœur des femmes. Il avait paru tout naturel à Math et Gwydyon d'offrir Blodeuvedd à Lleu. Il avait paru tout aussi naturel à Lleu d'accepter. Mais personne n'avait songé à demander son avis à Blodeuvedd. À vrai dire, elle ne s'en était pas vexée, car, venant juste d'être créée, elle ignorait tout de la vie. Pendant quelques mois, elle mena auprès de son époux une existence facile et sans surprise. Lleu, éperdu d'amour, satisfaisait la moindre de ses demandes. Elle se croyait heureuse.



Or, un soir, alors que Lleu était parti rendre visite à Math, un serviteur vint l'avertir qu'un homme demandait à parler au maître de maison.

— Puisque mon époux est sur les chemins, je le recevrai, dit-elle.

Quand le visiteur parvint devant elle, il resta d'abord stupéfait par une telle beauté. Retrouvant avec peine l'usage de la parole, il se présenta :

— Je me nomme Goronwy. En poursuivant un cerf, je me suis égaré. Mon cheval est fourbu. Il est tard. M'accorderez-vous l'hospitalité pour cette nuit ?

Goronwy n'avait pas la grâce de Lleu. Pourtant, sitôt qu'elle l'aperçut, Blodeuvedd éprouva pour lui un sentiment qu'elle n'avait jamais connu auparavant : elle avait chaud, elle avait froid, elle ne savait plus que faire de ses mains qui tremblaient ; elle oublia tous les visages pour ne plus voir que celui du chasseur. Goronwy, bien sûr, répondit immédiatement à cet amour : quel homme résisterait à la plus belle femme du monde ? Il la suivit dans sa chambre, le cœur battant.

Le lendemain matin, la séparation leur parut insupportable. Goronwy resta donc auprès d'elle aussi longtemps qu'il le put mais, à leur grand chagrin, on annonça bientôt le retour de Lleu.

— Tu dois partir, dit-elle. Mais ne m'oublie pas.

— Comment le pourrais-je ? Désormais, où que j'aille, je serai en hiver.

— Ah, pourquoi n'est-ce pas toi que j'ai connu en premier ? se plaignit Blodeuvedd, qui ajouta, non sans mauvaise foi : mon époux est une brute, un rustaud. Si seulement...

Elle se blottit une dernière fois contre lui. Des larmes embuaient ses yeux – les yeux de la plus belle femme du monde ! Goronwy ne put le supporter.

— Je reste. Je vais le défier et le tuer.

— Non, je mourrais s'il t'arrivait malheur.

Or il sort toujours vainqueur de ses combats. Je soupçonne quelque magie là-dessous. Sois patient, je trouverai le moyen de me libérer.

Lleu arriva peu après, tout heureux de retrouver celle à qui il ne cessait de penser nuit et jour, car la nuit avait moins de mystères et le jour moins d'éclat que le visage de sa bien-aimée. Aussitôt, il remarqua la tristesse de son épouse. Troublé, Lleu lui en demanda la

raison.

— C'est que, prétextait-elle, je m'inquiétais de te savoir sur des chemins peu sûrs.

Lleu se rengorgea.

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Je ne crains pas plus les brigands que l'ennemi !

— Vraiment ? Pourquoi cela ?



— Oublies-tu que je suis d'une famille de puissants magiciens ? Un charme me protège. On ne peut me tuer, à moins d'employer un javelot dont le fer aura été battu pendant une année entière. Et ce n'est pas tout : on ne peut me porter un coup quand je suis dehors, ni à l'intérieur d'une maison. De plus, on ne peut m'atteindre quand je monte à cheval, ni si je suis à pied.

Blodeuedd convint qu'il n'était assurément pas facile de lui porter tort, mais, à tout hasard, elle fit dire à Goronwy de commencer à forger la pointe du javelot, et de ne point s'arrêter avant de l'avoir battu une année entière. Ce terme échu, Goronwy la retrouva en secret pour lui annoncer que l'arme était prête.

— Mais comment se débarrasser de lui quand il n'est ni dans une maison ni dehors, ni sur un cheval ni à pied ?

En un an de temps, Blodeuedd avait eu le temps d'y réfléchir.

— Ce n'est pas difficile. Tous les matins, il va se baigner dans la rivière. Là, il n'est pas dans la maison ; toutefois, comme il est entouré d'eau, il n'est pas non plus dehors. Il n'est pas sur son cheval ; néanmoins, comme il nage, il n'a pas les pieds sur terre.



Le lendemain, Goronwy s'embusqua sur la rive. Sitôt que Lleu commença à nager, il le frappa. Lleu poussa un cri. Mais au lieu de couler à pic, il se métamorphosa en aigle et s'envola. Goronwy, cloué sur place par la stupéfaction, le vit disparaître derrière un rideau d'arbres. Seules quelques gouttes de sang, répandues par l'oiseau pendant sa fuite, témoignaient du drame.

Quand Goronwy pénétra dans la cour de la forteresse, Blodeuedd se précipita vers lui. Mais son sourire se figea lorsqu'elle avisa la mine sombre de son ami.

— Que se passe-t-il ? Ton javelot a-t-il manqué sa cible ?

— Non, répondit Goronwy, cependant...

Et il raconta l'étrange spectacle auquel il avait assisté.

Blodeuedd chercha à le réconforter. C'était dans la nature de Lleu de ne rien faire comme les autres. Qu'il meure sous sa forme humaine, ou sous l'apparence d'un volatile, quelle importance ? Puisque l'aigle perdait son sang, il ne pouvait avoir volé bien loin. Pour lui faire plaisir, Goronwy parut rassuré. Mais, au fond de lui-même, une sourde inquiétude gâchait sa joie.

Il n'avait pas tort de se méfier. Bientôt le bruit vint aux oreilles de Math et de Gwydyon que Lleu avait disparu et qu'un inconnu en avait profité pour prendre possession de sa maison, de sa femme et de son domaine.

— Roi, dit Gwydyon, je n'aurai de repos avant de retrouver la trace de mon neveu.

— Va, compagnon, et mène une enquête diligente. Car un crime impuni menace la prospérité d'un royaume.

Gwydyon parcourut tout le pays, mais nul ne put le renseigner. Au bout d'un an, il trouva refuge pour la nuit chez un porcher. Le repas achevé, son hôte lui dit :

— À la profondeur de ton regard, je devine que tu es un savant versé dans les sortilèges. Peut-être sauras-tu me conseiller. Depuis un an, une de mes truies se comporte étrangement. Au lieu d'aller paître des glands à l'orée de la forêt avec les autres cochons, elle s'éclipse de bon matin et ne revient qu'à la nuit tombée. Pensant qu'elle avait trouvé un riche pâturage, car elle est la plus grosse de toutes mes bêtes, j'ai voulu la suivre. Mais elle finit toujours par disparaître comme par enchantement, sans laisser d'empreintes. À mon idée, seul un magicien pourrait ne pas perdre sa trace.

Gwydyon avait prêté une grande attention au récit du porcher. Il lui paraissait de bon augure d'être tombé chez lui un an jour pour jour après la disparition de Lleu. Le lendemain matin, il suivit donc la truie. Elle remonta la rivière jusqu'à un vallon. Là, elle commença à dévorer la carcasse d'un rapace. Ce n'était pas un oiseau ordinaire, car elle avait beau s'empiffrer, la charogne ne diminuait pas. Gwydyon écarta la truie, rassembla les os de l'aigle et prononça une incantation. Le volatile retrouva non seulement la vie, mais aussi son aspect d'origine. L'oncle et le neveu tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Toutefois, Lleu était tellement maigre et affaibli qu'il lui fallut une année entière pour récupérer ses forces. Un matin, jugeant sa convalescence achevée, il revêtit son casque et sa cuirasse, et se rendit chez Math.

— Je dois maintenant lever des troupes pour me venger de l'homme qui, par malice, s'est emparé de l'épouse et du domaine que tu m'avais donnés.

Math l'y autorisa, car cela était juste.



Quand Goronwy vit approcher de la forteresse une puissante armée à la tête de laquelle chevauchaient Lleu et Gwydyon, il se porta, seul, à sa rencontre :

— Lleu, lança-t-il, il serait injuste que de nombreux guerriers meurent pour une querelle privée.

Lleu le lui accorda.

— Qu'exiges-tu en réparation de l'outrage ? demanda Goronwy.

Lleu ne voulut accepter ni or ni argent.

— Ce que tu me donnerais m'appartient déjà, expliqua-t-il. En vérité, tout ce que j'ai eu, tu l'as : ma femme, mes chevaux, mes

terres... Tout, à l'exception du coup de lance qui me perça la poitrine. Comblons aujourd'hui cette lacune. À mon tour de te porter un coup de lance. Ainsi nous serons quittes.

— Si j'avais connu ta valeur, jamais je n'aurais porté atteinte à ta réputation. Mon tort est d'avoir cru les paroles enjôleuses d'une femme. Mais tu es bien placé pour savoir qu'aucun homme ne peut lui résister. En raison de cette circonstance atténuante, permets-moi de dresser entre toi et moi la pierre plate, que je vois sur la grève.

Lleu y consentit. Mais il porta un coup si terrible que son arme transperça la pierre aussi bien que l'homme.

Désespérée, Blodeuvedd avait assisté au duel depuis le haut mur de sa demeure. Elle sursauta en apercevant une ombre à côté d'elle. Tandis que l'attention des gardes était distraite par le combat des deux chefs, Gwydyon avait pénétré à l'intérieur de la forteresse. Son visage farouche annonçait ses intentions.

— Je n'ai pas peur de mourir, dit Blodeuvedd, puisque je partagerai ainsi le sort de l'homme que j'aime le plus. Mais depuis quand accomplis-tu les basses œuvres de ton neveu ?

— Je sais que devant toi, Lleu, malgré sa colère, aura la faiblesse de l'enfant. C'est donc à moi qu'appartient la vengeance. Pourtant, je ne te tuerai pas. Puisque, par ta faute, il a souffert une longue agonie sous la forme d'un oiseau, je te transformerai à ton tour en oiseau. Et comme, même sous cet aspect, tu pourrais encore le séduire, je ferai en sorte qu'il ne te rencontre pas sous la lumière du soleil.

Et il la métamorphosa en hibou.

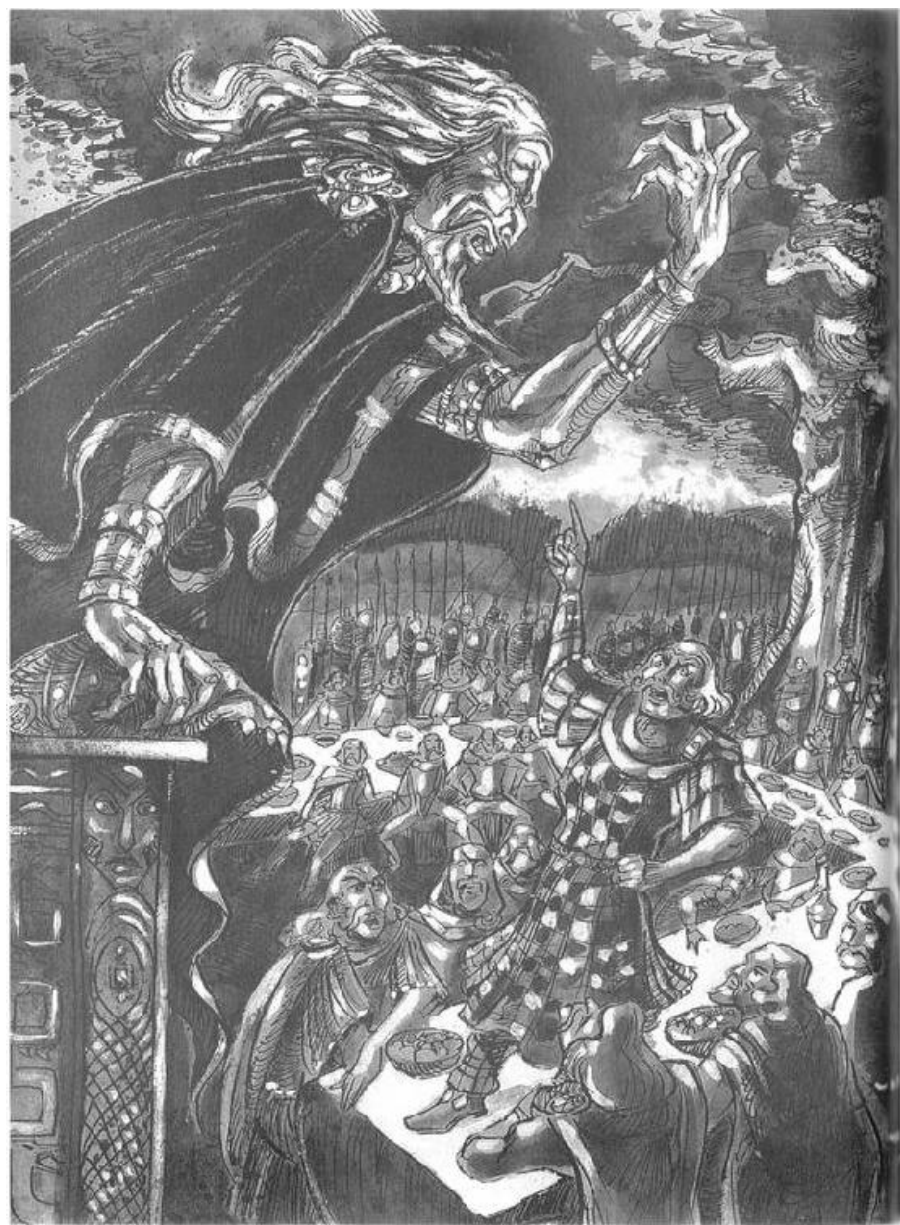
Plus tard, quand Math lui demanda pourquoi il ne l'avait pas tout bonnement tuée, Gwydyon répondit, un peu gêné :

— Il n'aurait pas été juste que je la punisse d'être telle que je l'avais créée.

Math sourit dans sa barbe. Il savait bien que Gwydyon mentait un peu. Mais quel homme aurait pu porter une main brutale sur la plus belle femme du monde ?

Cette histoire est vraie, bien entendu. Si vous ne le croyez pas, allez voir sur la berge de la rivière Kynvael. On y montre encore une pierre percée d'un trou. Les Gallois l'appellent la pierre de Goronwy.





VIII

LA FAIBLESSE DES ULATES

Chaque année, à l'approche de l'hiver, le royaume d'Ulster⁽⁹⁾ devenait vulnérable aux attaques de ses ennemis. Pendant quelques jours, en effet, tous les Ulates en âge de porter les armes souffraient d'un mal étrange, qui les obligeait à rester couchés.

D'où venait ce fléau ? Ce n'est pas difficile : de la fierté imbécile d'un mari et de l'orgueil encore plus stupide d'un roi. Voici l'histoire.

Crunchu était le chef d'un clan qui, sans être riche, connaissait une existence confortable grâce à des terres fertiles et un bétail généreux. Mais, quand il perdit sa femme, il éprouva un tel chagrin qu'il laissa périr son domaine. Dans les champs, l'herbe poussait au lieu du bon grain et, le soir, les vaches aux mamelles gonflées que personne ne venait traire beuglaient leur souffrance. Les enfants de Crunchu faisaient leur possible, de même que les vieux valets de ferme. Mais la plupart des serviteurs s'en étaient allés, car un domaine ne peut prospérer sans la volonté du maître. Celui-ci, en se complaisant dans la tristesse, ne pouvait que provoquer la stérilité de la terre et attirer la maladie sur son troupeau.

Or, un jour où il restait prostré devant le foyer encombré de cendres éteintes, Crunchu vit entrer dans sa maison une jeune femme au visage lumineux et à la chevelure flamboyante. Sans un mot, elle s'agenouilla devant l'âtre et ranima le feu, alors même que les braises étaient froides depuis longtemps. Puis elle prépara le repas, avant d'aller s'occuper du bétail. Quand les enfants et les rares domestiques restants revinrent des champs, elle les accueillit en souriant, s'enquit de leur travail et distribua les tâches du lendemain. Après le repas, elle mit de l'ordre dans la maison et s'en fut rejoindre Crunchu dans sa chambre.

Ce n'est qu'au matin qu'il songea à lui demander son nom.

— Je suis la déesse Macha, répondit-elle. Mais cela doit rester un secret entre toi et moi. Devant les autres, tu m'appelleras seulement « femme », et jamais tu ne devras parler de moi ailleurs que sous ce toit.



Crunnchu ne comprenait pas pourquoi une déesse était venue de l'Autre Monde pour partager sa vie. Il n'était évidemment pas question de le lui demander, car c'eût été un manque de respect. En tout cas, de ce jour, il reprit goût à la vie. Macha était partout. Avait-on besoin d'elle à l'endroit le plus reculé du domaine ? Elle surgissait aussitôt. L'instant d'après, on la voyait à l'autre extrémité. Et jamais elle ne paraissait essoufflée. Les terres retrouvèrent leur prospérité. Les serviteurs revinrent. Le flanc des vaches et des juments se remplit. Macha elle-même attendit bientôt un enfant.

Comme chaque année, à la fête de Samain, l'assemblée des Ulates eut lieu. Tous les habitants du royaume étaient tenus d'y assister, sauf si une raison majeure les en empêchait. C'était le cas de Macha, sur le point d'accoucher. Malgré l'obligation qui pesait sur lui, Crunnchu hésitait à la laisser seule, mais elle insista :

— Va, dit-elle, je ne crains rien, à condition que tu ne parles pas de moi.



L'assemblée offrait l'occasion de débattre des affaires du pays, d'arbitrer les conflits entre chefs de clan et de rendre la justice. Mais surtout, elle fournissait le prétexte à une grande fête. Ce jour-là, le roi démontrait la richesse de l'Ulster en offrant un festin où la bière

coulait à flot, tandis que les plats ne désemplissaient pas. Pour décider à quels convives reviendraient les meilleurs morceaux, on organisait des compétitions. Les champions des Ulates montraient leurs talents à la course à pied, au lancer de poids ou au maniement du javelot. C'était à qui porterait le plus longtemps possible un tronc d'arbre dressé à la verticale ou souleverait une charrette pleine pour lui faire accomplir un tour complet autour de son timon. Puis venait l'épreuve reine : la course de chars. Le roi Conchobar lui-même y participait. Chaque année, il laissait ses rivaux loin derrière. Cette fois encore, son attelage passa la ligne avec une bonne avance. Comme on le félicitait, il voulut paraître modeste :

— Je n'ai aucun mérite, dit-il. Mes chevaux courent plus vite que n'importe quelle créature vivant sous le soleil.

— Ça, ce n'est pas vrai, s'écria une voix dans la foule.

Du coup, Conchobar oublia sa modestie.

— Qu'on m'amène cet effronté ! gronda-t-il.

Au début de son règne, Conchobar s'était montré sage et généreux. À cette époque, il aurait clos l'incident par une plaisanterie, en constatant que le fauteur de trouble tenait à peine sur ses jambes, tellement il avait fait honneur à la bière.

Mais, en vieillissant, il devenait hautain et susceptible. Vexé, il rugit :

— Ainsi, je suis un menteur ?

Crunchu – car, bien sûr, c'était lui l'insolent – essaya, dans un reste de lucidité, de rattraper son imprudence.

— Je ne dis pas que tu mens, mais que tu te trompes.

Évidemment, cette réponse ne fit qu'attiser la fureur de Conchobar.

— Tu m'insultes, à présent ? L'erreur n'est pas permise à un roi, tu ne peux l'ignorer !

Crunchu comprit qu'il n'avait plus rien à gagner en se montrant humble. Bombant le torse, il déclara avec panache :

— Permise ou pas, l'erreur est tienne !

Conchobar grinça des dents.

— Prouve tes dires, gronda-t-il, ou tu seras exécuté sur-le-champ.

Bien sûr, Crunchu se souvenait de la recommandation de Macha. Mais, devant un danger aussi pressant, il déclara :

— Il y a dans ma maison une femme aux cheveux rouges comme la flamme. Elle court aussi vite que le feu. Une flèche ne saurait l'atteindre. Tes coursiers encore moins.

— Dans ta maison, vraiment ? rugit Conchobar. Holà, mes gardes ! Allez donc chercher sa rouquine, on verra si la tête de ce cabochard doit rester sur ses épaules ou servir de pâture à mes chiens.

Quand les messagers eurent expliqué à Macha ce qui se passait, elle montra son ventre rond.

— Je répondrai à la convocation du roi, dit-elle, mais je ne puis le faire dans cet état.

Les gardes insistèrent :

— Le courroux du roi se tournerait contre nous. Viens, tu plaideras ta cause toi-même.

Elle dut donc les suivre. Arrivée devant Conchobar, elle aperçut Crunnchu, les mains liées derrière le dos, la tête déjà posée sur un billot. Malgré sa colère, elle ne put se défendre d'éprouver de la pitié envers celui qui l'avait rendue mère.



— Mon mari a parlé quand il devait se taire ! dit-elle. Mais il n'a pas menti. Je courrai contre tes chevaux et, ainsi qu'il l'a prétendu, je gagnerai la course. Cependant, tu dois m'accorder un délai, car, ainsi que tu peux le constater, je vais bientôt accoucher.

Mais Conchobar s'entêta.

— J'ai été insulté par Crunnchu devant l'assemblée des Ulates, c'est devant l'assemblée que tu dois prouver ses dires. Remporte cette course aujourd'hui même, ou il mourra.

— Cela est contraire à la justice : tu ne peux exiger une telle épreuve d'une femme grosse !

Pour toute réponse, Conchobar adressa un signe au guerrier qui se tenait près du billot. Celui-ci leva sa hache. Alors Macha se tourna vers le peuple.

— Tous, vous êtes nés du ventre d'une femme ! Laissez-vous s'accomplir un tel forfait ?

Or, aucun n'osa affronter la colère de Conchobar, surtout pour une inconnue. Car enfin, d'où sortait-elle, cette femme aux cheveux écarlates ? Nul clan ne la reconnaissait pour sienne. Et puis, il faut l'avouer, beaucoup étaient curieux d'assister à la course.

— Honte sur vous ! s'écria alors Macha. Je ne laisserai pas mourir cet homme malgré sa sottise, mais vous, vous regretterez votre manque de compassion !

Quand elle rejoignit les coursiers sur la ligne de départ, ceux-ci

baissèrent l'encolure et s'agitèrent dans leurs harnais. Il faut dire que, dans l'Autre Monde, sous les tertres où vivent dieux et déesses, Macha règne sur les chevaux et les juments.

— Comment vous en voudrais-je ? Vous n'êtes pas responsables, les rassura Macha. Courez sans épargner vos forces.

Conchobar donna le signal. Dans un grondement de sabots, les chevaux s'élancèrent. Mais ils n'avaient pas encore parcouru la moitié de la distance que Macha franchissait la ligne.



Là elle se coucha sur le sol et, en poussant un grand cri, elle donna le jour à deux garçons.

Elle se releva, un bébé dans chaque bras. Elle se tourna vers les Ulates, qui baissaient la tête, penauds. Et aussi un peu craintifs car ils avaient compris, en la voyant courir, qu'ils n'avaient pas affaire à une femme ordinaire.

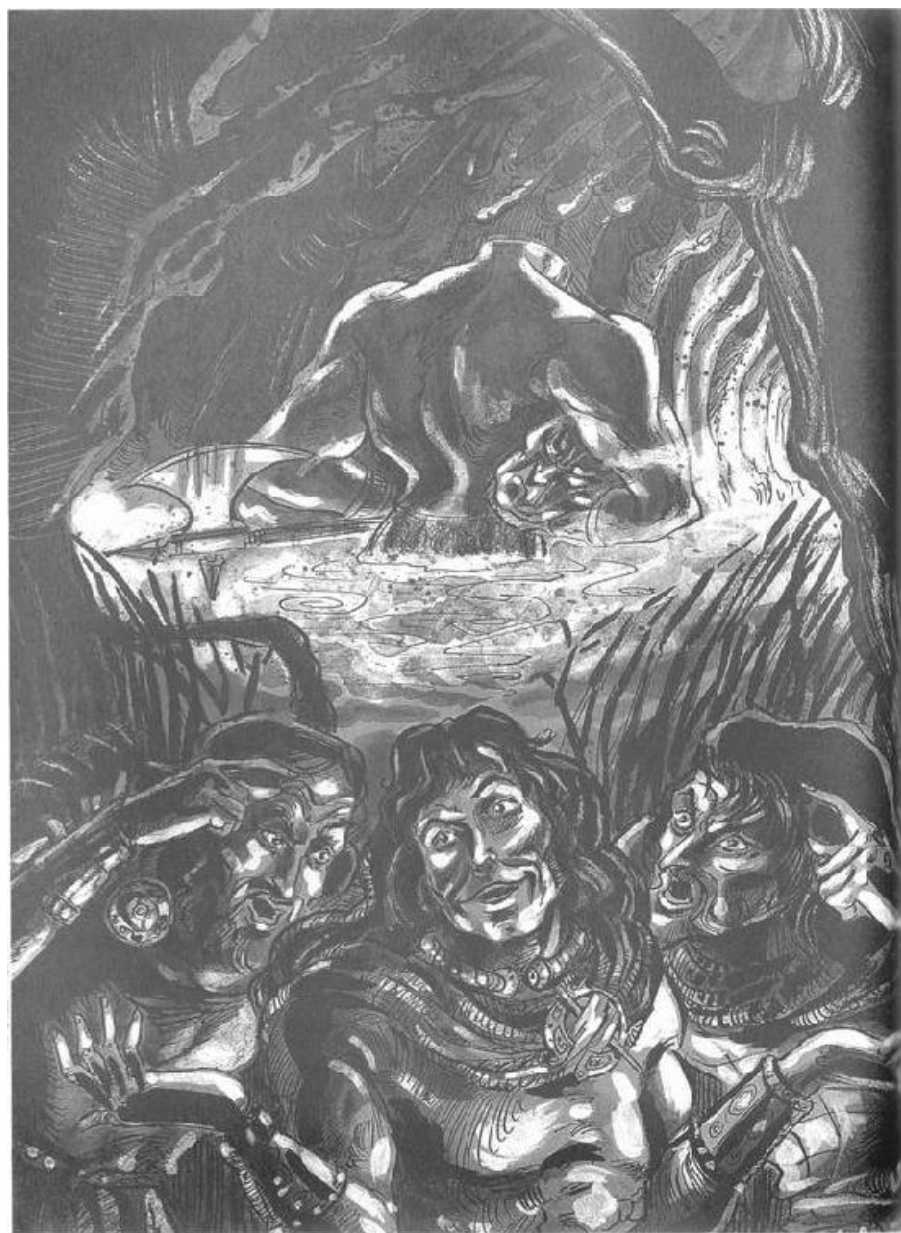
— Femme, dit Conchobar, je te présente mes excuses. Et je te rends ton mari.

Mais Macha ne lui prêta aucune attention, pas plus qu'à Crunnchu. Toisant l'assemblée d'un regard où la colère étincelait, elle lança sa malédiction.

— La honte est tombée sur tous les hommes qui ont entendu le cri de ma délivrance, annonça-t-elle. Voici leur châtiment : chaque année, à pareille époque, pendant trois fois cinq jours et cinq nuits, ils ressentiront les douleurs qu'éprouve la femme quand elle donne naissance à un enfant.

Ayant ainsi parlé, elle s'éloigna en emportant ses deux fils. Nul n'osa la retenir.

Voilà, vous savez maintenant pourquoi, tous les ans, le royaume d'Ulster demeurait sans défense, pendant que les guerriers, cachés au plus profond de leurs demeures, toutes forces perdues, connaissaient la douleur et l'humiliation. Voilà aussi pourquoi sa capitale s'appela de ce jour Emain Macha, ce qui signifie « les jumeaux de Macha ».



IX

LE MORCEAU DU HÉROS

Comment Cûchulainn⁽¹⁰⁾ devint le héros du royaume d'Ulster ? Écoutez, et vous le saurez. Mais pour comprendre cette histoire, vous devez vous rappeler qu'il était d'usage, au cours d'un banquet, d'honorer l'homme le plus méritant de l'assemblée en le laissant se servir le premier. Il prenait le cuissot, qu'on appelait pour cette raison le morceau du héros.

Ce jour-là, un noble Ulate du nom de Bricriu offrait un banquet pour fêter la construction de sa nouvelle maison. On commença par boire force bière. Aussi les esprits étaient-ils très échauffés quand les serveurs déposèrent un cochon entier au centre du cercle formé par les convives. Le rôti, gras et bien doré, faisait venir l'eau à la bouche des invités. Deux hommes se levèrent pour s'emparer du morceau du héros.

— Rassieds-toi, Loegaré ! dit le premier. Tous ici connaissent ta force et ton courage. Mais tu dois me céder le pas, car je suis plus fort et plus courageux que toi !

L'autre ne l'entendait pas ainsi.

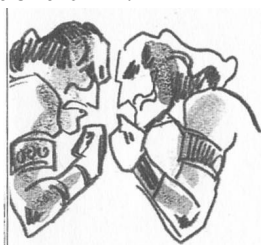
— Toi, Conall, tu peux te vanter de ton audace ! Il en faut, pour prétendre dérober ce qui me revient de droit !

Loegaré prit son clan à témoin. Conall exhorta ses partisans. On se lança des plaisanteries, puis des sarcasmes, et enfin des injures. Le ton montait très vite. Bricriu commençait à craindre pour sa vaisselle et son mobilier. Quand tout à coup, un troisième homme s'interposa.

— Je vais vous mettre d'accord. Le morceau du héros, c'est moi qui le prélèverai !

Un silence stupéfait tomba sur l'assemblée. Car Cûchulainn, celui qui venait de parler, était un tout jeune homme, de seize ou dix-sept ans à peine. Son père supposé se nommait Sualtam. Toutefois, sa mère, la sœur du roi Conchobar, laissait entendre qu'un mystère entourait sa naissance. Une nuit, en effet, le dieu Lug était venu lui annoncer dans un rêve qu'il l'avait choisie pour lui donner un enfant. Le lendemain, elle avala un insecte tombé dans l'eau qu'elle buvait.

Quelques semaines plus tard, elle s'aperçut qu'elle était enceinte ; elle ne douta pas que le dieu avait pris la forme de la bestiole pour la féconder. Dans quelle mesure pouvait-on croire cette histoire ? Ce dont personne ne doutait, en revanche, c'était de la vaillance de Cûchulainn.



Il l'avait démontrée dès l'âge de cinq ans, quand, impatient de participer aux jeux des garçons, il avait tenu tête à cent cinquante galopins deux fois plus âgés que lui. Et à sept ans, il avait vaincu en combat singulier les fils de Necht, trois jeunes guerriers réputés invincibles. Cependant, il n'avait pas encore eu l'occasion d'accomplir des prouesses devant l'ennemi. Comment osait-il outrager deux vétérans à la poitrine couturée de cicatrices ? Conall et Loegaré, oubliant leur différend, dirigèrent leur colère contre lui, tandis que leurs partisans, le premier mouvement de stupeur passé, vociféraient de plus belle, cette fois contre le clan de Cûchulainn. Les lames jaillirent des fourreaux. La dispute menaçait de tourner à l'affrontement général, quand le druide Sencha intervint :

— Quoi ? Au moment où les royaumes voisins lorgnent avec convoitise sur l'Ulster, vous voulez vous entre-tuer pour un morceau de viande ?

— La faute en revient à Cûchulainn ! protesta Conall. À peine quelques poils au menton, et il nous défie !

— La faute en revient à Cûchulainn ! renchérit Loegaré. Honte sur nous si nous tolérons les insultes d'un freluquet !

Sencha jeta un coup d'œil sur Cûchulainn, dans l'espoir de le voir se retirer en proférant des excuses. Mais le jeune homme s'amusait beaucoup du trouble qu'il avait jeté et continuait d'agacer les vétérans par des grimaces moqueuses.

— Le roi vous départagera, décida Sencha.



Aussitôt dit, aussitôt fait. Tous les convives, le druide en tête, se rendirent chez Conchobar.

— Roi ! l'apostropha Loegaré. Dis-nous qui, de ce fanfaron de Conall, de ce blanc-bec de Cûchulainn ou de moi, dont tu connais le dévouement, mérite le morceau du héros.

Conchobar considéra l'assemblée et comprit aussitôt, à l'excitation des visages rougis par la bière et la passion, que toute maladresse de sa part dégénérerait en bagarre générale. Prudemment, il répondit :

— Un bon guerrier doit avoir le bras fort et l'œil sûr. Celui qui sera assez habile pour lancer la roue d'un char à travers le trou de la cheminée⁽¹¹⁾ que vous voyez au-dessus de votre tête, celui-là méritera le morceau du héros.

Aussitôt, son cocher apporta une lourde roue en bois de frêne, à l'épais bandage de fer battu.

Conall s'en empara, se plaça au centre de la pièce, balança sa charge deux ou trois fois et la jeta par-dessus sa tête. La roue heurta le bord de la cheminée et retomba, manquant l'écraser.

Loegaré la ramassa, lui imprima de l'élan et la lança. La roue effleura le bord, passa et retomba sur le toit avec fracas.

Un tonnerre d'applaudissements éclata parmi les partisans de Loegaré.

— Oh là ! s'écria Cûchulainn, te voilà bien téméraire d'abîmer la demeure de ton roi. Cette roue a manqué disloquer la charpente ! Qu'on m'en apporte une autre !

Il prit position et, d'un seul coup, il la jeta. Elle passa en plein milieu. Comme les Ulates ne l'entendaient pas retomber, ils se précipitèrent dans la cour. La roue avait reçu un tel élan qu'elle était venue se planter au centre de l'aire.

— Ça ne vaut pas, dit Conall. Jeter une roue de char ! C'est un jeu de cocher, indigne d'un porteur de lance !

— Soit, dit le roi d'un ton aigre. M'accorderas-tu qu'un guerrier porteur de lance doit avoir le geste précis ? Eh bien, voici cinquante aiguilles. Jetez-les devant vous de façon qu'elles retombent en formant un seul rang.



Loegaré s'y essaya le premier. Mais en touchant le sol, les aiguilles rebondissaient et s'éparpillaient. Conall réussit mieux, car il les jeta avec assez de force pour les planter ; ainsi elles restèrent groupées. Cûchulainn s'empara alors des aiguilles et les lança avec tant d'habileté que chaque pointe vint se loger dans le chas de la précédente.

— Ça ne vaut pas ! protesta Loegaré. Manier des aiguilles ! C'est un jeu de femme, indigne d'un porteur d'épée.

— Soit, répliqua le roi, que la mauvaise foi de ses vétérans impatientait de plus en plus. Un guerrier doit avoir des talents en escrime, n'est-ce pas ? Allez donc exercer le vôtre contre les sorcières de la vallée !

Un murmure parcourut l'assemblée. Les sorcières de la vallée étaient les magiciennes auprès desquelles l'élite des jeunes guerriers allait parfaire son éducation, notamment en ce qui concernait le maniement des armes. Les défier relevait de l'imprudence. Les vaincre passait pour impossible.

— Dépêchez-vous, ajouta le roi en ricanant. Sinon, héros ou pas, vous allez manger froid !

Les trois concurrents sautèrent sur leur char.



Le premier, Conall défia les sorcières. En deux passes, elles rompirent sa lance et son épée. Il ne dut la vie sauve qu'au bon souvenir qu'il leur avait laissé dans sa jeunesse. Loegaré se présenta à son tour. Mais bientôt, il revint, portant les fragments de ses armes sous le bras. Elles ne l'avaient pas tué parce qu'il avait été autrefois un disciple préféré.

Alors Cûchulainn descendit dans la vallée.

Son absence dura jusqu'au soir. À la fin du jour, il revint près de son char, en portant une lance et une épée brisées.

— Voyez la lance du héros ! se moqua Conall. Les nôtres sont en deux morceaux, la sienne en trois, tout juste bons à faire du petit bois pour allumer le feu.

— Tu te trompes. Voici ma lance, elle est entière. Celle-là appartient aux sorcières.

— Voyez l'épée du héros ! grinça Loegaré. Les nôtres sont en deux morceaux, la sienne en trois, tout juste bons à être fondus pour ferrer les mules.

— Tu te trompes. Voici mon épée, elle est entière. Celle-là appartient aux sorcières.

Et il s'élança vers la cité où le roi attendait.

— Eh bien ? demanda celui-ci aux deux vétérans. Êtes-vous convaincus, maintenant ?

Or, au lieu de reconnaître la supériorité de leur adversaire, Conall et Loegaré protestèrent :

— Ça ne vaut pas, les sorcières l'ont ménagé à cause de sa jeunesse.

Le roi se fâchait vraiment, quand Sencha le druide proposa :

— Je connais un géant. Son nom est Uath, fils d'Immonainn. Appelons-le et demandons-lui de trancher. Je doute que son jugement soit contesté.

Le roi trouva l'idée bonne. De toute façon, il ne pouvait la refuser, puisque parole de druide l'emporte sur parole de roi.

Quand ils virent Uath, les Ulates comprirent pourquoi Sencha s'était montré aussi affirmatif. Qui aurait osé contester l'avis de cette montagne de muscles et de tendons, au regard noir comme un puits profond ? Le roi exposa le litige et demanda comment désigner le plus valeureux.

— C'est facile, dit Uath. Voici ma hache.

Il posa devant eux une arme si lourde que Conall et Loegaré se demandèrent s'ils pourraient seulement la soulever. Cûchulainn observa l'arme d'un œil froid.

— Voyez, poursuivit le géant en s'agenouillant. Je pose ma tête sur ce billot. J'autorise l'un de vous à me couper le cou. Demain, je reviendrai. Ce sera à mon tour d'utiliser ma hache contre celui qui m'aura décapité.

Conall et Loegaré, perplexes, n'osaient soutenir le regard du géant. D'où sortait-il ? On ne l'avait jamais vu dans la région, pourtant il n'avait guère mis de temps à répondre à l'invitation du druide. Et puis, quelle malice cachait une proposition aussi stupide en apparence ? Tout cela sentait la magie à plein nez ! Pendant qu'ils réfléchissaient, Cûchulainn s'avança.

— Pourquoi devrais-je craindre un homme à qui j'aurais coupé la tête ? dit-il en s'emparant de la hache.

Il la souleva d'un seul élan et l'abattit droit sur le cou du géant. Celui-ci se releva, ramassa sa tête avec beaucoup de distinction dans le geste et, la tenant par les cheveux, il marcha d'un pas tranquille jusqu'à la rivière où il s'enfonça. Alors Conall et Loegaré, muets jusque-là, se tournèrent vers Cûchulainn.

— Ah ! le beau héros, se moquèrent-ils. Ne sait-il pas qu'un vrai guerrier allie la prudence au courage ? Il fallait être un étourneau sans cervelle pour ne pas comprendre que le géant est une créature de l'Autre Monde ! Demain, tu auras le cou tranché !

— Nous verrons bien. Demain est un autre jour, répliqua Cûchulainn sans s'émouvoir.

Le matin suivant, à l'heure dite, Uath se présenta, la tête sur les épaules et la hache à la main. S'adressant à Cûchulainn, il annonça :

— Comme nous en étions convenus, je viens te rendre le coup que tu m'as porté hier.

— Cela est juste, dit Cûchulainn.

Il n'avait aucune idée de la façon dont il pourrait, lui, récupérer sa tête. Mais un contrat est un contrat : il s'agenouilla devant le billot.

Uath abattit la terrible hache. Le fer toucha la nuque de Cûchulainn, sans pénétrer plus avant, car, au dernier moment, le géant l'avait retenue.

— Excuse-moi, un rayon de soleil m'a gêné, et j'ai craint de mal porter mon coup.

Il leva de nouveau la hache, la tint un instant en équilibre au-dessus de sa tête, la laissa retomber, mais, une fois encore, l'arrêta.

— Excuse-moi, les larmes que je vois couler sur les joues des femmes m'ont troublé, et j'ai craint de mal ajuster mon coup.

Une troisième fois, il leva son instrument, une troisième fois il l'abattit, une troisième fois il le retint avant de blesser l'homme agenouillé. Alors, abandonnant son arme, il prit Cûchulainn par le bras et le remit lui-même sur ses pieds. Et, se tournant vers les Ulates :

— Par trois fois le tranchant de ma hache a frôlé la peau de Cûchulainn. S'il avait frôlé à ce moment, je n'aurais pu retenir mon arme. Il n'en a rien été. Voilà l'homme digne du morceau du héros !

Comme, cette fois, Conall et Loegaré ne se risquèrent pas à protester, le festin offert par Bricriu put enfin s'achever.

Mais il fallut réchauffer le cochon, et il était moins bon.





X

LE TAUREAU BRUN DE CUALNGÉ

Comment une guerre honteuse ravagea toutes les provinces d'Irlande à cause de l'ambition d'une mauvaise reine ? Je vais vous le dire. Tout commença par une brouille entre Aillil, le roi du Connaught, et son épouse Mève.

Un soir, alors qu'ils venaient de se coucher, Mève déclara :

— En t'épousant, je t'ai apporté plus de richesses qu'aucune autre ne l'aurait pu.

Au ton de sa voix, Aillil reconnut l'approche d'une dispute. Mève l'avait habitué à ses sautes d'humeur. Plus le temps passait, plus elle se montrait arrogante et acariâtre. Prudemment, Aillil reconnut :

— Sans aucun doute, tu es la meilleure des femmes dont je pouvais rêver. Mais il est tard. Bonne nuit.

Mève ne se satisfait pas de ce compliment. Se redressant sur son coude, elle secoua son époux qui lui avait tourné le dos.

— Pour dire la vérité, insista-t-elle, je suis sûre de posséder plus de la moitié des biens de notre ménage.

Cette question dépassait le cadre de la simple querelle domestique : elle engageait l'avenir du royaume. Dans un couple, en effet, l'autorité revient à celui des deux époux qui lui apporte le plus de richesses. Dans ce cas précis, si Mève l'emportait sur Aillil, elle prenait possession de l'autorité royale.

— Ce n'est pas une heure pour discuter de ces choses, maugréa Aillil. Laisse-moi dormir, nous verrons cela demain.

Mève consentit à le laisser tranquille pour ce soir, mais, dès le lever du jour, on procéda sur son ordre au décompte de tous leurs avoirs. Il s'avéra qu'ils possédaient le même nombre d'armes, le même nombre de vêtements, le même nombre de bijoux d'or et d'argent, le même nombre d'ustensiles de cuisine, le même nombre de moutons, le même nombre de cochons, le même nombre de serviteurs. Restait à compter les bovins. On rassembla les deux troupes et l'on procéda au recensement. On trouva le même nombre de vaches, de veaux, de génisses et de taureaux. Mais Aillil possédait le Beau Cornu, un

taureau qui par sa taille, sa force et sa puissance l'emportait sur tous les autres. Grâce à cette bête, la victoire lui revint.



Mève n'était pas femme à se résigner aussi facilement. Elle enrageait d'autant plus qu'elle avait peu de considération pour son bonhomme de mari, qu'elle jugeait trop indulgent. Elle, elle en était sûre, saurait mener le pays d'une main énergique, pour faire du Connaught le plus puissant des royaumes irlandais. Comme tous les ambitieux, elle feignait de penser d'abord à l'intérêt commun. En réalité, habituée à séduire et à voir tous ses caprices exaucés, elle trouvait insupportable de ne pas avoir la première place. Puisque seul un taureau la séparait du trône, il ne lui restait qu'à trouver une bête plus belle, plus puissante que le Beau Cornu.

Ses espions lui apprirent bientôt qu'au royaume voisin d'Ulster, le Brun de Cualngé avait la réputation d'être le plus magnifique taureau du monde. Aussitôt, elle dépêcha des messagers auprès de son propriétaire, Daré fils de Fachtua, pour lui offrir une grosse récompense s'il lui prêtait le Brun de Cualngé pendant un an.

— Tu auras de l'or, des armes, et même, Mève te recevra avec amitié, elle qui est réputée la plus belle femme d'Irlande.

Alléché par l'offre, Daré accepta et, pour fêter cet accord, offrit un banquet aux ambassadeurs de Mève. Hélas, sous l'emprise de la boisson, les invités prononcèrent des paroles imprudentes.

— Tu as été bien avisé, dirent-ils, d'accepter la proposition de Mève. Si tu avais refusé, nous avions ordre de vous massacrer, toi et ta famille, et d'emporter le taureau.



Daré, offusqué par ces propos, chassa les messagers de sa maison.

De retour dans le Connaught, les ambassadeurs de Mève se gardèrent bien d'expliquer la raison de leur échec et, pour détourner la colère de la reine sur Daré, ils lui attribuèrent un discours injurieux envers elle.

— Quand nous lui avons offert ton amitié, au lieu de se montrer flatté comme tout homme le serait, il a ricané en prétendant que la dernière des servantes d'Ulster valait mieux que la première des femmes du Connaught.

Pour faire bonne mesure, ils ajoutèrent :

— Daré prétend qu'un seul Ulate suffirait à repousser les armées de n'importe quel autre royaume d'Irlande, et que le temps est proche où le roi d'Ulster viendra s'emparer du Connaught.

Doublement piquée dans son orgueil, Mève se rendit aussitôt chez Aillil pour exiger qu'il lave l'affront fait à son épouse et à son royaume. Le roi résistait rarement à sa virulence. Il refusa tout de même de déclarer la guerre à l'Ulster, au motif qu'un Ulate avait repoussé l'amitié de sa femme. Alors Mève envoya des ambassadeurs aux trois royaumes voisins.

— L'arrogance des Ulates est une menace pour nous tous, expliquèrent les messagers. Après le Connaught, ils attaqueront Meath. Puis le Munster, et enfin le Leinster. L'Irlande ne connaîtra la paix que lorsque ces fauteurs de trouble seront anéantis.

Et, pour emporter la décision, ils ajoutaient :

— Nous sommes assurés du succès. Bientôt viendra la période où les guerriers d'Ulster ne peuvent porter les armes, car ils sont cloués dans leur lit par la malédiction de Macha. Profitons-en !

Les trois armées se rassemblèrent dans le Connaught. Aillil fut bien obligé d'y adjoindre la sienne. Mève confia à Fergus, pour qui elle nourrissait un tendre penchant, la charge de la guider. Fergus, en effet, connaissait l'Ulster, puisqu'il y était né. S'il servait à présent un souverain étranger, c'est que Conchobar l'avait un jour mis dans l'obligation de manquer à sa parole. Accablé de honte, il s'était exilé en ruminant sa rancœur.



Armée et équipée pour le combat, Mève prit place à son côté. Si Fergus rêvait de se venger de Conchobar, il conservait de l'affection pour les Ulates. Mève savait que, se refusant à les vaincre par surprise, il leur avait envoyé un messenger pour les avertir d'une attaque imminente de leur territoire. Aussi se tenait-elle sur ses gardes ; lorsqu'elle s'aperçut que Fergus, au lieu de se diriger droit sur la frontière, amorçait un détour, elle s'en inquiéta sur un ton plutôt sec.

— C'est que, expliqua Fergus, le chemin le plus direct traverse les terres de Cûchulainn. Le champion des Ulates ne connaît pas les douleurs des femmes, car il n'était pas né quand Macha lança sa malédiction.

— Pas encore né ? Mais alors, il est à peine en âge de porter les armes.

— Il est très jeune, en effet, mais il a sur le front la lumière des héros. Quand la fureur guerrière le saisit, il faut le plonger dans trois bains d'eau froide pour calmer son ardeur et éviter qu'il massacre ses amis aussi bien que ses ennemis.

Mève haussa les épaules et donna l'ordre de marcher droit sur la rivière qui marquait la frontière de l'Ulster. Au milieu du gué se dressait un chêne sur lequel une formule magique, gravée dans l'alphabet secret des druides, interdisait à l'armée de passer.



Mève envoya trois éclaireurs l'abattre. Mais comme ils pénétraient dans l'eau, un guerrier fondit sur eux en hurlant. Il était terrible à voir. De ses cheveux, noirs à la base, rouges à leur pointe, des étincelles jaillissaient. Ses mains étaient si larges qu'elles paraissaient avoir sept doigts. L'eau bouillonnait autour de ses chevilles. D'un seul coup d'épée, il faucha les trois hommes avant de regagner l'autre rive. Cloués par la terreur, les archers ne songèrent même pas à bander leur arc.

— C'est Cûchulainn, dit Fergus. Quand il est en colère, il revêt un aspect monstrueux. Nul ne peut en soutenir la vue sans sentir ses os trembler et ses forces l'abandonner.

— Puisque ce n'est qu'un homme, et non une créature de l'Autre Monde, je sais comment supprimer l'obstacle, répliqua Mève.

Elle dépêcha un messenger à Cûchulainn pour lui offrir douze troupeaux de bœufs et quatre-vingts jeunes filles s'il consentait à détourner le regard tandis que l'armée passerait la rivière. Cûchulainn répondit en des termes bien peu acceptables pour la dignité royale de Mève, termes que le messenger eut tout juste le temps de rapporter avant de s'écrouler, mort. Alors Mève lui envoya sa propre fille, Findabair.

— Jeune héros d'Ulster, laisse l'armée franchir ce gué, et je deviendrai ta femme. Tu seras honoré pour cela, et, plus tard, tu régneras sur le Connaught.

Cûchulainn, d'un seul coup d'épée, trancha les nattes de la jeune fille, qui n'avaient jamais été coupées. Après quoi il déclara, méprisant :

— J'ai déjà une épouse, la sage Emer.

Et il la renvoya, emplie de honte, à sa mère.

Mève enrageait. Cette résistance inattendue contrariait ses projets. Les soldats regimbaient, redoutant la magie qui protégeait la frontière autant que son terrifiant gardien. Quant aux alliés de Mève, conscients que la faiblesse des Ulates ne durait qu'un temps, ils commençaient à se demander si elle ne les avait pas trompés en prétendant l'expédition facile.

— Toi, tu connais Cûchulainn, dit-elle à Fergus. Va le trouver. Demande-lui ce qu'il exige pour nous laisser franchir le gué.

Quand Cûchulainn aperçut Fergus, il s'écria, joyeux :

— Est-ce bien toi, mon ami, toi qui m'initias à la conduite d'un char, au lancement du javelot, au maniement de la fronde ?

— C'est moi, en effet, et je suis fier de voir quel guerrier tu es devenu.

— Que me veux-tu aujourd'hui ?

— Ne me tiens pas rigueur de ce que je vais dire, car ce n'est pas moi qui parle : Mève emprunte mes lèvres pour te demander, puisque tu as refusé la richesse, le plaisir et les honneurs, ce que tu exigés pour nous laisser passer.

— Rien de ce que Mève peut offrir. Mais pour ma gloire, voici ma réponse : que la reine m'envoie chaque matin un champion. Aussi longtemps que je l'affronterai, l'armée avancera. Elle s'arrêtera sitôt que je pousserai un cri de victoire.



Mève accepta le marché et sélectionna les meilleurs guerriers des quatre provinces. Mais les combats étaient si courts que l'armée n'avait pas le temps de franchir la rivière. Pourtant, les champions ne ménageaient pas leurs efforts, et Cûchulainn recevait bien des blessures. Mais cela n'altérerait pas ses forces, car, pour en guérir, il lui suffisait de se baigner à la nuit tombée dans la rivière où son père Lug versait les remèdes préparés par Diancecht, le médecin des dieux.

Le cinquième jour, Mève convoqua Fergus.

— D'où lui vient sa science des armes ?

— D'abord, le roi Conchobar, son oncle, me le confia. Mais, très

vite, je n'eus plus rien à lui apprendre. Alors, il resta une année entière auprès de Scatach, la sorcière. C'est elle qui acheva son éducation.

— Si un homme avait reçu le même enseignement, ne serait-il pas de force égale au maniement de l'épée ? J'ai justement entendu un guerrier de ta suite, un Ulate nommé Ferdiad, se vanter d'avoir été le disciple de Scatach !

— Ferdiad est l'ami de Cûchulainn. Jamais il ne consentira à se battre contre lui.



Un sourire rusé étira les lèvres de Mève.

— S'ils ne veulent pas se tuer, tant mieux ! Ils se contenteront d'échanger des passes d'armes. Pendant ce temps, l'armée avancera enfin !

Soupçonnant la raison pour laquelle la reine le convoquait, Ferdiad refusa d'abord de quitter sa tente. Mève lui envoya trois bardes. Ferdiad savait que, s'il refusait de céder, les poètes composeraient sur lui des chansons satiriques qui jetteraient la honte sur son nom. La mort dans l'âme, il dut se résoudre à obéir.

Mève offrit à Ferdiad un festin, de riches présents et déploya toute sa séduction, à laquelle peu d'hommes résistaient. En vain : Ferdiad ne voulait pas combattre son ami.

— Eh bien, soupira Mève, je constate que Cûchulainn ne mentait pas, quand il prétendait que tu n'oserais pas te mesurer à lui et qu'à son seul nom tu prendrais tes jambes à ton cou.

Vexé, Ferdiad, dont le jugement était quelque peu brouillé par la bière, l'hydromel et le parfum de Mève, jura alors de donner une leçon à Cûchulainn.

Le lendemain matin, dégrisé, il comprit que la reine l'avait berné. Mais il était trop tard : son serment le liait. Il appela donc son cocher pour qu'il prépare son char.

Quand il arriva au bord du gué, Cûchulainn lui réserva un joyeux accueil.

— Hélas, dit Ferdiad, je viens en ennemi.

— Cela m'attriste. Mais je sais qu'il n'y a pas de haine en toi. Seule la guerre nous dresse l'un contre l'autre. Choisis aujourd'hui les armes dont nous userons.

— Nous étions autrefois de force égale au jeu de l'arc. Voyons ce qu'il en est aujourd'hui.

Toute la matinée, ils décochèrent leurs flèches, en si grand nombre, et si rapidement, que le ciel semblait zébré par une pluie d'orage. Mais en même temps qu'ils maniaient l'arc, ils se protégeaient avec leur bouclier, si bien qu'aucun trait n'atteignit sa cible.

— Arrêtons, dit Ferdiad. Ce n'est pas le moyen d'en finir. Nous étions autrefois de force égale au jeu de la lance. Voyons ce qu'il en est aujourd'hui.

Ils combattirent jusqu'au soir. Chacun reçut sept blessures. Mais à la nuit aucun n'avait terrassé l'autre. Cûchulainn donna à Ferdiad la moitié des remèdes que lui dispensait le médecin des dieux, et Ferdiad partagea avec lui les provisions que Mève lui faisait parvenir. Si bien que le lendemain, ils reprirent le combat avec des forces intactes.

— À toi de choisir, dit Ferdiad.

Cûchulainn présenta sa longue épée. Ils croisèrent le fer toute la journée, sans se départager. Comme la veille, la nuit venue, ils mirent en commun vivres et onguents.



Le troisième jour, Ferdiad opta pour le glaive court. En vain. Ils se séparèrent le cœur lourd, car ils avaient acquis la certitude de n'aboutir à rien, à moins de recourir au procédé secret que Scatach n'enseignait qu'à un seul élève à la fois. En raison de leur amitié, ils avaient scrupule à en user. Pourtant il fallait en finir. Cûchulainn s'impatiait car, pendant qu'il luttait, des détachements de l'armée ennemie passaient la rivière. Ce soir-là, ils ne partagèrent plus rien.

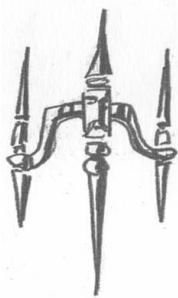
Le quatrième jour, ils posèrent leurs armes sur la rive et ils avancèrent au milieu du gué pour lutter à mains nues. Si puissante était leur étreinte, que les rivets de leur cuirasse sautèrent à la première empoignade. Mais il devint rapidement évident que dans ce corps à corps, aucun des deux ne prendrait le dessus.

Alors Ferdiad déclara :

— Tu dois le savoir, Scatach m'a enseigné une chose qu'elle n'a appris qu'à moi : quand la force et l'habileté ne sont d'aucun secours, il n'est pas honteux de vaincre par la ruse et la tromperie.

Tout en parlant, il avait tiré un poignard dissimulé sous sa cuirasse. Il en porta un coup dans la poitrine de Cûchulainn. Celui-ci chancela sous le choc, mais parvint à rester debout.

— La leçon est sévère, dit-il en reculant jusqu'à la rive. Mais il faut que tu le saches : Scatach m'a confié une chose qu'elle n'a donnée qu'à moi.



Il se pencha et ramassa une lance. Ferdiad blêmit, car il avait reconnu la Gæbolg, l'arme magique qui ne manquait jamais sa proie. Cûchulainn n'eut qu'à écarter les doigts pour qu'elle se précipite sur Ferdiad et mette fin à ses jours.

Si nombreuse était l'armée des royaumes alliés que ces trois jours avaient tout juste suffi à laisser passer l'avant-garde. Mais le duel contre Ferdiad avait épuisé Cûchulainn. Sa blessure saignait abondamment. Certes, à la nuit tombée, les remèdes de Diancecht charriés par la rivière rétabliraient ses forces. Mais le soir était encore lointain... Soudain, il vit apparaître un cavalier blond portant un manteau doré bordé de rouge. Sa cuirasse flamboyait au point que, ébloui, Cûchulainn ne parvenait pas à distinguer ses traits. L'inconnu lui dit :

— Depuis des jours et des nuits, mon fils, tu retiens l'ennemi sur ce gué. Repose-toi. Jusqu'à ton réveil, je le garderai pour toi.

Cûchulainn s'endormit en confiance, car le cavalier n'était autre que le dieu Lug.

Cependant, Mève enrageait. Elle ne se contentait pas de savoir que ceux de ses guerriers qui s'étaient infiltrés ravageaient l'Ulster, à la recherche du Brun de Cualngé. Désormais, oubliant le motif de cette expédition, elle donnait libre cours à son ambition : pourquoi ne pas s'emparer de l'Ulster tout entière, en mettant la main sur Emain Macha, sa capitale, avant la guérison des Ulates ! Aussi, dès l'aube du lendemain, dépêcha-t-elle guerrier sur guerrier pour défier Cûchulainn. Mais aucun ne résistait assez longtemps à la fureur du héros pour permettre à l'armée d'avancer. À la fin, elle dut se résoudre à envoyer Fergus en personne.

En le voyant arriver, non plus en messenger, comme la première fois,

mais harnaché et casqué comme un homme prêt à combattre, Cûchulainn éprouva une grande tristesse.

— Ne m'oblige pas, ô toi qui m'as accueilli dans mon jeune âge, à te tuer comme j'ai dû tuer mon ami Ferdiad.

— Cela ne sera pas nécessaire, répliqua Fergus. Tu as tenu assez longtemps : aujourd'hui, la faiblesse des hommes d'Ulster touche à son terme. Les armées de Conchobar pourront désormais défendre le royaume. Toi, tu peux quitter ce gué sans faillir à ton devoir. Refuse le combat : enfuis-toi devant moi. Plus tard, si tu me le demandes, je m'enfuirai devant toi, et ton honneur sera sauf.

Cûchulainn accepta le marché. Mève en tête, les envahisseurs purent enfin pénétrer en Ulster. Mais, ainsi que Fergus l'avait prévu, les troupes de Conchobar les attendaient dans la plaine de Muthernné. Le choc fut terrible, car immense était la colère des Ulates, et plus grande encore leur bravoure. Au septième jour de la bataille, alors que son armée fléchissait, Mève fit appeler Fergus, qui commandait des troupes fraîches, gardées en réserve.



— Il est temps, dit-elle, que tu te mêles à la bataille. Si tu ne veux pas répandre le sang de tes frères, tue au moins Conchobar. Privés de leur roi, les Ulates se rendront.

Fergus revêtit sa cuirasse, monta sur son char et entraîna son armée. L'irruption de ces renforts menaçait de renverser l'équilibre au détriment des Ulates, qui, désavantagés par le nombre, avaient dû jeter d'emblée toutes leurs forces dans la bataille. Déjà, les premiers rangs reculaient, quand un char au galop se fraya un passage dans la mêlée. La voix de Cûchulainn domina le tumulte des armes.

— Fergus ! Le moment est venu de tenir ta promesse !

Sans discuter, Fergus tourna bride. Voyant leur chef s'enfuir, ses hommes, décontenancés, détalèrent à leur tour. Ce retrait inattendu des renforts donna le signal de la déroute générale. Les troupes des quatre royaumes repassèrent en débandade la rivière qu'elles avaient eu tant de mal à franchir.



Mève avait donc perdu ? Pas vraiment. Une bonne nouvelle l'attendait à son retour dans sa ville de Cruacha : un des détachements infiltrés, pendant que Cûchulainn luttait contre Ferdiad, avait découvert où Daré cachait le Brun de Cualngé et s'en était emparé. Mève n'avait pas pu conquérir Emain Macha, mais elle était désormais plus dotée qu'Aillil et pourrait régner sans partage sur le Connaught.

De sa vie, elle n'avait jamais vu une bête aussi impressionnante. Au moindre de ses mouvements, les muscles du colosse roulaient sous son cuir, ses naseaux fumaient d'une perpétuelle colère, dans son œil couvait l'incendie d'une folie meurtrière. On installa le Brun de Cualngé dans un pâturage à l'herbe grasse, ceint de hauts murs de pierres sèches, parmi un troupeau de cinquante génisses.

Or voici que le taureau, négligeant les femelles, hume l'air et pousse trois mugissements terribles. Le Beau Cornu l'entend, répond à ce défi. Les deux fauves bousculent murs, enclos et barrières, dans leur hâte de se rejoindre. Leur galop jette l'effroi sur les chemins qu'ils empruntent. Ils sont enfin face à face, grondant, agitant leurs cornes aussi aiguës que des javelots, éventrant la terre de leurs sabots tranchants. Soudain, ils se jettent l'un contre l'autre. Le fracas de leurs fronts entrechoqués est semblable au tonnerre. Dans toute l'Irlande il résonne. Affolées, les bêtes se précipitent dans leur tanière, et les hommes n'osent plus quitter leur maison. Tout le jour, et le lendemain, et le lendemain encore, et cela pendant une année entière, les deux taureaux se battent. Dans leur lutte, ils parcourent les quatre royaumes, ravageant sous leurs sabots les champs et les vergers, abattant les fenils, enflammant par la chaleur de leur souffle les meules et les greniers, jetant bas les fermes d'un seul coup de queue, accumulant au total plus de dégâts que la guerre n'en fit en Ulster. Malheur à qui tente de les arrêter ! Aucun filet, aucun mur ne peut les retenir. Le sang qui ruisselle de leurs plaies empoisonne les rivières. Jamais ils ne dorment, jamais ils ne boivent, tout entiers soutenus par leur fureur.

Au bout d'un an, cependant, le Beau Cornu finit par succomber à l'épuisement et à ses blessures.

Le Brun de Cualngé s'approcha du cadavre de son adversaire, le huma. Puis il leva les naseaux vers le ciel et lança un long meuglement pour proclamer sa victoire. Tous ceux qui entendirent ce cri en conçurent un tel effroi que leurs membres refusèrent de les porter pendant trois jours.

Alors le Brun reprit le chemin de l'Ulster. Il franchit la rivière que Cûchulainn avait si longtemps défendue seul contre toute une armée. Et là, au centre de la plaine de Muthermné, il s'écroula à son tour et perdit la vie.

Ainsi se termine le récit d'une guerre indigne, connu en Irlande sous le nom de *Táin bó Cúanlge*, « la razzia du taureau de Cualngé ».





XI

UN VOL DE CYGNES

Elle était très belle, cette jeune fille inconnue, si belle qu'Œngus, tout dieu qu'il était, se sentit en devenir l'esclave. Il s'avança vers elle, le cœur battant. Elle souriait. Sa robe blanche soulignait la finesse de sa taille, la noirceur de ses cheveux, l'éclat de ses lèvres. Ses gestes avaient la souplesse des roseaux caressés par le vent. Une chaînette d'argent ornait son cou gracieux.

Lui-même se savait séduisant. N'y voyez pas vanité de sa part. Il était le plus jeune des dieux, né au moment où son père, Dagda, commençait à décliner. Car les dieux vieillissent : il suffit pour cela que les hommes leur prêtent moins d'attention et leur préfèrent une autre divinité. Or, justement, Œngus était devenu leur favori. En pleine force, il alliait la gaieté à l'harmonie du corps. Il émanait de lui une telle énergie que le moindre de ses regards apportait la joie, et nul ne le contemplait sans se sentir aussitôt réchauffé.

Où qu'il parût, enveloppé de son grand manteau vert aux franges tissées avec des rayons de soleil, l'éclat de ses cheveux blonds rehaussé par la lumière de son regard, il éclipsait par sa beauté tous les autres jeunes gens. Aussi est-ce avec confiance qu'il tendit la main vers la belle. Mais comme ses doigts allaient frôler les doigts de l'inconnue, celle-ci disparut.

Œngus s'éveilla, le front brûlant. Un rêve ! Ce n'était que cela. Un rêve divin, certes – pouvait-il en être autrement ? – mais au final décevant, comme le sont tous les songes qui s'effacent quand on ouvre les yeux. Il se rendormit en grommelant. Or, au matin, il gardait un souvenir anormalement vif de sa vision nocturne. Elle l'obséda toute la journée. Et, la nuit suivante, il reçut de nouveau la visite de la jeune fille. Et la nuit d'après. Et toutes les nuits... Il lui demandait son nom. Jamais elle ne répondait. Elle se contentait de sourire, muette, et de tendre vers lui une main qu'il ne parvenait pas à saisir. Désormais, même éveillé, il ne pensait plus qu'à elle, impatient de la retrouver dans son sommeil.

Lui, naguère si gai, déambulait tout le jour, désœuvré, les yeux au

sol, en poussant des soupirs à déraciner les chênes, ou au contraire restait prostré, sourd au chant des oiseaux, aveugle à l'éclat des fleurs, muet. La mère d'Œngus, la déesse Boann, finit par s'inquiéter de l'humeur sombre de son fils. Elle ne supportait plus de voir son dos se voûter, ses traits se creuser, et son œil perdre cet éclat qui donnait à son regard la couleur d'un ciel de printemps. Hélas, quand Boann cherchait à connaître la raison de sa tristesse, il la priait, en termes courtois mais précis, de se mêler de ses affaires.



Aussi Boann s'adressa-t-elle au médecin des dieux, Diancecht, et au druide Fingol, tous deux réputés pour leur science du corps et de l'esprit. Les deux sages s'en furent, comme par hasard, se promener sur la grève où Œngus attendait depuis le matin que le soleil consente enfin à se coucher.

Même s'ils ne furent pas très longs à revenir vers Boann, ce délai parut interminable à la déesse, qui pourtant s'y connaissait en éternité.

— Eh bien, dit-elle, savez-vous ce qu'a mon fils ?

— Nous le savons, répondit Diancecht.

— Peux-tu le guérir ?

— La maladie dont il souffre, il n'est pas en mon pouvoir, ni en celui d'aucun médecin, d'y porter remède.

— Et toi ? s'impatiente Boann en se tournant vers Fingol. Connais-tu quelque incantation efficace ?

— La maladie dont il souffre, il n'est pas en mon pouvoir, ni en celui d'aucun druide, de la combattre.

— Quoi ! Même la magie serait impuissante !

— Je n'ai pas dit cela, répondit Fingol en riant, mais il faudra bien choisir la magicienne. En un mot comme en cent, la maladie dont souffre ton fils s'appelle l'amour.

— Ridicule, s'exclama Boann, il est beaucoup trop jeune !



Les deux hommes ne répliquèrent pas, mais elle lut dans leur regard une ironie indulgente, qu'elle comprit fort bien.

— D'accord, dit-elle, il n'est plus si jeune que cela. Qui est celle qui l'obsède à ce point ?

Diancecht se gratta la tête, histoire de se donner le temps de retrouver son air sérieux de médecin, pour déclarer :

— Tout le problème est là : il ne le sait pas lui-même. Chaque nuit, elle hante ses rêves. Il est clair qu'elle l'appelle. Mais il ignore son nom, et l'endroit où la trouver.

Il en fallait davantage à Boann pour se décourager. Pendant une année entière, elle parcourut l'Irlande, à la recherche d'une jeune fille digne de son fils, bien certaine de la reconnaître au premier coup d'œil – serait-ce la peine d'être une déesse si on ne disposait pas de quelques facilités ? Elle chercha dans l'entourage des rois, au sein des collèges de druidesses, mais aussi dans les cours des fermes et les cabanes de pêcheurs. En vain. À la fin de l'année, elle se résolut à déranger Dagda.

— Ton fils se languit d'amour pour une jeune fille qui hante ses nuits. Trouve-la ! ordonna-t-elle.

Dagda, aussi bon père que Boann était mère dévouée, se mit en quête à son tour. Il visita non seulement l'Irlande, mais aussi l'île des Hommes Forts, et même la Gaule. Sans plus de succès. Au bout d'un an, il se rendit en compagnie de Boann auprès de Fingol.

— Si vous ne la trouvez pas sur le sol d'Irlande, ni nulle part à la surface du monde, il faut la chercher ailleurs. Sous terre, par exemple. Demandez à Bobd, le roi du tertre de Munster, de vous aider.

Bobd reçut Boann et Dagda avec tous les égards dus à leur rang. Mis au courant de leur quête, il s'offrit à chercher lui-même parmi les peuples souterrains. Le croirez-vous ? Cela lui prit encore un an – un an pendant lequel Ængus continua à rêver chaque nuit à l'inconnue. Il était maintenant dans un si triste état qu'il ne pouvait plus se lever. Même les franges de son manteau avaient perdu tout éclat. Cependant, quand Bobd retrouva Boann et Dagda, il put leur annoncer, tout fier :

— Celle que vous cherchez se nomme Caer Ibormait. Elle est la fille d'Ethal, roi du tertre d'Uaman, dans le Connaught.

— Est-elle à ce point jolie qu'un dieu en perde le boire et le manger rien que d'y penser ? demanda Dagda.

— On le dit, je ne l'ai pas vue : je tiens le renseignement de sa nourrice. Ah ! Il y a encore une chose que vous devez savoir. Depuis quelque temps, Ethal est un peu bizarre ; il est devenu morose et très irascible.

— Quand il saura que mon Ængus le veut pour beau-père, il retrouvera sa bonne humeur ! déclara Boann, confiante.

Dagda et elle se rendirent auprès d'Aillil, le roi du Connaught, afin qu'il convoque Ethal. Or celui-ci répondit au messenger d'Aillil qu'il ne pouvait donner suite à la demande d'Ængus, et que, dans ces conditions, il n'avait aucune raison de se déranger.

L'insolence de cette réponse vexait Aillil autant qu'elle froissait ses hôtes. Aussitôt le roi leva une armée et s'élança à l'assaut du tertre d'Uaman, où demeurait le rebelle. Malgré une défense courageuse, Ethal ne put résister à cette attaque, à laquelle Dagda en personne participait.

On l'amena, prisonnier, devant les chefs des assaillants.

— Je t'épargnerai, dit Dagda, si tu accordes ta fille Caer à mon garçon.

— Alors, tue-moi ! Je ne peux donner ce qui ne m'appartient pas. Les pouvoirs magiques de Caer sont supérieurs aux miens. Je n'ai plus autorité sur elle.

Ainsi s'expliquait la méchante humeur d'Ethal. Dagda hocha la tête, compréhensif : décidément, les enfants donnent bien du souci.

— D'ailleurs, poursuivit Ethal, elle n'aurait pas belle apparence, pour une fiancée.

— Que veux-tu dire ?

— Pendant un an, elle a les traits d'une jeune fille, et vit ici, avec moi. L'année d'après, allez savoir pourquoi, elle revêt l'aspect d'un cygne. En ce moment, elle nage, avec ses compagnes, sur les eaux du lac Bel Dracon.

Quand Boann apprit la nouvelle, elle frémit d'inquiétude. L'année commençait à peine ; comment Ængus, désormais très affaibli, en attendrait-il le terme ? Or le jeune dieu se montra plus optimiste.

— Qu'on me mène au bord du lac, je saurai bien la retrouver !

Il était trop faible pour conduire lui-même son attelage. Il ne voulut cependant pas d'autre compagnie que celle de son cocher. Les chevaux, qui se languissaient depuis si longtemps dans leur écurie, prirent le galop de toute leur fougue joyeuse. Le soleil pâle de ce matin d'hiver jetait sur la lande une lueur caressante. Un peu de neige ornait la grève du Bel Dracon. Sa blancheur soulignait le bleu profond du lac, à la surface duquel nageaient cent cinquante cygnes. Tous portaient au cou une chaînette d'argent. Jamais le cocher n'avait vu si

gracieux spectacle. Œngus, lui, ne s'attarda pas à le contempler. Le regard fiévreux, il cherchait parmi les oiseaux celle qu'il venait rejoindre enfin.

Soudain, Œngus leva les mains vers le ciel. Son manteau glissa de ses épaules et tomba sur la neige. Devant les yeux écarquillés du cocher, les bras d'Œngus devinrent des ailes. Son cou s'allongea, son corps se couvrit de plumes blanches. Ayant lui aussi revêtu l'apparence d'un cygne, il s'envola vers celle qui l'attendait depuis si longtemps, et qu'il distinguait désormais sans difficulté de toutes ses compagnes, car aux yeux d'un cygne, il n'y a pas deux cygnes semblables.

Elle l'accueillit en battant des ailes. Leurs cous s'entrelacèrent. Bientôt, les deux oiseaux prirent leur essor. Haut dans le ciel, ils décrivirent trois grands cercles autour du lac, avant de se poser au cœur des ajoncs.

Le cocher ramassa de manteau d'Œngus, dont les bordures retrouvaient leur éclat éblouissant, remonta sur le char et s'en fut porter la bonne nouvelle à Boann.

Observez les cygnes. Ils volent toujours par couple. Désormais, vous savez pourquoi.





XII

LE ROI SANS ROYAUME

Autrefois, l'Irlande connut une troupe de guerriers à nuls autres pareils. On les appelait les fiana. Aucun jeune homme, aucune jeune fille ne pouvait prétendre s'y joindre sans démontrer sa valeur. Pour éprouver le candidat, on l'enterrait jusqu'à la taille. À lui de se dégager, tout en se protégeant avec son bouclier des javelots lancés contre lui par neuf guerriers. Ensuite, il devait échapper à travers la forêt à une meute de poursuivants, sachant qu'il serait éliminé si, arrivé au but, sa peau nue portait une seule égratignure, si une branche avait dérangé sa coiffure, ou encore si un morceau de bois mort avait craqué sous son pied. Bien entendu, on lui demandait de sauter plus haut que son propre front et de se couler sans toucher le sol sous une barre placée à hauteur de ses genoux, mais cela, c'est la moindre des choses. Enfin, il devait arracher une épine plantée dans son talon sans ralentir sa course.

Si le candidat franchissait ces épreuves, il était admis à suivre l'entraînement qui, au bout de plusieurs années, ferait de lui un véritable fian. C'est dire si ce titre était recherché, et quel respect entourait ces guerriers.

Ils avaient à leur tête un roi, mais celui-ci, s'il disposait de quelques forteresses, n'avait pas de territoire. Aussi se mettait-il au service d'autres souverains, et en particulier le Haut-roi⁽¹²⁾ d'Irlande, qui siégeait dans la cité de Tara. À la belle saison, les fiana vivaient dans la forêt, se nourrissant du produit de leur chasse. L'hiver, ils se répartissaient dans les maisons qui voulaient bien les accueillir, et il n'en manquait pas, car chacun se disputait l'honneur de loger l'un d'entre eux.

Au moment où cette histoire commence, le roi des fiana se nommait Cumhall. Lors d'un séjour à Tara, il remarqua dans l'entourage du Haut-roi, Conn aux cent batailles, une jeune fille d'une grande beauté. À peine croisa-t-il son regard qu'il éprouva pour elle la plus dévorante passion.

Il se renseigna aussitôt sur l'identité de la belle ; elle se nommait

Muirné, et était la fille du druide Tagd. Le lendemain matin, Cumhall se rasa de près, astiqua sa cuirasse, revêtit son plus beau manteau et s'en fut demander la main de la jeune fille à son père. Tagd refusa tout net, jugeant Cumhall, malgré ses talents guerriers, indigne de sa fille. Il faut dire que, parmi ses ancêtres, Muirné comptait Nuada, le roi des Tribus de Dana, ainsi qu'Eithné, la mère de Lug.

— Peux-tu te prévaloir d'une lignée aussi prestigieuse ? demanda Tagd.

Cumhall dut convenir que non.

— Dans ce cas, tu comprendras que je ne puisse consentir à cette mésalliance.

Cumhall perçut dans cette réponse tout le dédain que les druides éprouvaient envers les guerriers, qu'ils considéraient comme d'une classe bien inférieure à la leur. Surtout si, comme tous les fiana, ils méprisaient les richesses.

Contrarié dans ses amours et vexé par le motif du refus, Cumhall décida que, puisqu'il n'obtenait pas l'accord paternel, il s'en passerait. Il enleva Muirné, ce qui, il faut l'avouer, ne déplut pas du tout à la jeune fille : Cumhall était plutôt beau garçon, et cela compensait largement à ses yeux la banalité de ses aïeux.

Tagd, en revanche, prit très mal la chose. Il alla se plaindre à Conn. Le Haut-roi d'Irlande ne plaisantait pas avec le devoir, surtout quand l'offensé était druide. Il appela aussitôt Aed, son meilleur capitaine.

— Je ne saurais tolérer un tel désordre, dit-il. Ramène-moi Cumhall, que je le juge !



Aed réunit toute une armée car il savait que les fiana ne consentiraient jamais à le laisser s'emparer de leur roi. La rencontre eut lieu dans la plaine de Cnucha. Aed alignait dix fois plus d'hommes que son adversaire, mais cela n'effrayait nullement les fiana. Encouragés par le beuglement des trompes de guerre et le battement des épées sur les boucliers, les deux chefs s'avancèrent l'un vers l'autre.

— Il ne t'arrivera rien, annonça Aed, si tu renvoies Muirné à son père et si tu te rends, seul et sans armes, à Tara pour implorer la

clémence du Haut-roi.

— Il ne t'arrivera rien, répliqua Cumhall, si tu tournes bride et déguerpis immédiatement.

À ces mots, les deux troupes se ruèrent l'une sur l'autre. Le choc fut terrible, et sa rumeur parvint à tous les confins de l'île, telle le grondement du tonnerre. Les fiana se battaient à un contre dix. Dans la mêlée, Aed perdit un œil, ce qui le rendit encore plus furieux envers Cumhall. Malgré sa vaillance, celui-ci, cerné de toutes parts, succomba sous les coups de ses ennemis. Les fiana, voyant tomber leur roi, rompirent les rangs et se débandèrent pour se disperser dans la forêt voisine, où Aed n'osa pas les poursuivre.

Muirné, le cœur lourd, regagna le foyer paternel. Quelques mois plus tard, elle donna naissance à un garçon, qu'elle nomma Demné, « le Daim ». Ce nom évoquait pour elle la forêt, où elle avait connu un bonheur trop bref. Hélas, elle apprit bientôt qu'Aed s'était promis de tuer le fils de Cumhall, pour éteindre la lignée de son adversaire et se venger ainsi de la perte de son œil. Aussi confia-t-elle l'enfant à sa propre nourrice, la druidesse Bodhmal.

Certains racontent que Bodhmal cacha l'enfant pendant cinq années dans le tronc d'un chêne. Peut-être. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'elle dispensa au jeune Demné son amour et ses connaissances, et fut assez adroite pour échapper à toutes les poursuites d'Aed et de son clan.



Quand Demné eut atteint l'âge où les garçons acquièrent le métier des armes, Bodhmal l'envoya chez le forgeron Luachair. Celui-ci fabriqua son épée, sa lance, les ferrures de son

bouclier et lui apprit à s'en servir. Demné se montra assez bon élève pour oser bientôt s'attaquer à un monstrueux sanglier qui ravageait la région. Quand il rapporta la tête du fauve, Luachair lui dit :

— Pour toi le temps de l'errance est venu. Des exploits tels que celui-ci ne manqueront pas d'asseoir ta réputation. Or, attirer l'attention est la dernière chose à faire quand on se cache. Mais le sang des héros coule dans tes veines, aussi ne pourras-tu t'en empêcher.

— Je vais partir à la recherche des fiana qui ont survécu à la bataille de Cnucha. Ensuite, Aed et son clan devront redouter ma colère !

Luachair secoua la tête :

— Je t'ai montré comment manier cette épée. Tu dois encore apprendre à t'en servir à bon escient. Pour cela, va d'abord parfaire ton éducation chez le maître des druides, Fingol.

Demné rassembla ses affaires. Au moment où il franchissait le seuil de la forge, Luachair le rappela :

— Fais taire la haine qui brûle en toi. Aed défendait la loi que ton père avait bafouée ; voilà pourquoi les fiana ont été vaincus.

— Je ne suis pas d'accord. L'amour que mes parents éprouvaient l'un pour l'autre les plaçait au-dessus de cette prétendue justice.

— Peut-être as-tu raison. Si ta loi est de préférer l'amour et l'équité à l'obéissance, suis-la. Mais garde-toi de l'oublier un jour. Grâce à toi, les fiana peuvent retrouver leur gloire d'autrefois. Veille cependant à toujours les mettre au service d'une cause juste. Et méfie-toi de toi-même : tu es de la race du dieu Lug, mais aussi, ne l'oublie pas, de celle du Fomoiré Balor.

Demné remonta vers le nord, à la recherche de la clairière où Fingol dispensait son enseignement. Comme il suivait le cours d'une rivière, il aperçut un vieillard occupé à pêcher.



— Excuse-moi, vieux père. Sais-tu où je trouverai Fingol, le maître des druides ?

De la main, le pêcheur lui intima le silence. Puis il se releva

brusquement.

— Eh voilà ! Cette fois je le tenais presque ! Tu as tout gâché.

Le ton était plus résigné qu'irrité.

— Depuis plus de quarante ans, je cherche à pêcher le saumon de la connaissance. Le temps passe et je désespère d'y parvenir un jour. Mais qu'importe ! Je dois essayer. Pourquoi cherches-tu Fingol ?

Demné le lui expliqua.

— Eh bien, tu l'as trouvé.

C'est ainsi que Fingol accepta Demné pour disciple. Pendant trois ans, Demné apprit de son maître les milliers de vers au moyen desquels les druides se transmettent leur savoir de génération en génération. Le barde Cathern lui enseigna également comment manier une arme magique bien plus puissante que le fer et le feu : la parole.



Un matin, on entendit un grand cri, du côté de la rivière. Aussitôt après, les disciples étonnés virent arriver le druide dans un état d'excitation plutôt insolite pour un sage. Il portait sous le bras un énorme poisson.

— C'est lui ! C'est Fintan, le saumon de la connaissance. Je l'ai enfin attrapé ! Vite, Demné, allume un feu ! Ce poisson est la créature la plus ancienne de l'univers. Celui qui consommera sa chair partagera tous ses secrets. Dépêche-toi un peu ! Voilà, tiens-le au-dessus des flammes, surveille la cuisson, pendant que je me purifie. Mais surtout n'y touche pas !

Demné se hâta d'obéir. Au moment où Fingol revenait, une ampoule se forma sur le flanc du saumon. La peau creva, et un jet de graisse brûlante fut projeté sur le pouce de Demné. Celui-ci le lécha pour apaiser la douleur.

Fingol aperçut ce geste et en comprit la signification.

— Puisque tu as commencé, tu dois continuer. Tu es celui à qui le saumon a choisi de transmettre ses secrets.

Et quand Demné eut mangé la chair du poisson, Fingol lui dit :

— Il est d'usage que les initiés changent de nom. Désormais, toi qui es le plus savant d'entre nous, tu t'appelleras Finn(13). À présent, tu dois me quitter, car je n'ai plus rien à t'enseigner.

Finn reprit la route, décidé à mettre à exécution son projet : restaurer la gloire des fiana.



Après leur défaite, ils avaient trouvé refuge dans le Connaught. Regroupés autour de Crimall, le frère de Cumhall, ils s'étaient enfoncés dans les bois pour ne plus jamais reparaître. C'est là que Finn se rendit.

La forêt était profonde, et les fiana plus habiles à s'y cacher que des chevreuils. Malgré toute sa sagacité, jamais Finn ne les aurait débusqués, si Crimall, distinguant sur le visage du jeune homme les traits de son propre frère, ne l'avait laissé les découvrir.

Crimall fut séduit par ce neveu en qui il retrouvait l'ardeur de sa race, tempérée par la sagesse druidique. En revanche, Finn était plutôt déçu de ce qu'il voyait : il avait si souvent rêvé à ces fabuleux guerriers ! Hélas ! Depuis le temps qu'ils se terraient dans les bois, sans plus recruter de nouveaux adeptes, ils n'étaient plus qu'un ramassis d'hommes usés, aux articulations craquantes, aux forces déclinantes.

Malgré tous ses efforts pour cacher sa déception, celle-ci n'échappa pas à Crimall :



— Ainsi vont les choses, dit-il en souriant, les hommes vieillissent, et tous ces hivers passés dans le froid depuis que nous sommes bannis ont été bien cruels. Pourtant, si tu le veux, les fiançailles retrouveront leur splendeur d'autrefois. Allons à Tara. Voici venir la trêve de Samain. Conn sera obligé de nous recevoir. À toi d'obtenir notre pardon.

Il entraîna son neveu au pied d'un vieux chêne au tronc crevassé, aux branches noueuses, qui supplantait par sa taille et sa majesté tous les arbres de la forêt. Entre ses racines, Crimall déterra une lance. Une peau de cerf enveloppait sa pointe.

— Elle appartenait à ton père, expliqua Crimall. Non ! Ne découvre pas son fer, car sa magie est puissante. Pendant que tu cheminais vers nous, as-tu entendu parler d'Aillen ?

Finn hocha la tête. Depuis quelques années, à Tara, on ne voyait pas approcher Samain sans inquiétude. Ce soir-là, en effet, un être maléfique, nommé Aillen, surgissait de l'Autre Monde. Sur la harpe du dieu Dagda, il jouait l'air du sommeil. Dès que tous les hommes dormaient, ce qui ne tardait guère, Aillen incendiait les greniers de la ville.



— Conn a promis une récompense à qui délivrerait Tara de ce fléau, précisa Crimall. Jusqu'à présent, tous ont échoué. Puisse cette lance t'aider à y parvenir ! Alors Conn ne pourra rien te refuser.

Quelle ne fut pas la surprise du Haut-roi quand il vit venir à lui cette troupe dépenaillée, à la tête de laquelle marchait un jeune homme qui ressemblait trait pour trait au rebelle qui avait jadis défié son autorité.

— Fils de Cumhall, que me veux-tu ?

— Roi, annonça Finn, laisse-moi prendre la garde ce soir !

Conn était perplexe. Le fils se montrait aussi audacieux que le père. N'était-il pas risqué pour l'autorité royale de le laisser accomplir un exploit ? D'un autre côté, pouvait-on priver Tara de la moindre chance ? Il se tourna vers ses conseillers, mais, au moment où il allait solliciter leur avis, il aperçut parmi l'assistance une femme très pâle, dont les lèvres tremblaient d'émotion : Muirné.

— Homme, dit-il à Finn, va embrasser ta mère. Ce soir, tu prendras la garde.

À la tombée de la nuit, une mélodie s'éleva, si douce que quiconque l'entendait oubliait tous ses soucis. Ses muscles se détendaient. Ses paupières s'alourdissaient. Le sommeil suivait bientôt.

Dès les premières notes, Finn sentit une torpeur embrumer son esprit. Aussitôt, il ôta la peau qui recouvrait le fer de l'arme magique. Une puanteur atroce se répandit. L'estomac de Finn se tordit. Il dut résister à la tentation de jeter la lance loin de lui. Il devait consentir un tel effort de concentration pour ne pas vomir qu'il oublia de s'endormir.

Quand Aillen aperçut un homme éveillé, il en demeura tout interloqué. Mais il comprit bien vite.

— Je connais cette odeur, dit-il. Elle se dégage de la peur irréfléchie qu'inspirent aux vivants les créatures de l'Autre Monde. Qui es-tu, toi qui la maîtrises ?

— Mon nom est Finn, fils de Cumhall. Je viens t'empêcher de semer la misère dans Tara.

— D'où te vient l'audace de m'affronter ?

— De la connaissance que m'ont donnée Bodhmal, et Fingol, et le saumon Fingal. Tu l'as dit : seule la peur des hommes fait ta force. Il suffit de te connaître pour te vaincre. Tu ne m'inspires aucune crainte, car je sais qu'entre ce monde et le tien il n'y a guère de différence, et que la mort n'est que le milieu d'une longue vie.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'Aillen, en poussant un cri de rage, s'évanouit dans le néant.

Cette année-là, à leur réveil, les habitants de Tara retrouvèrent les récoltes intactes. Conn convoqua l'assemblée et fit comparaître celui qui avait su résister à l'air du sommeil.

— Ce qui est promis est dû, dit Conn. Quelle récompense désires-tu ?

— Rien qu'il ne soit en ton pouvoir de me donner : justice.

Le front du roi s'assombrit : il prévoyait des difficultés.

— Autrefois, poursuivit Finn, la forteresse d'Allen appartenait à mon père. Quand Aed l'a tué, tu la lui as donnée. Qu'il m'accorde une bataille, ou un duel, ou qu'il me la rende sans combat !

Aed fit un pas en avant. Son œil unique brillait d'un sombre éclat. Ses cheveux avaient blanchi, comme ceux des fiana qu'il avait autrefois combattus, mais il demeurait un redoutable guerrier. Il s'adressa à Finn, d'une voix forte, pour que toute l'assistance l'entende.

— Quand je t'ai vu entrer ici, mon sang s'est mis à bouillir. Je t'ai cherché longtemps pour te tuer, avant que tu sois en âge de venger ton père. Et ce matin, je me dis : si j'étais parvenu à mes fins, nous pleurerions nos récoltes détruites, comme chaque année. La forteresse d'Aillen me fut donnée en récompense d'un acte juste. Mais le fils n'est pas coupable des fautes de son père, et j'aiderai de nouveau le roi à accomplir un acte juste. Je te la rends, et j'y ajoute l'amitié de mon clan.

— Veux-tu autre chose ? demanda Conn, soulagé de voir s'éloigner une confrontation qu'il redoutait. Parle sans crainte.

— Accorde ton pardon aux fiana.

— Ils sont pardonnés, car ils agissaient par loyauté envers leur chef, non par rébellion envers ma loi. Veux-tu autre chose ?

— La royauté sur les fiana.

— Cela, il ne m'est pas permis de te l'accorder sans leur consentement.

Les vieux fiana frappèrent leur bouclier avec la poignée de leur épée pour exprimer leur satisfaction.

— Qu'il soit fait selon leur volonté, dit Conn. Cette nuit, tu te rendras près de la source sacrée, afin de préparer ton cœur et ton âme à cette lourde tâche. Demain, nous fêterons ton couronnement.

Ainsi Finn succéda-t-il à son père à la tête des fiana, qui retrouvèrent bientôt leur gloire d'autrefois.





XIII

LE MARIAGE DE FINN

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Finn avait restauré le prestige des fiana. Il dirigeait son armée avec sagesse, et en toutes circonstances donnait l'exemple de la bravoure et de la bonne humeur.

Pourtant, une chose contrariait ses compagnons : il n'y avait pas de femme auprès du roi. Un matin, Crimall évoqua la question avec son neveu.

— À présent, lui dit-il, tu dois songer à assurer ta descendance. J'en connais plus d'une qui serait honorée de t'y aider. Mais toi, tu ne les vois pas.

Finn resta songeur un moment, puis il dit :

— Te souviens-tu que, la nuit qui précéda le jour où je reçus la royauté sur les fiana, je me suis retiré seul près de la source sacrée qui jaillit entre deux tertres, hors des murs de Tara ?

— Afin de te purifier avant la cérémonie, comme l'exige la coutume. Eh bien ?

— J'ai fait une rencontre, cette nuit-là.

Et voici ce que Finn raconta.

Il méditait près de la source, quand un des deux tertres s'ouvrit pour livrer passage à trois jeunes filles, plus ravissantes les unes que les autres. Il respecta la plus grande immobilité, pour ne pas révéler sa présence et observer leurs jeux à la lumière de la lune. Soudain, l'une d'elles regarda dans sa direction et étouffa un cri : elle l'avait repéré. Aussitôt, elles prirent la fuite.

— Attendez ! Ne partez pas ! s'écria-t-il en se lançant à leur poursuite.

Il était sur le point d'en rattraper une, quand elle disparut. Pas assez vite, cependant : les doigts de Finn s'étaient refermés sur la broche qui maintenait le vêtement de la jeune femme sur son épaule. Peu de temps après, il la vit revenir, hésitante, la main posée sur la tête d'un chevreuil effarouché.

— Épargne-moi la honte de rentrer dans le tertre avec mon

vêtement en désordre, et je t'accorderai une grâce, dit-elle enfin.

Finn lui tendit le bijou.

— Belle, dit-il, je ne nourrissais aucune mauvaise intention. Je voulais seulement te parler. Reprends ta broche. Je ne veux rien d'autre que ton amitié.

Elle le regarda avec plus d'assurance.

— Je sais qui tu es, dit-elle. Tu es celui qui ne nous craint pas, nous, les créatures de l'Autre Monde. Bien que tu ne demandes rien, je veux tout de même te récompenser.



Et, avant que Finn ait pu réagir, elle tira un poignard de sa ceinture et en frappa le chevreuil. La pauvre bête s'écroula en gémissant, le pelage taché par le sang.

— Prends de l'eau à cette source et donne-lui à boire dans tes mains, recommanda-t-elle à Finn.

Il obéit. Dès que l'animal eut bu, il se dressa sur ses pattes. Sa blessure s'était refermée.

— Tes compagnons t'aimeront pour ce don, prédit-elle.

Elle disparut de nouveau, définitivement cette fois, laissant Finn partagé entre la tristesse de l'avoir perdue et la joie d'avoir acquis un merveilleux pouvoir.

— Voilà, dit Finn à Crimall. À présent, tu connais mon secret. Aucune des femmes que j'ai croisées n'a su effacer l'image de la Dame du tertre.

Crimall posa la main sur l'épaule de Finn. Que pouvait-il dire ? Seul le temps, peut-être, détenait la solution.

Plus jamais il n'aborda la question avec son neveu. Il se contentait, chaque fois qu'il entendait vanter les mérites d'une jeune fille à marier, de s'arranger pour qu'elle rencontre Finn, mais aucune ne retint l'attention du roi.

Un jour que Finn chassait, il aperçut au détour du chemin une biche magnifique. Aussitôt, il lança sa meute contre elle. Or, quand il

rejoignit la biche acculée, quelle ne fut pas sa surprise de voir que les deux molosses qui commandaient la meute défendaient le gibier contre leurs congénères. Intrigué par le comportement de ses chiens, Finn ramena la biche chez lui. Il la nourrit de sa main, et même, pour éviter qu'il lui arrive malheur, il l'accueillit dans la hutte de branchages où, fidèle à la tradition des fiana, il dormait pendant l'été. La biche se coucha à ses pieds. En pleine nuit, il entendit un craquement tout proche. Il ouvrit les yeux. La lumière de la lune filtrait à travers les feuillages. Dans cette pénombre, il distingua la silhouette d'une jeune fille.

— Je m'appelle Sève, dit-elle en constatant qu'il s'était éveillé. Je suis la biche que tu as épargnée. Naguère, un cruel magicien me voulait pour femme. Comme je refusais, il m'a transformée en gibier, afin qu'aucun autre homme ne soit bon pour moi. En me nourrissant et en me protégeant, tu as mis fin au sortilège.

Elle dit encore que, maintenant qu'elle l'avait remercié, elle n'allait pas le déranger plus longtemps. Mais elle n'esquissa pas le moindre mouvement pour s'en aller.

Elle alliait à la grâce de la biche la beauté de la femme. Enfin, Finn découvrait une jeune fille capable de lui faire oublier la Dame des tertres. Il l'aima.

Au garçon qui naquit bientôt de cette union, ils donnèrent le nom d'Oisin, ce qui signifie le faon.





XIV

LA JALOUSIE DE FINN

Même les héros se conduisent mal quand ils se laissent égarer par la passion et l'orgueil. Si vous ne le croyez pas, écoutez comment la jalousie s'empara de Finn dans son automne.

Après bien des années passées auprès de Sève, Finn connut le veuvage. Malgré son âge déjà avancé, ses compagnons l'encourageaient à prendre une nouvelle épouse. Il s'y refusa d'abord, mais changea d'avis le jour où il aperçut Grainné, fille de Cormac, une jeunesse de dix-sept ans. Cormac fut flatté de cette demande, Grainné l'accueillit plus froidement. Elle était jeune, elle était belle et, si elle connaissait la réputation flatteuse de Finn, elle n'avait aucune envie d'épouser un vieux bonhomme. Mais comment opposer un refus au roi des fiana ?

— Nourrice, ce qui m'arrive est affreux. Si je repousse le vieux Finn, il se vengera sur mon père.

— Alors, ne le repousse pas.

— Mais je ne veux pas l'épouser ! Son visage est devenu rugueux comme le granit et ses cheveux ont la couleur du givre.

— Alors, ne l'épouse pas ! N'est-il pas d'usage que le fiancé apporte un cadeau de noce ? Demande donc qu'il t'offre un couple de chacune des espèces animales qui peuplent l'Irlande. D'ici à ce qu'on les réunisse, le temps aura fait son œuvre, et si Finn n'est pas mort, il ne sera plus en état de songer au mariage.

C'était mésestimer l'habileté des fiana. En une semaine, ils accomplirent l'exploit de satisfaire cette exigence. Et encore, ils avaient perdu du temps à cause du renard qui refusait de se laisser prendre ! La mort dans l'âme, Grainné dut se résoudre à gagner la colline d'Allen, où devaient se dérouler les épousailles. Or voici que par la fenêtre elle aperçut un jeune fian, dont la seule vue provoqua en elle un trouble qu'elle n'avait jamais connu.

— Nourrice, qui est cet homme qui passe là-bas ?

Elle s'efforçait d'adopter un ton dégagé, mais cela ne trompa pas la vieille.

— Méfie-toi de lui, ma belle. Surtout ne regarde pas son visage ! On l'appelle Diarmaid. C'est le plus charmant des jeunes gens. Ængus, le dieu protecteur des amoureux, fut son père nourricier. Il possède un don redoutable : nulle fille ne peut apercevoir la tache qu'il porte au front sans éprouver pour lui une vive passion. Tu ferais mieux de détourner le regard !

— Nourrice, ton avertissement vient trop tard. Je l'aime et plutôt que m'unir à un autre, je préfère mourir. Ô toi qui connais les herbes, prépare une potion qui me délivrera de la vie.

— Hélas mon enfant, comment tuerais-je celle que j'ai nourrie de mon lait ?

— Nourrice, la mort est préférable à ce mariage.



— Eh bien, je concocterai un breuvage, comme tu le demandes. Mais pas pour toi. Tu le distribueras aux fiana, en omettant celui que ton cœur a choisi. Car tous ceux qui le boiront sombreront dans le plus profond sommeil. Ensuite... ce sera à toi de jouer.

Grainné se rendit donc au festin des noces. Elle insista pour présenter elle-même à chaque invité une coupe que sa nourrice remplissait. Cependant, comme par inattention, elle évita de servir Diarmaid. Bientôt, l'ambiance s'alanguit. Quelques instants encore, et les fiana s'endormirent. Tous, à l'exception de Diarmaid.

— Ne sois pas étonné, lui expliqua Grainné. Je ne veux pas épouser le vieux Finn, car tu es celui que j'aime. Je t'en prie, emmène-moi loin d'Allen pendant qu'il dort !

Le jeune homme hésitait. Oh ! Elle était bien jolie, Grainné, bien touchante avec ses yeux pleins de larmes et sa voix suppliante, et pour la première fois de sa vie, lui qui ne s'était jamais soucié des

sentiments qu'il inspirait, il se sentait ému par un visage de femme. Mais il répugnait à trahir son roi. Alors Grainné, furieuse, s'écria :

— Honte sur tes oreilles ! Si tu ne m'aides pas, tu seras toujours un homme sans forces et sans courage devant l'ennemi !

C'était plus qu'un cri de colère. Il s'agissait d'une véritable malédiction. Sans doute disposait-elle d'un pouvoir puissant, puisqu'il se sentait déjà désarmé par ses yeux suppliants et ses lèvres tremblantes. Si, avant même qu'elle lui jetât le sort dont elle le menaçait, il perdait le courage de lui résister, à elle si frêle et si délicate, comment se comporterait-il si elle l'ensorcelait pour de bon ? Dans ces conditions, comment se dérober ? Il attela son char et emporta la jeune fille, ainsi que la vieille nourrice, peu désireuse d'affronter les questions du roi quand il se réveillerait.

Finn n'eut d'ailleurs pas besoin d'elle pour comprendre ce qui s'était passé : il lui suffit de constater le départ de Grainné et l'absence de Diarmaid. Furieux, il ordonna à ses troupes de lui ramener les fugitifs. Les fiana n'étaient pas très enthousiastes. Tous éprouvaient de l'amitié pour Diarmaid. Ils répugnaient à le traquer, surtout pour un tel motif : quand un homme à cheveux blancs se met en tête d'épouser une jeunesse, il doit bien s'attendre à ce genre de déconvenue. Oisín, le propre fils de Finn, le lui dit avec tous les égards dus à un père et à un chef. Le roi ne voulut rien entendre. Il parla d'honneur, de devoir, de toutes ces choses qui obligeaient les fiana à lui obéir. Tant et si bien qu'ils se lancèrent enfin à la poursuite de Diarmaid. Mais les fugitifs avaient désormais assez d'avance pour leur échapper.

Oisín pensait que la colère de Finn finirait par retomber. Mais pas du tout ! Il ne se passait pas un jour sans que le roi s'inquiétât de savoir si on n'avait pas recueilli quelque renseignement. Or, un matin, on lui signala qu'une fumée s'échappait d'une grotte jusqu'alors inhabitée, près de la côte.

— Enfin ! s'écria Finn.

— Ce peut être n'importe qui, dit Oisín. Il ne manque pas de pauvres gens à la recherche d'un abri.

— Oublies-tu que j'ai consommé la chair du saumon de la connaissance ? Mes intuitions ne me trompent jamais.



Cela ne l'avait pas empêché d'agir sans discernement en choisissant Grainné, mais, en fils respectueux, Oisín s'abstint de lui en faire la remarque.

Finn, à la tête d'une troupe de guerriers, se rendit sans tarder à l'endroit indiqué. Comme la caverne pouvait comporter plusieurs issues, il préféra prendre quelques précautions avant de donner l'assaut. Or voici qu'une vieille femme parcourait la lande à la recherche d'un peu de bois pour entretenir le feu. Finn reconnut en elle la nourrice de Grainné. Il eut tôt fait de la rejoindre.

— N'aie pas peur, dit-il, je ne viens pas en ennemi. Tu crois sans doute que je recherche Grainné ? Il est vrai que je projetais autrefois de l'épouser. Mais quand je t'ai vue près d'elle, sur la colline d'Allen, mon cœur a changé. Ce qu'il me faut, c'est une femme d'expérience. Et puisque, en s'enfuyant, cette péronnelle a rompu l'engagement qui nous liait, je peux à présent le dire sans crainte : c'est toi que je veux pour reine.

Si grande est la vanité des femmes – qui vaut bien celle des hommes – que la vieille se laissa prendre à ses belles paroles.

— Hélas, reprit Finn, je sais bien que c'est impossible. Car tu es trop fière pour accepter un homme qui a laissé un de ses guerriers se moquer de lui sans en tirer vengeance. Mais Diarmaid est si roublard ! Aujourd'hui encore, il est bien capable de me ridiculiser en me filant entre les doigts pendant que je chercherai l'entrée de sa cachette.

— Laisse-moi faire, dit la nourrice. Je vais le retenir, pendant que tu posteras tes hommes.

Et elle lui indiqua toutes les issues. Puis elle couvrit son manteau de sel et revint dans la grotte.

— Nourrice, n'as-tu rien remarqué dehors ? demanda Grainné, surprise de la voir revenir sans fagots.

— Rien, mes tourtereaux, vous pouvez dormir tranquilles, bien au

chaud sous les couvertures. Je venais vous avertir : surtout, ne sortez pas du lit. Le froid est si intense qu'il tue les corbeaux en plein vol. Aucun cavalier ne s'aventurera sur la lande aujourd'hui. Voyez mon manteau, comme il est couvert de givre, ajouta-t-elle en secouant son vêtement.



Ayant ainsi endormi la méfiance de Diarmaid, elle retourna indiquer le chemin de la caverne aux fiana. Mais, l'esprit tourneboulé par la déclaration de Finn, elle oublia, dans sa hâte, de reprendre son manteau. Grainné trouva étrange que, par un tel froid, la nourrice sortît sans se couvrir. Elle passa la main sur le vêtement et porta les doigts à sa bouche.

— Trahison ! s'écria-t-elle. Cette prétendue neige est bien salée !

Diarmaid sauta sur ses armes, et tous deux se coulèrent hors de leur cachette. Mais les fiana, accourant de toutes parts, leur coupaient la retraite. Seul le chemin de la mer restait ouvert. Ils coururent jusqu'à la grève et là, ô surprise, ils aperçurent un bateau. À la barre se tenait un homme au front lumineux, que Diarmaid reconnut de loin à son manteau vert rayé de bandes dorées.

— C'est Ængus, mon père nourricier !

Comment Ængus savait-il son protégé en danger ? Eh ! Ce n'est pas difficile, quand on est un dieu !

Quand Grainné fut montée dans le bateau, Diarmaid refusa de la suivre.

— Si je viens, nous mènerons toujours une vie de proscrits, sur une terre d'exil. Notre amour est pourtant notre droit : il n'y a aucune

raison de nous cacher. Je vais parler à Finn et en appeler à son bon sens.

— Cette intention t'honore, l'avertit Ængus, mais n'accorde pas trop de confiance à la raison de Finn. Rien de tel que l'amour pour transformer un homme. Crois-moi, je sais de quoi je parle. Prends cette bague. En cas de danger, tourne le chaton vers ta paume.

Déjà le char de Finn arrivait sur la plage. Diarmaid se porta à sa rencontre.

— Je te salue, Finn, qui reste mon roi. Si je suis parti, c'est que Grainné m'avait jeté un sort. Je ne pouvais refuser sans perdre mon honneur. À présent, nous nous aimons. Si puissant que tu sois, tu ne peux rien contre cela. Je te demande de renoncer à Grainné et de me l'accorder.



Pour toute réponse, Finn donna l'ordre de s'emparer de lui. Jugeant la partie trop inégale, Diarmaid tourna la bague d'Ængus et disparut aussitôt aux yeux des fiancés. Il courut au bateau, que ceux-ci ne voyaient pas davantage.

Ængus déposa ses protégés sur une rive lointaine.

— Soyez prudents, conseilla-t-il en les quittant. Je ne puis hélas te laisser ma bague. Sa magie est trop puissante pour être confiée aux mortels. Mais arrange-toi pour demeurer aussi invisible que si tu la portais au doigt. Ne pénétrez jamais dans une maison qui n'a qu'une seule issue. Ne gagnez jamais une île séparée de la côte par un seul bras de mer. Ne mangez pas près du feu qui a cuit votre nourriture, et ne dormez pas à l'endroit où vous avez pris votre repas.



Désormais, ils vivraient comme des bêtes traquées. La trahison de la nourrice leur avait enseigné à ne se fier à personne. Pendant sept ans, ils menèrent une vie errante et solitaire, passant rarement deux nuits au même endroit. Mais ils brûlaient l'un pour l'autre d'une telle passion qu'ils n'en souffraient pas, et ces sept années leur parurent sept mois.

Et Finn, pendant ce temps ? Il continuait à vieillir ; c'est encore ce que les hommes font avec le plus de constance. Oisín le surprenait parfois à soupirer en songeant à son attitude passée.

— Diarmaid ne méritait pas ma dureté, disait-il. Où se terre-t-il à présent ? Ah, si seulement un de mes fiancés pouvait découvrir sa cachette et lui apporter mes regrets !

De temps en temps, un fiancé tentait l'aventure de rechercher le couple. Mais toujours il revenait bredouille, si grande était devenue l'habileté de Diarmaid à se cacher et à effacer toute trace de son passage.

Or voici qu'un jour, Oisín, en s'abreuvant à un ruisseau, remarqua que celui-ci charriait des épluchures. Cela l'intrigua, car le cours d'eau venait de la forêt de Ben Burben, que tout le monde fuyait parce qu'elle servait de repaire à un sanglier monstrueux. Pour en avoir le cœur net, Oisín remonta le ruisseau ; il pénétra dans le sous-bois et se heurta bientôt à un amas rocheux. Entassés les uns sur les autres, les énormes blocs formaient au milieu des fourrés une imprenable forteresse naturelle. Pour s'abriter dans un endroit d'une aussi sinistre réputation, il fallait être non seulement aux abois, mais aussi doué

d'un grand courage : Oisín ne douta pas d'avoir trouvé la retraite de Diarmaid.

Il s'en fut apporter la nouvelle à Finn, non sans prendre au préalable quelques précautions.

— Promets-moi de ne pas porter atteinte à Diarmaid, ni de la main, ni de la langue, et je te conduirai à lui.

— Ni par le geste, ni par la parole, promit le roi, en présence des druides et de ses compagnons.

Il paraissait tout joyeux, et insista pour partir séance tenante.

— Depuis longtemps, je voulais en finir avec ce sanglier qui ravage la région. Ce sera l'occasion. Diarmaid aimait la chasse, autrefois. Nous l'inviterons à se joindre à nous, pour sceller notre réconciliation.

Le lendemain à l'aube, les fiana se répandirent dans la forêt de Ben Burben. Alerté par les aboiements des chiens, Diarmaid réveilla Grainné, revêtit sa cuirasse et sangla ses armes.

— Ah ! Ængus m'avait bien dit de ne pas dormir deux nuits au même endroit. Nous nous sommes trop fiés à la terreur qu'inspirent ces lieux.

— Restons cachés, supplia Grainné. Ce ne sont que des chasseurs !

— Ils n'oseraient pas traquer le sanglier dans son domaine. Non, ce sont les fiana. S'ils poussent des cris de chasse, et non de bataille, c'est pour me tromper, ou pire, pour m'humilier. Mais je préfère mourir en guerrier qu'en gibier !

Et il s'élança, l'épée à la main. Dès qu'il l'aperçut, Oisín courut vers lui.



— Range ton arme, Diarmaid, mon ami retrouvé. Le temps transforme en sable les rochers les plus durs. Comment n'éteindrait-il pas la colère des hommes ? Je me porte garant : Finn ne lèvera pas la main sur toi, ni ne donnera aux fiana un ordre qui te nuirait.

Et, de fait, Finn réserva un bon accueil au jeune homme, le fêta et l'invita à se joindre à la chasse. Diarmaid était si heureux de retrouver ses compagnons et l'amitié de son roi qu'il se laissa fléchir.

Les chasseurs ne tardèrent pas à lever le monstrueux gibier. Malgré leur vaillance, ils frémirent devant ses défenses longues et effilées comme des sabres. Il n'avait ni oreilles ni queue, mais sa taille dépassait celle d'un cheval, et les soies hérissées de sa crinière exsudaient du poison : malheur à celui qu'il frôlait !

Finn força la bête, mais, au dernier moment, celle-ci décrocha, fit volte-face, bouscula les chiens et chargea. Le roi eut tout juste le temps de s'écarter. Le sanglier poursuivit sa course irrésistible, et une joie mauvaise emplit le cœur de Finn quand il vit que le fauve se précipitait droit sur Diarmaid.



Le jeune homme n'avait pas le temps de fuir. Il fit donc face. Bien campé sur ses pieds, il leva son épieu. La pointe pénétra au défaut de l'épaule. Diarmaid s'arc-bouta pour ne pas lâcher prise. Emporté par son élan, la bête s'embrocha. Quand l'épieu lui perça le cœur, elle s'écroula en poussant un atroce hurlement.

Cet exploit décevait l'espoir caressé par le roi. Car, avouons-le, ce n'était pas sans malice qu'il avait invité Diarmaid à cette chasse.

Les fiana assemblés autour du gibier s'extasiaient sur sa taille.

— Certes, on n'a jamais vu un cochon aussi grand. Il mesure bien dix pieds !

— Dix ? Moi, je dirais douze !

— Le meilleur moyen de vous mettre d'accord est de le mesurer, dit Finn. Diarmaid ! Toi à qui revient l'honneur de l'avoir abattu, dis-nous quelle est sa longueur, de l'arrière-train à l'extrémité du groin !

Diarmaid commença à marcher le long de la dépouille, talon contre orteil. Il passa si près de l'animal qu'il s'écorcha aux soies venimeuses de sa crinière. Une langueur engourdit ses membres. Il s'écroula et perdit bientôt conscience. Finn réprima un sourire satisfait pour

paraître affligé. Mais ce masque ne trompa pas Oisín.

— Père ! s'écria-t-il. Tu as le pouvoir de guérir les blessés en leur donnant à boire de tes mains.

— Autrefois, je possédais ce talent. Hélas, je suis vieux. Qui sait si je ne l'ai pas perdu ?

— Cesse ce bavardage ! gronda Oisín. Cours au ruisseau et rapporte de l'eau !

Devant la mine hostile de ses fiancées, Finn s'exécuta, mais avec une telle lenteur que, lorsqu'il revint au blessé, ses paumes avaient eu le temps de sécher.

— Hélas, l'âge me diminue. Voyez : mes mains tremblent. L'eau a glissé entre mes doigts.

Osgar, fils d'Oisín, intervint avec toute la fougue de sa jeunesse.

— Grand-père, s'écria-t-il en dégainant son épée, retourne au ruisseau. Et cette fois, il vaudrait mieux que tu te hâtes et que tu serres les doigts !

Constatant la détermination de son petit-fils, Finn obéit. Mais, quand il se pencha sur le blessé, celui-ci avait perdu la vie.

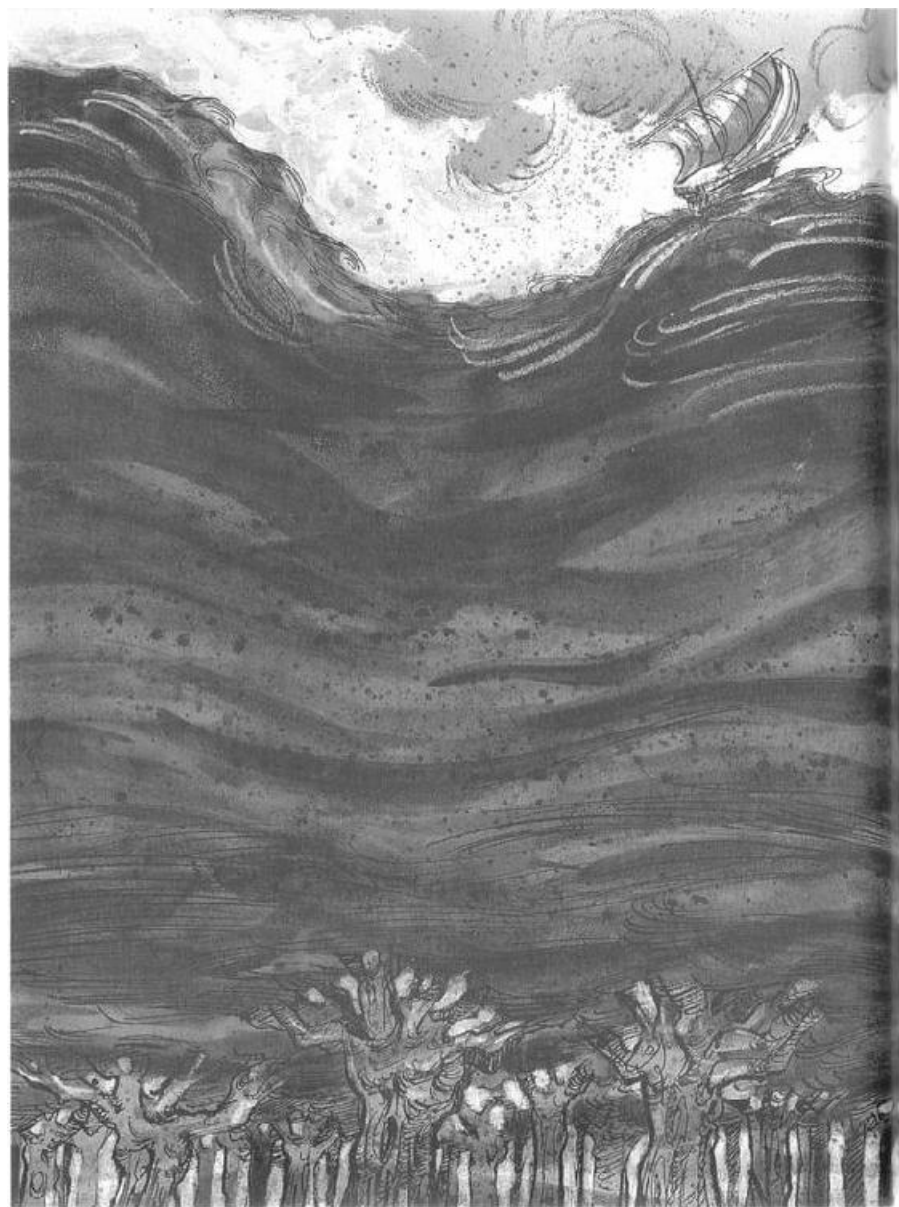
Oisín alla chercher Grainné. Pâle, elle contempla le corps de son ami. Puis, se tournant vers les fiancées :

— Je vous le prédis, aujourd'hui commence votre déclin, vous que votre roi a entraînés dans une cause injuste. Quant à moi, je vivais de l'amour que me donnait Diarmaid. Que m'importe à présent la lumière du soleil ?

Elle s'allongea à côté de son ami et ferma les yeux pour toujours.

Si vous allez un jour en Irlande, on vous montrera, un peu partout dans l'île, des cercles de pierres dont on affirme qu'ils ont accueilli pour une nuit les amours de Diarmaid et Grainné. Et peut-être que, dans une forêt, près d'un amas rocheux, vous apercevrez deux buissons d'aubépine entremêlés : vous aurez trouvé l'endroit où, il y a bien longtemps, les fiancées les ont couchés côte à côte dans la même tombe. Ce jour-là, si les rayons dorés du soleil, filtrant à travers le vert feuillage, viennent caresser votre visage, réjouissez-vous : la protection d'Œngus vous accompagne.





XV

L' ÎLE DES FEMMES

Bran, fils de Fébal, dînait en compagnie de cinquante autres rois et chefs de clan de la verte Irlande, quand une jeune femme se présenta devant lui. Elle était très blonde, sa peau était blanche et blanche sa robe. Nul ne la connaissait ni ne savait comment elle avait pu pénétrer dans l'enceinte, pourtant fermée et gardée.

— Approche, dit Bran, et prends place parmi nous.

— Ce n'est pas pour participer à ton festin que je suis venue, répondit la dame blanche, mais pour te poser une question : d'où vient la branche que je vois près de toi ?

Cette question, chacun l'avait eue sur les lèvres en apercevant, plantée dans le sol derrière le siège de Bran, une branche qui semblait faite d'argent, et dont les feuilles avaient l'éclat de l'or. Quant aux pommes qu'elle portait, elles luisaient comme de l'ambre.

— Ce n'est pas difficile. Ce matin je me promenais sur la plage. Soudain, une grande lassitude s'empara de mes membres. Je m'allongeai sur le sable et m'endormis. Quand je m'éveillai, cette branche gisait près de moi. Je l'ai trouvée digne d'orner la salle du festin, alors je l'ai rapportée. Maintenant, viens t'asseoir près de moi.

Mais la jeune femme secoua la tête.

— Tu n'as pas répondu à ma question. D'où vient cette branche que je vois près de toi ?

— Eh bien, je suppose que la mer l'aura jetée sur la grève. Comment saurais-je de quelle contrée elle l'a apportée ?

Alors la dame blanche se mit à chanter :

*Voici une île lointaine
Sur laquelle poussent mes pommiers
Les chevaux de la mer galopent autour d'elle
Elle repose sur quatre piliers
Ni chagrin ni deuil
Pas de douleur sur l'île
Où grandissent mes pommiers.*

Quand sa voix s'éteignit, l'assistance était si charmée que nul ne songea à retenir la jeune femme. Lorsque Bran s'avisa qu'elle passait la porte, il s'élança à sa poursuite. Mais il était trop tard. Il n'aperçut qu'un serviteur qui apportait de la bière.

— Toi ! As-tu vu passer une jeune fille blanche ?

Le domestique écarquilla les yeux : il n'avait remarqué personne. Tous ceux que Bran interrogea – et il prit garde de n'oublier aucun serviteur, aucune sentinelle – lui opposèrent la même réponse.

— Il ne me reste qu'une solution, soupira Bran, dont l'esprit demeurerait hanté par la délicieuse image de l'inconnue : trouver l'île des Pommiers.



Dès le lendemain, il affréta un navire. Pour l'accompagner dans son expédition, il choisit les neuf marins les plus audacieux, les neuf guerriers les plus braves et les neuf druides les plus avisés. À la proue, il fixa la branche du pommier et, quand la marée l'entraîna vers le large, il mit le cap vers le soleil couchant. Pendant trois fois neuf jours et trois fois neuf nuits, il maintint ce cap. Aucun navigateur n'était allé aussi loin vers l'ouest.

Or, voici que l'homme de quart poussa un cri.

— Une terre ? demanda Bran.

— Non, quelque chose vient vers nous.

— Un navire ?

— Non, on dirait plutôt... Oui, c'est un attelage.

Tout d'abord, Bran crut que la vigie délirait. Mais bientôt, tous purent apercevoir un char qui approchait par leur travers. Les sabots des chevaux labouraient les vagues et les roues soulevaient des gerbes d'écume.

Arrivé à leur hauteur, le conducteur arrêta son char.

— Quel audacieux s'aventure aussi loin de la terre des hommes ? lança-t-il d'une voix plus assourdissante que la tempête.

— Je suis Bran, fils de Fébal, à la recherche de l'île où croissent les pommiers aux fruits d'ambre. Qui es-tu ? Quel est ton but ?

— Moi, je suis Mananann, le maître de l'océan. Il est temps pour moi de gagner l'île Verte, pour y concevoir un fils.

— Comment peux-tu t'y rendre en cet équipage, alors que partout il n'y a que des eaux insondables ?

— Ne t'arrête pas aux apparences. Où tu vois la mer, je distingue, moi, une plaine fleurie. Ce que tu appelles les vagues sont pour moi des herbes ondulantes, et leur frange d'écume des corolles. Sous la proue de ton navire s'étend une forêt profonde, et ce sont les cimes des arbres qui supportent sa coque légère.

— Toi qui sais ce que les hommes ignorent, nous diras-tu où se trouve la terre que nous cherchons ?

Mananann chanta :

*Voici une île
Qu'habitent les femmes aux yeux clairs
Pour moi c'est une riche colline.
Voici un jour
D'éternel beau temps
Pour moi l'espace d'un instant.
Que Bran appuie sur les rames fermement
Car elle n'est plus éloignée
L'île qu'habitent les femmes aux cheveux
de lumière*

Puis, il tourna bride et se dirigea vers l'est où l'attendait la promesse d'un fils.

Au bout de deux autres jours de navigation, la vigie annonça enfin une terre.

Prudemment, Bran fit le tour de l'île avant de débarquer. Il aperçut des gens sur une plage, mais ceux-ci, tout occupés à rire et à se réjouir, ne leur prêtaient guère attention.

— Est-ce là l'île aux Pommes d'ambre, est-ce là la terre des femmes aux yeux clairs ? interrogea Bran depuis son bord.

Les habitants de l'île continuaient à s'esclaffer, sans s'occuper des voyageurs. Bran envoya alors la vigie pour se renseigner. Mais à peine le marin avait-il touché terre qu'il se mit à rire à son tour.

— Reviens ! cria Bran, inquiet de ce comportement inattendu.

En vain : l'homme s'éloigna en compagnie des habitants de l'île, sans un signe, sans se retourner, comme s'il avait complètement oublié ses compagnons.

Bran jugea plus sage de s'écarter. Ils voguèrent encore jusqu'au soir avant d'apercevoir une seconde île.

Sur la plage, au débouché d'une petite rivière, des femmes vêtues de blanc jouaient à se lancer, en guise de balles, des pelotes de laine argentée. Le pilote dirigea l'embarcation vers l'estuaire.

— Est-ce là le but de mon voyage ? demanda Bran dès qu'il fut à portée de voix.



Or celle qui s'approcha pour lui répondre n'était autre que la dame blanche dont le visage obsédait ses pensées.

— Sois le bienvenu, Bran, fils de Fébal. Merci de me rapporter la branche de mon pommier. Eh bien ? Qu'attends-tu pour me rejoindre ?

Rendu méfiant par la mésaventure de la vigie, Bran hésitait à débarquer. Alors, en riant, la dame blanche lui lança la pelote qu'elle tenait à la main. Par réflexe, Bran la rattrapa. Aussitôt le fil s'enroula autour de son poignet, et la dame n'eut plus qu'à tirer l'autre extrémité pour échouer le navire et attirer vers elle son capitaine.

Chacun des hommes d'équipage eut bientôt une compagne. On les mena jusqu'au palais de la dame blanche. Là, pendant un an, Bran et son équipage menèrent une vie douce, sans peine et sans amertume, avec pour seule tâche de donner de l'amour aux femmes de l'île.

Cependant, au bout d'un an, Nechtan, le plus jeune parmi les neuf guerriers qu'avait réunis Bran, s'en fut le trouver.

— Quand tu m'as demandé de t'accompagner, je t'ai suivi sans hésiter. Je laissais au pays de vieux parents, et des amis très chers. Et aussi une jeune fille, à laquelle j'ai promis de revenir l'épouser. Ne me fais pas manquer à ma parole.

Bran reconnut que cela était juste. Lui-même ne devait-il pas s'occuper de son royaume ? Il rejoignit sa dame, dans leur chambre de verre et de lumière, et lui expliqua qu'il était de son devoir de

répondre à la demande de Nechtan. La dame blanche, pour la première fois, parut triste. Mais elle dit :

— Je n'userai pas cette fois de ma pelote magique, car je ne veux pas te retenir malgré toi. Pars, puisque tu le dois. Mais attention ! Lorsque tu as touché à la rive de cette île, tu as fait preuve de prudence. Quand tu reverras les plages de l'Irlande, sois plus vigilant encore.

Bran le lui promit. Le lendemain, l'équipage remit le bateau à flot. Quand Bran aborda le rivage familial de son pays, il éprouva un étrange malaise. Le port lui paraissait changé.

Sur la jetée, un pêcheur réparait son filet. Bran ne le reconnut pas. Cela le surprit, car il se targuait de connaître tous les membres de tous les clans de son royaume. Quand le bateau en approcha, l'homme demanda :

— Qui nous vient sur la mer ?

— Je suis Bran, fils de Fébal.

Or ce nom n'évoquait rien pour le pêcheur. Mais une femme qui se tenait près de lui déclara :

— Mon père m'a parlé d'un fils de Fébal, qui s'embarqua autrefois pour rechercher une île merveilleuse. Il y a de cela longtemps, car il tenait cette histoire de son grand-père, qui lui-même la connaissait de son bisaïeul.

Ces discours incohérents impatientaient Nechtan :

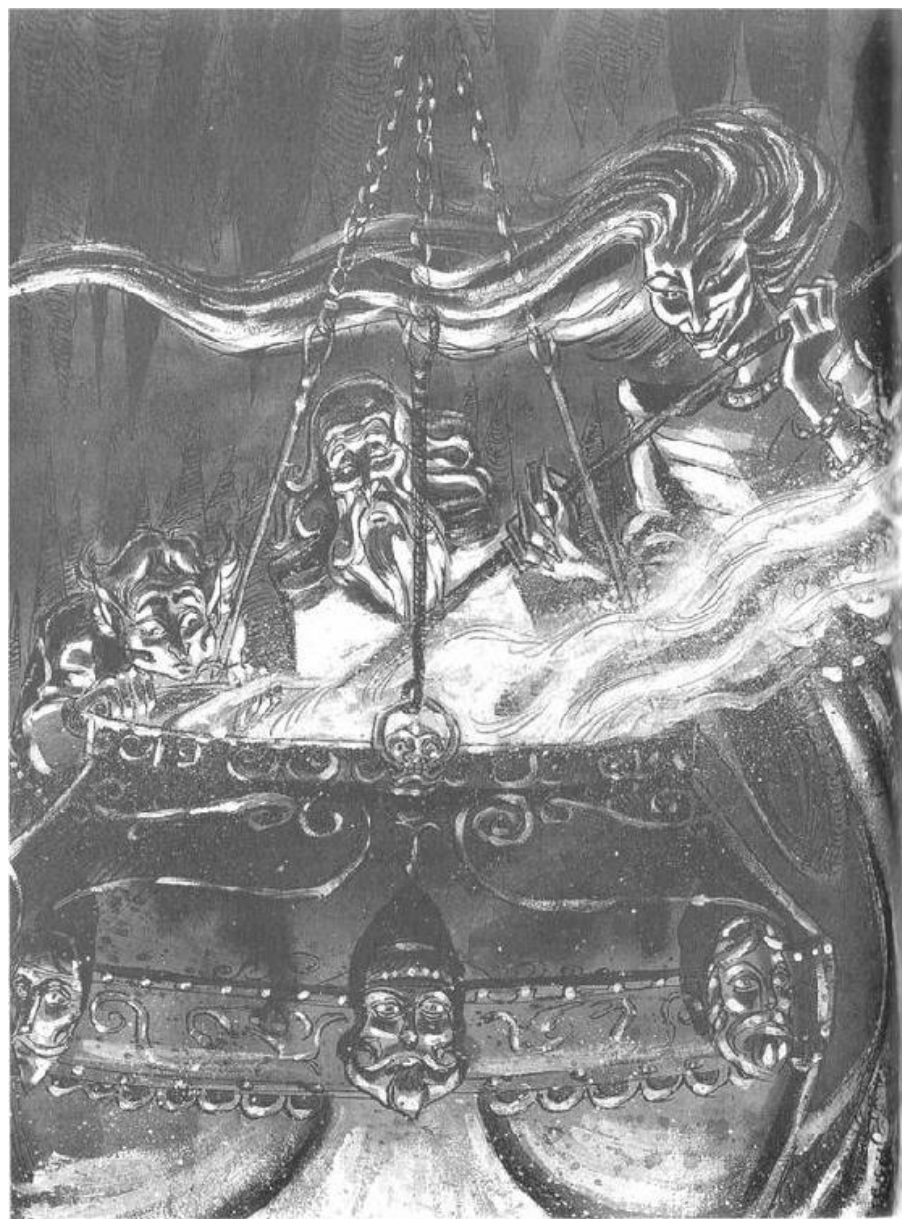
— Tu divagues, la mère ! Il y a un an à peine que nous avons pris le large !

Et, oubliant les conseils que Bran avait dispensés, il sauta à terre. Sitôt que son talon toucha le sol, son corps se dessécha, et il tomba en poussière.

Alors Bran, depuis le bord, raconta son voyage afin que son peuple en gardât la mémoire. Puis il remit les voiles et repartit vers le large.

Nul ne l'a revu depuis.





XVI

LE PRINCE DES BARDES

De son époux Tegid le chauve, Keridwen eut trois enfants. Le premier était un garçon, qu'elle nomma Morvran. Puis naquit une fille, Creirwy. Le troisième enfant, elle l'appela Afangdu. Mais ce n'était ni une fille, ni un garçon. Et même, on ne pouvait pas vraiment dire que c'était un enfant, car il n'avait pas figure humaine. Il était si monstrueux que tous les serviteurs prirent la fuite, à l'exception de deux d'entre eux : Morda, qui était trop vieux pour courir, et surtout aveugle, et Gwyon le nain.

Ainsi bat le cœur des mères : Afangdu devint très vite le préféré de Keridwen. Pourtant, elle ne se berçait pas d'illusions. Elle savait que jamais il ne serait admis dans la compagnie des hommes, à moins de posséder un talent si particulier qu'ils accepteraient d'oublier sa laideur. Fort heureusement pour Afangdu, Keridwen était versée dans l'art de la magie. Elle résolut donc de préparer pour son rejeton un breuvage qui lui donnerait la connaissance du passé, du présent et de l'avenir.

Elle chargea Morda d'entretenir sous le chaudron d'inspiration un grand feu, qui brûlerait toute une année. Le nain, quant à lui, devait veiller sur le bouillon lorsque, à la tombée de la nuit, elle allait cueillir les herbes magiques nécessaires à sa préparation.

— Que nul ne s'en approche ! Que nul ne cherche à s'emparer du breuvage ! recommandait-elle chaque fois.

En fait, elle ne courait pas grand risque d'être désobéie, car tout le monde savait la mixture empoisonnée, à l'exception de trois gouttes – les trois gouttes que, précisément, elle destinait à Afangdu. Or il faut être une sorcière particulièrement qualifiée pour repérer trois gouttes dans un chaudron de liquide en pleine ébullition !

Tout se passait bien quand, à la fin de l'année, Gwyon reçut une éclaboussure sur le pouce. D'instinct, il porta le doigt à ses lèvres pour apaiser la brûlure. Quand il réalisa qu'il avait sucé le liquide empoisonné, il était trop tard. Il crut sa dernière heure arrivée. Mais, au lieu de tomber raide mort, il eut soudain la vision de toutes les

choses passées, présentes, et à venir. Dans le même instant, le chaudron se brisa en quatre morceaux.



Gwyon comprit avec un mélange d'enchantement et de frayeur qu'il avait avalé les trois précieuses gouttes. Certes, sa vision manquait de précision, car il devait encore apprendre à maîtriser son pouvoir. Mais il n'avait nul besoin d'une faculté surnaturelle pour prédire la colère de Keridwen. Il s'enfuit de toute la vitesse de ses petites jambes.

Quand la magicienne aperçut les éclats du chaudron et le breuvage encore fumant répandu sur le sol, elle perdit en effet tout contrôle. Saisissant une bûche, elle frappa Morda avec violence.

— Ta conduite est injuste, constata l'aveugle, car je suis innocent.

— Tu dis vrai, répondit Keridwen. C'est de Gwyon que je dois tirer vengeance.

Et elle se lança à sa poursuite.

Le nain était fort embarrassé par son nouveau talent. Tantôt il se voyait mort, tantôt bien vivant. Tantôt enfant, tantôt vieillard. Tantôt fugitif affolé, tantôt barde comblé d'honneurs. Son corps lui-même changeait d'apparence : de petit et difforme il devenait svelte et vigoureux, mais aussi couvert de plumes, d'écailles ou de poils ! Dérouté par ce foisonnement d'hallucinations, il se disait qu'il n'était vraiment pas facile de choisir une conduite, quand dans sa tête se mélangent des images appartenant au passé, au présent et à l'avenir.

Mais lorsqu'il aperçut Keridwen, il ne prit pas le temps de réfléchir. Comment espérer échapper à la magicienne, avec des jambes aussi courtes ?

— Ah ! s'écria-t-il, si seulement j'avais la rapidité du lièvre !



À ces mots le sol parut se rapprocher de lui. Ses mains s'allongèrent et se couvrirent de poils. Une force nouvelle le propulsait en avant, en des bonds fantastiques. Il courait, courait, et ses griffes s'accrochaient à la terre. L'enthousiasme décuplait ses forces. La magie dont il bénéficiait avait tout de même du bon, et cette faculté de métamorphose qu'il se découvrait avec tant d'opportunité lui promettait bien des plaisirs. Seulement, pour en profiter, il lui fallait d'abord échapper à Keridwen. Or celle-ci avait elle-même revêtu l'apparence d'un lévrier et gagnait du terrain. À l'instant où les mâchoires du chien allaient se refermer sur ses reins, Gwyon sauta dans la rivière.

— Je veux maintenant être une truite !

Il nageait, nageait, l'eau caressait ses flancs. Il en éprouvait une ivresse qui lui aurait fait oublier sa peur, si Keridwen ne l'avait pas suivi sous l'aspect d'une loutre.

Le poisson bondit hors de l'eau :

— Que le ciel à présent m'appartienne !

Gwyon volait, volait, et le vent caressait son plumage de colombe. Il ressentait un plaisir immense. Mais la magicienne, sous la forme d'un épervier, fondait sur lui. En contrebas, Gwyon aperçut une ferme, sur l'aire de laquelle on avait battu le blé. Il pensa très fort aux épis dorés. Hop ! Une nouvelle métamorphose, et les serres du rapace se fermèrent sur un grain de blé, qui leur échappa pour tomber devant le grenier. Grain parmi les grains, Gwyon se croyait enfin en sûreté. C'était mésestimer la ténacité de Keridwen. La sorcière, ayant revêtu la forme d'une poule noire à crête rouge, se mit en devoir de picorer

tous les grains de l'aire, tant et si bien qu'elle finit par l'avalier. Elle reprit ensuite son apparence de femme.

Mais voici que bientôt elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Une sorcière aussi savante qu'elle ne pouvait avoir de doute sur l'origine de cet enfant : le grain magique se développait en elle.

« C'est ma punition, se dit-elle, pour m'être montrée injuste envers Morda. »



Par un sombre jour de pluie, elle donna naissance à un petit garçon. À ce moment précis, un rayon de soleil filtra à travers les nuages et vint illuminer le front du nouveau-né. Tout de suite Keridwen vit qu'il serait aussi beau qu'Afangdu était laid. Depuis le début, elle avait résolu de le tuer dès sa naissance. Mais il n'est pas permis de détruire la beauté de ses mains. Aussi elle l'enferma dans un sac et le jeta à la mer. Or les flots eux-mêmes n'osant pas engloutir cet enfant qui se souvenait avoir été poisson, le jetèrent dans les filets d'un pêcheur.

Celui-ci, fort étonné par sa prise, le fut plus encore lorsque, ouvrant le sac, il découvrit à l'intérieur un enfant si beau que son visage semblait lumineux. Il l'emmena dans sa demeure et lui donna le nom de Taliesin.

Devenu grand, Taliesin révéla un tel talent de poète qu'il fut élu le prince des bardes. On l'écouta, on l'honora, et chacun se demandait d'où lui venait sa connaissance des choses du passé, du présent et de l'avenir. Il n'en faisait pas mystère.

— Je n'ai pas toujours eu apparence d'homme, expliquait-il. J'ai été de ceux qui connaissent les arbres par le feuillage et les racines. J'ai été poisson dans la rivière, emporté par son courant aussi impitoyable que le temps. Je lui ai échappé et mon œil a vu de haut le monde agité. J'ai été promesse de vie. Une poule m'a dévoré ; j'ai été à la fois le père et le fils.



Seuls quelques-uns soupçonnaient qu'il disait la vérité. Aux yeux des autres, il passait pour un artiste un peu fou. Car déjà s'éloignait le temps où l'on craignait les poètes, le temps où l'on n'osait confier les mystères de l'univers qu'à la seule mémoire d'hommes choisis pour leur sagesse. On n'hésitait plus désormais à coucher sur un parchemin les récits des bardes, qu'on écoutait naguère dans le recueillement dû aux paroles sacrées. Tous ceux qui savaient lire pouvaient à présent accéder aux connaissances les plus secrètes ; pourtant, c'était aussi l'époque où l'on oubliait les anciens dieux. Taliesin se savait l'un des derniers initiés.

Déjà, il constatait que les copistes, pour la plupart, ne comprenaient plus les symboles cachés par les légendes qu'ils sauvegardaient. Et il se demandait si, dans les siècles à venir, ceux qui les liraient sauraient les retrouver.

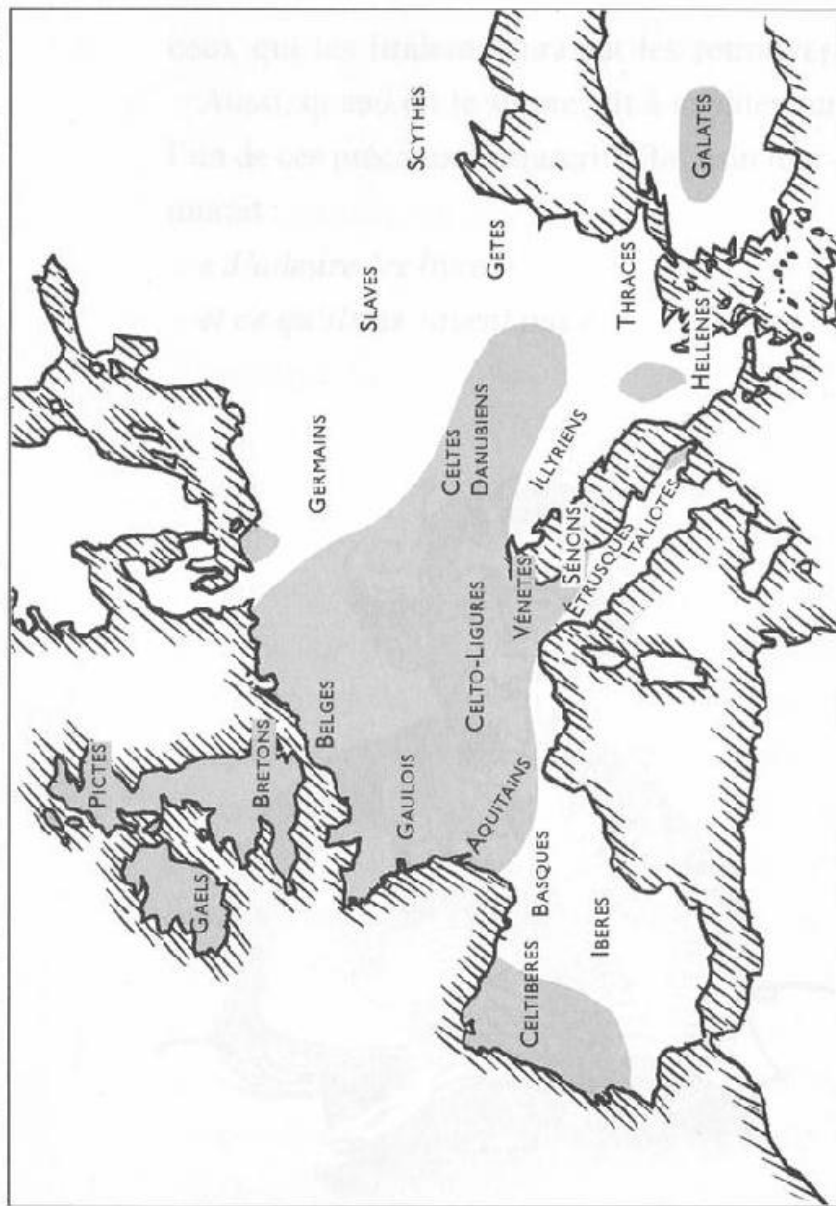
Aussi, quand on le surprenait à méditer sur l'un de ces précieux manuscrits, Taliesin murmurait :

« J'admire les livres

et ce qu'ils ne savent pas. »



L'EXPANSION DES CELTES AU III^E SIECLE AVANT J.C.



POSTFACE

EN plusieurs vagues, dont la plus récente remonte au V^e siècle avant J.-C., les Celtes se sont répandus dans la plus grande partie de l'Europe centrale et occidentale, et même en Asie Mineure. Les armes de bronze des populations locales ne résistaient pas longtemps à leurs grandes épées d'acier. Ils s'installaient, se mélangeaient aux autochtones, avant d'aller plus loin, poussés par la nécessité ou le besoin d'aventure.

Mais, me direz-vous, si les Celtes occupaient un territoire aussi vaste, pourquoi les légendes rapportées par ce livre ont-elles toutes pour cadre l'Irlande ou le Pays de Galles ?

Tout simplement parce que seuls ces pays ont, des siècles plus tard, sauvé par écrit ce qu'il restait de la mythologie des Celtes.

Nous sommes habitués à chercher la connaissance dans les livres. Les Celtes, eux, se méfiaient de l'écriture. N'oubliez pas qu'ils accordaient aux mots une puissance magique. Les poètes et les prêtres appartenaient à la même classe, celle des druides. Ceux-ci se transmettaient la connaissance par oral, au cours d'études qui pouvaient durer vingt ans, et qui consistaient à apprendre des milliers de vers par cœur.

Quand les Romains se lancèrent à la conquête des terres celtiques, ils comprirent rapidement que les druides constituaient le seul lien qui unissait leurs adversaires, divisés en tribus rivales. En les supprimant, ils cassaient ce lien et consolidaient leur emprise. Mais aussi, ils détruisaient la source de la culture celte.

Les cultes anciens, et leur cortège de mythes, auraient cependant survécu dans les campagnes, peu « romanisées », s'ils ne s'étaient pas bientôt heurtés à une religion nouvelle : le christianisme. Très vite, l'Église s'attacha à faire disparaître les traces du paganisme. Les anciens dieux s'effacèrent. Au mieux, ils devinrent des figures du folklore, comme Ogmios, le dieu de l'éloquence, qu'on retrouve sous la forme diabolique de l'ogre, ou Dagda, qui, pense-t-on, donna naissance au personnage de Gargantua.

Les choses se passèrent différemment de l'autre côté de la Manche, où l'occupation romaine fut plus discrète. Et si ces régions connurent

très tôt le christianisme, l'Église celtique adopta une attitude plus tolérante. Au lieu d'abolir tout vestige des croyances anciennes, les chrétiens d'outre-Manche se les approprièrent et les adaptèrent. Ainsi, on rapporte la rencontre de saint Patrick, qui évangélisa l'Irlande, avec Oisín, le fils de Finn. D'une manière très symbolique, Oisín apparaît comme un vieillard moribond, tandis que Patrick est en pleine force de l'âge.

À partir du VIII^e siècle, les moines d'Irlande et du Pays de Galles transcrivirent ces légendes qu'ils s'étaient appropriées. Quelques-uns de ces livres nous sont parvenus. Ils sont parfois incomplets, ou difficiles à interpréter. Mais, d'autres fois, nous possédons plusieurs versions d'une même histoire ; leur comparaison permet d'éclaircir des points qui seraient demeurés obscurs, et de reconstituer au mieux la légende primitive.

Il reste que ces textes sont l'œuvre d'hommes qui baignaient dans une autre culture, une autre religion. Comment être sûr de leur fidélité à la mythologie des Celtes ?

D'abord, les écrits des historiens de l'Antiquité et les découvertes archéologiques confirment l'authenticité de ces témoignages sur l'organisation sociale des anciens Celtes et leurs mœurs. Ensuite, les héros de ces histoires portent des noms de divinités que l'on retrouve gravés dans des sites archéologiques de l'Europe entière. Enfin, la comparaison avec d'autres mythologies permet de mieux comprendre leur sens caché et de les rattacher à des thèmes communs aux autres peuples indo-européens. Ainsi, le combat des Tribus de Dana (les dieux, organisateurs du monde) contre les Fomoirés (les forces brutes) a son équivalent dans la mythologie grecque (la lutte des dieux contre les titans) ou indienne (la guerre des dieux contre leurs démoniaques ennemis, les Asuras).

Mais surtout, ces histoires illustrent une conception du monde antérieure et à bien des égards différente de celle des moines qui les recueillaient. Elles nous présentent un univers à l'équilibre délicat, qu'il est possible de connaître et de dominer, pourvu qu'on se donne la peine d'aller au-delà des apparences immédiates, un univers où les hommes peuvent parler d'égal à égal avec les dieux, voire entrer en lutte contre eux et les vaincre.

Les manuscrits qui nous sont parvenus ne contiennent pas la totalité des mythes celtiques. Ils laissent inexploitées bien des représentations que nous livre l'archéologie. Mais, en l'état, ils constituent une source irremplaçable, et Taliesin a raison de les admirer, en même temps qu'il regrette leur imperfection.

Une précision, au sujet de Taliesin. Il aurait vécu au VI^e siècle, et suivi l'enseignement des druides avant d'être converti par saint Dewi. Nous possédons une vingtaine de poèmes qui lui sont attribués. Sa

légende est donc bien plus tardive que les autres. J'ai hésité à la faire figurer dans ce recueil, alors que j'ai éliminé des contes plus anciens parce qu'ils avaient donné lieu à des adaptations importantes, qui les ont trop éloignées du modèle original – en particulier ceux qui se rattachent à la légende arthurienne. J'ai finalement choisi de la conserver, parce qu'elle me paraît lever un coin du voile qui recouvre la doctrine des druides, en nous disant que nul ne peut prétendre connaître le monde s'il n'a pas aboli les limites du temps et de sa propre personnalité.

Et quelle magie est plus puissante, pour parvenir à ce résultat, que l'imaginaire ?

L'IRLANDE ET LA BRETAGNE
AU TEMPS DES CELTES



1 Nouvel an celtique, qui avait lieu au début de novembre. Passage entre deux années, Samain se situait hors du temps et était pour cela particulièrement propice à la communication avec l'Autre Monde et aux grands événements. Nos fêtes des Trépassés et d'Halloween l'ont remplacée.

2 Les Celtes croyaient au pouvoir magique de la parole. En menaçant quelqu'un d'un poème le ridiculisant, on pouvait l'obliger à obéir ; sinon, il perdait l'honneur, ce qui provoquait immédiatement son exclusion du clan.

3 Pays légendaire, situé au sud de l'Espagne actuelle – là où les Grecs situaient le jardin des Hespérides et ses pommes d'or.

4 Le Dyvet s'étend au sud du Pays de Galles. L'île des Hommes Forts est l'actuelle Grande-Bretagne. Le mot « Celte » a été forgé par les historiens grecs. Les Celtes eux-mêmes se nommaient les Forts. Dans leur langue, « fort » se disait *gall*, d'où dérivent Gaulois, Gallois, Gaëls, Galates...

5 Chaque clan avait un roi. Celui-ci reconnaissait, à titre personnel, l'autorité d'un roi de la tribu. Plusieurs tribus se rassemblaient sous l'autorité d'un Haut-roi, chargé d'arbitrer les conflits et de mener les combats. Bran est un Haut-roi.

6 Prononcer : mazolour.

7 La Shannon, aujourd'hui.

8 Le nord du Pays de Galles.

9 L'Irlande était partagée en cinq royaumes : l'Ulster, le Connaught, Meath, le Leinster et le Munster. Les habitants de l'Ulster sont les Ulates.

10 Prononcer : kourouline.

11 La cheminée des demeures celtes n'était pas maçonnée : il s'agissait d'un simple orifice ménagé dans le toit pour laisser la fumée s'échapper.

12 Les cinq royaumes d'Irlande reconnaissaient l'autorité d'un roi suprême, le Haut-roi, chargé d'arbitrer leurs différends et d'organiser la défense commune en cas d'invasion. Son caractère sacré était démontré par la façon dont il était désigné : le prétendant s'asseyait sur une pierre rapportée jadis par les Tribus de Dana, la pierre de Fal ; si elle criait, il était reconnu Haut-roi.

13 C'est-à-dire Blanc. Le blanc symbolisait toutes les qualités positives : la noblesse, la beauté et la connaissance.